

LA PROVINCE IRANIENNE DU FARSISTAN

(Monographie géohumaine)

THÈSE

présentée à la Faculté des sciences économiques et sociales
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de docteur ès sciences économiques

par

Adnan MAZAREI

originaire de l'Iran
licencié ès sciences politiques de l'Université de Genève

Thèse N° 158

Editions Médecine et Hygiène

GENÈVE

1956

LA PROVINCE IRANIENNE DU FARSISTAN

(Monographie géohumaine)

THÈSE

présentée à la Faculté des Sciences économiques et sociales
de l'Université de Genève
pour obtenir le grade de Docteur ès Sciences économiques

par

Adnan MAZAREI.

Thèse N° 158



Editions Médecine et Hygiène

GENÈVE

1956

La Faculté des sciences économiques et sociales, sur le préavis d'une commission formée de Messieurs les professeurs Charles Burky et Roger Girod, ainsi que de Monsieur Laszlo Ledermann, chargé de cours, autorise l'impression de la présente thèse, sans entendre par là exprimer d'opinion sur les propositions qui y sont énoncées.

Genève, le 16 mars 1956.

Le Doyen de la Faculté:

C. Terrier

THÈSE N° 158

Nous tenons à exprimer notre vive gratitude à Monsieur le Professeur Charles Burky pour l'intérêt constant qu'il a apporté à la préparation de cette thèse et pour les précieux conseils qu'il n'a cessé de nous témoigner.

A MON PAYS ET A MA TERRE NATALE.

A MA FILLE MAHSATI.

IRAN - FARS

Echelle 1 : 1 000 000

PROVINCE

VILLE o

Relief, cours d'eau



PREFACE

Parmi les anciens peuples qui participèrent à la formation du Monde Antique et à la propagation de la civilisation, les Persans occupent une place importante. Sans doute, par leur militarisme conquérant et les guerres répétées qu'ils menaient, troublèrent-ils l'existence d'autres peuples; en revanche, ils jouaient le rôle de trait d'union entre les cultures les plus variées, à savoir juive, grecque, hindoue, égyptienne, arabe, d'autres encore en Asie. D'ailleurs, en faisant la guerre, les Perses défendaient parfois leur propre civilisation, face aux peuples colonisateurs qu'étaient les Romains et les Grecs. Cependant, l'histoire, la longue histoire de ce peuple, toute remplie de guerres, d'invasions périodiques et de dissensions intérieures, le montre, malgré crises et bouleversements, parvenant à préserver ses caractères nationaux et même à les transmettre à d'autres (Arabes, Mongols, etc.), l'histoire en témoigne. Bien qu'au courant du XIXe siècle, l'Iran ait connu une décadence dans plusieurs domaines de sa vie nationale, il représente aujourd'hui un élément agissant dans la communauté des nations et, sous l'influence de considérations d'ordre interne et externe, il tente de regagner le temps perdu.

La province de Fars, le Farsistan, est l'une des régions iraniennes qui attacha toujours son nom à celui de la Perse entière et - c'est littéralement vrai - la symbolisa réellement. Non seulement, elle contribua à la formation politique de l'Iran, mais encore son peuple resta étroitement lié à la tradition et à la culture iraniennes. Le Farsistan, qui occupe actuellement une large partie de l'Iran (13% approximativement) renferme également dans son cadre géographique les caractéristiques les plus manifestes du peuple persan. A divers points de vue (aptitudes naturelles, situation géographique), il peut évidemment différer d'autres régions du pays, mais son passé, la culture de son peuple, la forme de son économie et son milieu social, à quelques nuances près, tracent en quelque sorte un premier portrait de l'Iran. En d'autres termes, une étude du Farsistan sera une introduction à celle de l'Iran. Elle permet d'entrevoir le vrai visage de ce pays.

En outre, cette province représente un excellent terrain d'études scientifiques de toute nature. C'est dire que ses données physiques, ses conditions climatologiques en particulier, sont d'appréciables indications pour la science physique en général, sans oublier les relations qui existent entre les différents facteurs naturels ou l'influence que ces derniers exer-

cent sur l'homme. Mais, l'évolution historique du Fars, comme on nomme la région en Perse, la coexistence de ses races et religions différentes, leur mode de vie et leurs rapports fournissent aussi à l'historien, à l'anthropologue et au sociologue des matériaux nécessaires à leurs recherches. Les divers types d'existence, à leur tour, les différents systèmes économiques et les modes de production si nuancés du Farsistan complètent certaines études économiques dénotant les relations de cause à effet existant entre l'économie et toutes les manifestations de la vie humaine. Enfin, il faut souligner que la forme politique et le régime administratif de cette province, ainsi que les interventions des Puissances étrangères et les motifs de celles-là ne manquent pas d'intérêt pour politiciens et publicistes.

Malheureusement, la plupart des ouvrages traitant du Farsistan édités jusqu'à ce jour n'ont point été en mesure de donner une image complète de cette province. Les seules oeuvres de valeur, signées d'auteurs étrangers principalement, sont limitées à quelques problèmes d'ordre géographique, géologique ou historique, sans jamais faire de rapprochement entre les facteurs naturels et humains, à tous égards. En d'autres termes, certaines publications se répandent en remarquables détails au sujet de questions spécifiques, mais restent le plus souvent prisonnières du cadre restreint qu'elles se sont fixé, négligeant les répercussions que les problèmes soulevés pourraient exercer sur le plan social et humain. Nous entendons ainsi que les ouvrages traitant de l'ensemble des problèmes de notre Province sont des plus rares, la plupart de ces traités abordant des sujets purement techniques, perdant de vue le côté humain de la question.

C'est pour cette raison qu'en notre qualité d'Iranien et de Farsi, (I) entouré des précieux conseils de M. le Professeur Charles Burky, auquel va toute notre reconnaissance, nous nous sommes permis d'entreprendre, sur le plan géohumain, l'examen d'ensemble de l'actuel problème du Fars. Nous espérons que cette oeuvre sera une contribution utile au relèvement du niveau de vie du peuple iranien et qu'ainsi nous pourrions remplir notre premier devoir envers la patrie, l'Iran et notre terre natale, le Farsistan.

La préparation de cette thèse nous a conduit à de nombreuses sources, en français, en anglais et surtout en persan. Nous y avons ajouté nos observations personnelles, ce qui doit rendre ce travail plus vivant encore.

Nous tenons aussi à remercier sincèrement les différents ministères du gouvernement iranien qui nous ont aimablement fourni tous les renseignements nécessaires à notre travail.

(I) Ainsi se nomment les populations du Farsistan, en langue iranienne.

Enfin, nous excusant par anticipation des lacunes que
pourrait présenter cet ouvrage, nous comptons sur le pardon et
la bienveillance de nos juges !

INTRODUCTION

La Province du Farsistan, berceau de la civilisation et de la littérature iraniennes, symbole et héritière de la Perse Antique, exerce encore une influence considérable sur les destinées de l'Iran moderne et même de l'Orient ! Son nom est étroitement lié aux grands événements de l'histoire persane et sa situation actuelle dans le cadre géographique de l'Iran lui assure une vitalité nouvelle.

Sur l'origine du mot Fars et sa véritable signification, il n'y a pas unanimité entre les savants. Ainsi, plusieurs historiens font remonter ce nom à un certain "Fars ben Alam ben Sam ben Nouh" (1). D'autres croient que Fars était fils de Tahmouress, le considérant comme un roi vertueux et juste. Il avait huit fils : Djam, Chiraz, Estakhr, Fassa ..., à chacun desquels il attribua une partie de son royaume, celle qui porta leur nom. Tel est aussi l'avis de feu Forsat, dans son oeuvre fameuse intitulée "Assaré Adjam" (Vestiges de la Perse) (2).

Ce qui paraît plus vraisemblable à nos yeux et à ceux de la grande majorité des chercheurs, c'est que Fars dérive de Perse ou Parse, transformé par les Arabes en Fars. (3)

En parlant de Fars, cependant, la plupart des auteurs européens emploient volontairement le mot Farsistan. Nous tenons à rappeler qu'en principe cette dénomination, sans être nécessairement fausse, n'est guère utilisée par les auteurs persans; ils se contentent généralement de la simple appellation de Fars.

-
- (1) Dictionnaire Barbier, 1861, Paris, p.412; ben, en arabe, veut dire fils.
 - (2) Assaré Adjam, Bombay, 1935.
 - (3) Les Persans se nomment Irani et leur terre Iran. Le Fars actuel est l'une des provinces de la terre appelée Persis par les Grecs. Etant donné que cette province a donné naissance à deux grandes dynasties (les Achéménides, au VI^e siècle av. J.C. et les Sassanides, au VI^e siècle après J.C.) qui se rendirent célèbres, le nom de Fars fut étendu à tout l'Iran ("A Litterature history of Persia", Ed. Brown, Londres, 3e édition, 1908-1909-1919, p. 4-5).

La Province joua pendant longtemps un rôle décisif dans l'histoire de la Perse et du Monde Antique. C'est de là que partirent les Perses pour vaincre les Mèdes. C'est du Fars que sortirent les Achéménides (1), première (2) dynastie persane (3). Plus tard, c'est-à-dire après le départ des colonisateurs grecs et vers la fin du règne des Seldjoucides, le Fars redevint centre national (4), fondé par Ardéchir (5), fondateur de la dynastie des Sassanides (6).

Sous l'occupation arabe, le Fars demeura pendant longtemps un important foyer de résistance nationale. Mais, courbé sous la férule des vainqueurs, il se distingua au sein de leur communauté et de leur culture. C'est ainsi que la province de Fars donna au monde arabe l'éminente personnalité scientifique et linguistique que fut Sybévéhé Bézavi Ebné Moghaffaa, notamment.

Pendant la période dite de la féodalité, qui se situe entre l'époque du redressement national iranien face aux Arabes (IXe siècle) et celle de l'unification du pays par les Safavides (XVIe), le Fars était soumis à des dynasties locales (7) se succédant rapidement les unes aux autres.

Depuis les Safavides, le Fars devint, comme les autres provinces, partie intégrante de la Perse et, sous Karim Khané Zand (XVIIIe) se glorifia, pendant quelques années, de posséder la capitale du royaume iranien. Aujourd'hui, la province du Fars représente un facteur important dans la vie économique et politique de l'Iran. Sa situation géographique particulière, une économie complémentaire, la présence des nombreux clans et tribus en ont fait l'une des plus importantes provinces du pays.

-
- (1) "La Perse" : Furon, Raymond, Paris, 1938, p. 61-73.
 - (2) "L'Iran sous les Achéménides" : Ehtechami-M, Fribourg, 1946, p. 42-51.
 - (3) "La Perse Antique et la civilisation Iranienne" : Huart-Clement, Paris, 1925, p. 43.
 - (4) "Persia" : Benjamin S.G.W., Londres, 1888, p. 171-178.
 - (5) "L'Iran sous les Sassanides" : Christensen, Arthur, Paris, 1936, p. 79.
 - (6) "La Perse Antique et la civilisation Iranienne" : Huart-Clement, Paris, 1925, p. 147-168.
 - (7) "The history of the Atabaks of Syria and Persia" : Mirkhond, Londres, 1848, p. 23-54.

P R E M I E R E P A R T I E

LE CADRE NATUREL

Généralités

Le Fars est situé au sud de l'Iran, entre les provinces de Kerman, Esfaha, Khouzestan et le golfe Persique. Avec ses îles, il couvre une superficie de 200 000 km², ce qui représente approximativement 13% de l'ensemble du territoire iranien.

(Cette province forme un parallélogramme irrégulier d'une longueur maxima de 680 km (Bandar-Lengueh Abadeh et Izad-Khast) et d'une largeur de 520 km (Bandar Dilam-Darab) (1). Le Fars s'étend du 50°de longitude est au 55°et du 26°latitude nord au 31°et 44'.)

Ce vaste territoire, loin d'être homogène, affirme une entité géographique complexe et même des caractères différents d'une région à l'autre.

La province réunit les climats très divers, dans l'ensemble des conditions naturelles variées.

Afin de distinguer plus facilement les différentes régions du Fars, un grand nombre d'auteurs ont divisé la province dans les trois étages suivants :

- 1) le Garmsir, région chaude, située au bord du golfe Persique,
- 2) le Tanguestan, région située à mi-hauteur; enfin,
- 3) le Sardsir, région "froide", couvrant le Plateau.

Cette division tripartite nous paraît quelque peu arbitraire. Car, d'une part, le Tanguestan proprement dit s'étend

(1) Dictionnaire géographique de l'Iran, publié par la Section géographique de l'Etat-major général de l'Armée. Téhéran, 1951, p. 160.

beaucoup plus au sud et son climat diffère considérablement à sa limite septentrionale. D'autre part, on ne saurait inclure la plaine de Chiraz dans les limites du Sardsir, région froide. Cette plaine, touchant au sud-ouest au Dachté-Argén, à l'est au Niriz et à l'Estahbanat, enfin au nord au Sivand, se trouve dans une zone climatique tempérée, située entre les deux régions de Garmsir et Sardsir.

C'est pour cette raison que nous diviserons la province du Fars en trois zones distinctes, plus conformes à la réalité. Nous devons toutefois souligner que cette division est, avant tout, d'ordre climatique et qu'il est indispensable de prendre cette nomenclature régionale dans son sens le plus large.

Voici notre division tripartite :

- 1) Au nord, le Sardsir (région froide) ou le Sarhad; (I)
- 2) Au centre, la plaine de Chiraz, y compris le Kazéroun, le Niriz et l'Estahbanat;
- 3) Au sud, c'est-à-dire au bord du golfe Persique, le Garmsir (région chaude).

(I) En iranien, Sarhad veut dire la frontière; on dénomme ainsi cette région parce qu'elle est à la frontière du Fars et de L'Esfahan.

CHAPITRE PREMIER

APTITUDES PHYSIQUES

SOUS-SOL

STRATIGRAPHIE

La Perse, le Farsistan en particulier, est constituée par un socle cristallin qu'ont plus ou moins fracturé d'énormes poussées tertiaires. Les roches qui la constituent se composent principalement de granits et de syénites. Elles sont parcourues de veines volcaniques très anciennes qui ont décidé d'une riche minéralisation (plomb, cuivre, etc., notamment le plomb rencontré près du lac Niriz). Ces roches sont recouvertes, dans la province de Fars, d'une épaisse couverture sédimentaire. On trouve également des gisements de soufre natif dans le Laristan, près de Bandar Abbas, en relation avec des formations volcaniques. Les roches cristallines sont souvent accompagnées de roches métamorphiques telles que les gneiss et les schistes cristallins. Elles remonteraient à l'archéen, selon les auteurs allemands qui s'y sont intéressés, et constitueraient la masse fondamentale (Grundgebirge) de l'Iran. Des formations paléozoïques les recouvrent. Celles-ci s'étendent du cambrien au carboniférien. Cependant, le cambrien, le silurien et le dévonien inférieur ont été métamorphosés sous l'effet des orogénèses. Par contre, les formations supérieures, dévoniennes et permo-carbonifères, ont pu être déterminées avec certitude grâce à leur riche faune fossile. Les roches qui constituent ces terrains non métamorphiques sont, en général, des calcaires, des grès, des quartzites, etc. Il est intéressant de noter que la formation permo-carbonifère ne renferme pas de charbon, contrairement à ce qui se passe dans le reste du monde.

L'ère secondaire est, dans la province de Fars, subdivisée en trois zones inégales : le trias, le jurassique et le crétacé. Le trias est à peine représenté par une mince couche de calcaire bleuté surmontant les terrains permien. Le jurassique est formé par des terrains calcaires plus ou moins complexes, renfermant des alternances de grès, de calcaire argileux ou marneux et de couches limoniques. Ces couches présentent un grand inté-

-
- "La Côte méridionale de l'Iran d'après les géographes Greco": Bertholet-Andres (Dans le mélange Navarre). Toulouse, 1939, p. 11-24.

rêt au point de vue géologique et économique, car elles sont parcourues de filons de charbon exploitables.

Le tertiaire débute par une couche éocène de faible importance, composée soit de calcaire, soit de marnes. Les formations plus récentes atteignent parfois des épaisseurs énormes; ce sont principalement des masses gréseuses de couleur passant quelquefois à des conglomérats. Ce sont elles qui renferment les gisements de pétrole. Le matériel qui les a formées provient des débris enlevés aux chaînes en voie de formation lors de la poussée tertiaire.

Le quaternaire, enfin, est caractérisé par des formations, meubles ou consolidées, de sables, d'argile, de conglomérat, etc., recouvertes par la flore actuelle. Dans les zones à climat désertique, l'action éolienne a donné naissance aux dunes. La question des glaciations quaternaires n'a pas encore été tranchée en ce qui concerne notre région. Il semble que les glaciers n'auraient exercé qu'une influence locale. On a observé une élévation du niveau du pays dès le début de l'ère quaternaire. Les formations volcaniques actives ne sont réparties qu'à l'ouest de l'Iran et n'existent point, par conséquent, dans la province de Fars.

TECTONIQUE

La Perse a été divisée en quatre zones tectoniques principales. Les voici, du sud au nord :

- 1) La table ou bouclier arabe;
- 2) Les plis bordiers;
- 3) Les écaillles paléozoïques;
- 4) Les Iranides.

La Province de Fars s'y trouve comprise, comme on va le voir par les détails suivants :

1) Le bouclier arabe apparaît à l'ouest de la province de Fars; il est formé d'un socle continental précambrien à couverture sédimentaire sporadique, d'âge paléozoïque, mais aussi tertiaire; c'est l'avant-pays de l'Iran;

2) Les plis bordiers représentent une succession d'anticlinaux et de synclinaux constitués par des séries sédimentaires allant du crétacé au tertiaire, et dont les faunes sont mésogéennes, c'est-à-dire de grande profondeur. Aux temps nicènes, l'avant-fosse située sur l'emplacement des plis bordiers reçoit les débris des Iranides émergées (série de Fars et de Bakhtia-ry). Elles présentent les dômes de sel, caractéristiques des séries pétrolifères.

3) Les écaillles paléozoïques, qui ont surgi des profondeurs sur le front des Iranides, peuvent être interprétées com-

me étant la couverture sédimentaire du socle arabe.

4) Les Iranides furent poussées sur les plis bordiers et les écaillés paléozoïques; elles les chevauchent. Les roches sont parentes de celles que l'on rencontre dans les Alpes (flysch). Signalons finalement que l'étude des transversales peut être d'un grand secours dans la découverte de nouveaux gisements de pétrole. Il en existe deux dans la province de Fars (direction nord-sud) et de Niriz (au sud-est).

SOL

Notre province possède des sols variés. Ils furent conditionnés par le climat. D'autres facteurs (végétation, etc.) ont également agi.

Tout d'abord, rappelons que la plus grande partie du Farsistan est couverte de dépôts d'argile et de grès, en couches plus ou moins épaisses. Mais, l'argile, terre imperméable si précieuse en pays sec, ne présente pas toujours le même aspect; elle aussi varie en importance d'une région à l'autre. Quoique peu marquée, l'action de l'eau au Farsistan, se manifeste sous forme d'alluvion, par-ci, par-là. Au Garmsir, vers Bouchehr, on trouve une sorte d'alluvion marine de couleur grise, apportée par la mer. Dans différentes régions du Fars (à l'est de Chiraz notamment), on peut remarquer des traces d'alluvion fluviatile, formée par des rivières permanentes ou temporaires. La présence de rivières salées dans la région de Dalaky et de Borazdjan (avant d'avoir traversé cette zone, l'eau des rivières est douce) établit l'existence de terres salines dans ces contrées. Signalons encore que les glaciations n'ont guère influé sur la formation des terres au Fars, leur intervention étant restée minime. Disons enfin que le calcaire est fortement représenté dans différentes régions de la province et surtout dans la partie méridionale; il ajoute à la sécheresse.

CLIMAT

a) Température

C'est essentiellement dans ce paragraphe que notre division tripartite du relief farsî trouve sa véritable signification. Car, dans chacun des trois étages mentionnés, il existe un climat spécial, donc différent des autres.

Tout d'abord à l'étage inférieur, c'est-à-dire au bord du golfe Persique, on rencontre la partie la moins favorisée de la province, du nom de Garmsir (région chaude). Dans cette région côtière, qui s'allonge de Bandar (port) -Dilam jusqu'à Bandar-Abbas, et dont la largeur compte de 100 à 150 km, on doit inclure la partie du Laristan située à l'est de la province. Car, au point de vue climatologique, certains endroits du Laristan "Bas-

tak" sont plus défavorables encore que le Garmsir proprement dit.

(La température moyenne au Garmsir, au mois de janvier, est généralement voisine de 57° Fahrenheit (=14° Cent.) et, au mois d'août de 85° F.H (29½° C.) (1). C'est surtout en été que la température devient accablante; elle dépasse parfois 100° F. H (38° C.).)

Pendant l'été, les vents, qui soufflent des déserts d'Arabie, véhiculent d'énormes quantités de sable, et forment de véritables nuages de poussière (2). Aux mois de juillet et d'août, un voile épais et noir couvre le ciel et rend la respiration difficile. D'ailleurs, cette chaleur, exagérée si l'on veut, mûrit tout de même les dates, nourriture essentielle de la population. Le Garmsir, terre aride, est le prolongement en Iran des déserts d'Arabie; c'est l'une des plus chaudes régions de celui-ci. La température de cette zone tropicale agit sensiblement sur la flore et la faune, et comme elle influence les conditions de vie humaine. Mais, au fur et à mesure que l'on remonte vers le Nord, la température s'abaisse et le climat s'adoucit. En traversant les gorges pour arriver à Kazéroun et Dachté-Argén, on ressent déjà le changement de climat et la fraîcheur de la zone intermédiaire. Ici, la température est plus agréable, le climat plus favorable. Située entre deux régions, l'une chaude, l'autre froide, la plaine de Chiraz bénéficie d'un climat délicieux. Dans cette contrée, en été, la température moyenne oscille autour de 30° C.; en hiver, elle voisine les 5° C. A Chiraz, il gèle quelques jours par année seulement. Arrivons maintenant à l'étage supérieur, c'est-à-dire au Sardsir ou Sarhad. C'est la partie la plus fraîche de la province. Pendant l'hiver, gel et neige sont fréquents. En été, la température reste douce et déjà vers la fin du mois de septembre, on peut remarquer une baisse sensible de celle-ci.

b) Humidité

Avant d'entrer dans les détails, disons que la question de l'humidité au Farsistan, comme d'ailleurs dans la plupart des régions de l'Iran, présente un véritable dilemme. Ce problème est le plus difficile à résoudre, et dans toute la province du Fars. Recevant parcimonieusement les pluies "méditerranéennes" et les moussons, le Fars est dépourvu d'une humidité suffisante. Mais, le problème n'a pas le même énoncé partout.

D'autre part, en bordure du golfe Persique et dans le Garmsir, malgré l'humidité régionale qui ajoute parfois ses effets à ceux de la chaleur, il n'y a pas beaucoup de pluie (3). (Pourtant

(1) "Iran Today" (polycopie de Plan Organisation),
Téhéran, Octobre 1950, vol. I.

(2) et (3) "Géographie Universelle", Blanchard,
Paris 1929, tome VIII.

les vapeurs d'Oman et de l'Océan Indien provoquent quelquefois des averses; elles ne durent pas longtemps). Dans cette région, la neige ne tombe presque jamais. Au Garmsir, le problème de l'eau potable est aussi fort important. L'eau des rivières qui traversent les terres salines et celle des puits sont salées. Les populations sont obligées de conserver, en hiver, de l'eau de pluie, et ce sont les réservoirs qui assurent la consommation l'été. A Bouchir, la moyenne des précipitations annuelles s'élève à 10 pouces (12½ cm). (1)

Quoique dans la plaine de Chiraz, il n'y ait pas assez de précipitations, cette région dispose tout de même de plus d'humidité que la partie méridionale de la province et l'on peut déjà remarquer son influence sur la végétation. Ici, la saison la plus humide est généralement l'hiver et le début du printemps. Les pluies estivales à caractère orageux sont assez rares. Pendant l'hiver, il tombe parfois quelque neige.

Voici le tableau des précipitations mensuelles, à Chiraz (2), variables, comme on peut s'en persuader :

Année 1946-47												
(mm)												
Mois:	Fa	Ord	Kho	Tir	Mor	Cha	Meh	Aba	Aza	Dey	Bah	Esf
Tot. ann.												
107	-	-	-	-	-	-	-	8	47	50	73	91
Année 1947-48												
30	3	-	-	-	-	-	-	-	-	-	-	89
122												

En remontant plus au nord, l'humidité s'affirme de plus en plus et, au Sardsir, les précipitations deviennent importantes. Dans certaines régions, la neige est abondante (Monts de Déna). La fréquence des sources naturelles et des cours d'eau, au Sardsir, témoignent déjà de cette situation privilégiée.

Malgré tout, nous devons souligner, une fois de plus, que, partout, la province du Fars souffre de manque d'eau et que la terre y reste particulièrement sèche.

(1) "Iran today" (polycopie de "Plan Organisation"), p. 27.

(2) "Handbook of agricultural statistic of Iran" : Gledeon-Hadroy, Téhéran, 1949.

(3) Farvardin est le premier mois de l'année iranienne qui commence le premier jour du printemps (21 mars).

c) Vents

L'Iran tout entier est parcouru par quatre systèmes de vents. Ce sont les suivants :

1) Le premier (I), le vent du nord-ouest. Il amène les vapeurs de l'Atlantique et de la Méditerranée, causant des précipitations périodiques, durant l'hiver et le printemps, à l'intérieur du plateau iranien;

2) Le second, le vent du sud-est. Il traverse l'Océan Indien et arrive en Iran pendant le printemps et l'été;

3) Le troisième, le vent de "Cent-vingt jours" du Sistan. C'est le plus dangereux. Ce vent souffle du nord-est à une rapidité qui atteint jusqu'à 110 km à l'heure;

4) Deux vents parents, mais de direction différente, ceux du nord et sud-ouest.

La province du Fars est spécialement soumise à ces deux derniers régimes de vents. Le vent du nord souffle généralement quatre mois durant, pendant l'été. En août, il progresse jusqu'à atteindre les bords du golfe Persique. Il provoque la sécheresse sur son parcours. Au mois d'août apparaît aussi le vent saisonnier du sud-ouest. Il vient des déserts d'Arabie. Ce vent chaud, nous l'avons déjà dit, apporte des nuages de poussière avec soi, rendant la respiration difficile.

EAUX

a) Bassins fermés

Il arrive que des cours d'eau proviennent de sources naturelles ou de la fonte des neiges, et qu'après avoir traversé des cols et des plaines, ils entrent dans de vastes dépressions. Ces dépressions, souvent situées entre deux chaînes de montagnes, n'ont pas grande profondeur. Le lac salé de Bakhtegan, à 50 km à l'est de Chiraz, est l'exemple-type de cette sorte de dépression. Ce lac, d'une longueur de 100 km et d'une largeur de 30, est essentiellement formé de l'accumulation des eaux de la rivière Kor. Celle-ci a ses premières sources au Khosrow-Chirine (Sardsir) et au Pelvar (Deh-Bid, Sardsir). Elle traverse la région du Kamfirouz. Après avoir irrigué les plaines de Marwdacht et de Korbal, elle se jette dans le lac de Bakhtegan.

(I) Pour l'étude des vents, cf. "Géographie" de Keyhan, p. 125-127 et la "Géographie scolaire" publiée par le Ministère de l'Instruction publique iranienne, Téhéran, 1941, p. 228-229.

Il est un autre exemple de dépression, celui du lac de Parichan, à l'est de Kazéroun (1). Au contraire des autres lacs du Fars, l'eau du Parichan n'est pas salée, le lac étant exclusivement alimenté par les sources du Namour et l'eau de la rivière Pol-Abguineh. A côté des rivières permanentes, il existe aussi des cours d'eau provisoires, formés de torrents printaniers. Dans toute la province on en trouve un grand nombre. Leurs eaux leur sont fournies par la montagne dans la saison des pluies (v. tableau ci-dessus); le reste de l'année leur lit est à sec. Près de Chiraz, on trouve un exemple de ces rivières périodiques qui drainent les eaux de la montagne située à l'ouest de Chiraz et les déversent dans le lac salé de Maharlou (2).

b) Bassins ouverts

Ces cours d'eau se rencontrent plutôt dans la partie méridionale de la province; ils se jettent dans le golfe Persique. Malheureusement, en traversant des terres salines, l'eau de la plupart de ces rivières devient salée, donc inconsommable (ex.: la rivière de Dalaki).

Les plus importants cours d'eau du Fars tributaires du golfe Persique sont les suivants (3) :

Le Dalaki - Son eau provient des sources naturelles situées dans les montagnes de la région Kazéroun-Dachté-Argén. Le cours d'eau formé par la réunion de deux importantes rivières, la rivière de Dalaki proprement dite, à l'est, et celle de Chahpour au nord, qui se joint à la première dans la contrée de Koulal, pour se jeter avec elle dans le Golfe.

Le Mend - Le Mend est, lui aussi, constitué par la confluence de cours d'eau: du Gharéghadj, qui prend ses sources dans les montagnes neigeuses du nord-ouest de Chiraz, et d'une branche secondaire originaire des montagnes de Bazpar et qui amène au Gharéghadj les eaux de plusieurs autres rivières. En passant par des cols et des vallées, le Gharéghadj, la plus importante branche du Mend, se précipite en de nombreuses cascades; dans les saisons pluvieuses, il entraîne d'énormes quantités de matériaux. C'est au nord de Ziarat que le Mend atteint la mer.

(1) Ce lac a une largeur de 3 km et une longueur de 8 km.

(2) Le lac de Maharlou est situé à l'est de Chiraz; il possède d'importantes quantités de sel ("Géographie Scolaire", p. 258-259).

(3) Pour l'étude des rivières du Farsistan, cf. "Géographie scolaire", op.cit., p. 247-249.

Le Naband - Les sources de cette rivière sont situées dans les montagnes du Laristan; pendant l'été, son débit diminue grandement.

Le Mehran - Le point de départ de cette rivière se trouve dans les montagnes situées au sud de la ville de Lar et c'est au nord de l'île de Ghéhm qu'elle déverse ses eaux dans la mer.

Le Chour - Ses sources se rencontrent dans les montagnes de Darab. En traversant des régions sableuses, la rivière y disparaît. Elle réapparaît ensuite.

Le Minab - Ses sources sont situées dans les montagnes à l'est de Darab; au nord d'Hormoz, il se jette dans la mer.

Et voici les caractéristiques des rivières du Farsistan:

1) En raison de l'insuffisance des précipitations et de l'absence de glaciers, à Fars, comme partout ailleurs en Iran, on ne trouve pas de cours d'eau de grande importance; or, la question de l'eau est un problème crucial pour la province;

2) Généralement, la crue des rivières a lieu en hiver et au printemps. En été, une fois terminée la fonte des neiges en montagne, le niveau des eaux diminue sensiblement et un grand nombre d'entre elles s'assèchent entièrement;

3) En passant à travers cols et vallées, les cours d'eau forment des cascades et des rapides qui, avec l'intervention de l'homme et de la technique, peuvent devenir d'importantes sources d'énergie;

4) En raison de la pente rapide et de leur débit insuffisant, les cours d'eau, dans la province de Fars, comme la plupart des rivières de l'Iran, ne sont pas navigables.

FLORE

a) Forêt

Etant donné le peu d'humidité et la pauvreté des précipitations, il n'existe presque pas de forêts denses, ni de grandes régions forestières dans la province de Fars. Les longues périodes de sécheresse sont le gros obstacle au développement des forêts. Mais, ce problème ne présente pas les mêmes données dans tout le Farsistan. Chaque région connaît des conditions spéciales.

Tout d'abord, au sud et en bordure du golfe Persique, le climat défavorable et la mauvaise qualité du sol (terre saline) expliquent l'absence presque totale de la forêt. La majeure partie des arbres du Garmsir sont des dattiers, cultivés par l'homme pour les besoins de son alimentation. En revanche, dans la zo-

ne intermédiaire et au Sardsir, on rencontre quelques forêts clairsemées, plus ou moins importantes, à titre d'exemple, celle qui est située entre Kazéroun et Dachté-Argén. En général, et à part des arbres exotiques (bénéh, zalzalak et bokhorak), qu'on découvre dans les montagnes du Fars, le chêne constitue l'essence la plus importante des forêts de la province.

Ces forêts mises à part, on voit le long de certaines rivières, des forêts du type galerie, comme les appelle Stanley. La forêt de la vallée de Chahpour (Kazéroun), qui borde la rivière, en est un exemple typique. Dans ce genre de forêt, les espèces sont plus variées que dans les forêts clairsemées. Dans l'ensemble de la province de Fars, les espèces les plus remarquables sont le platane, le saule, le peuplier, le tremble, sans oublier les célèbres cyprès de la région de Chiraz qui ont tant inspiré les poètes farsis.

b) Prairies

Le Garmsir, étant donné l'aridité de son climat et la mauvaise qualité de ses terres (terre saline, calcaire, salpêtre) n'a presque pas de prairies permanentes; la végétation spontanée est d'ailleurs très pauvre dans cette région. Au contraire, dans celle du Sardsir, il existe un assez grand nombre de prairies naturelles, par suite de l'abondance relative de l'humidité. La plupart de ces prairies se concentrent autour des sources naturelles, d'autant plus précieuses que le volume des précipitations est très faible, surtout l'été. La majeure partie des prairies du Fars se situe, par conséquent, au Sardsir, depuis Simirom et les territoires des Bakhtiary jusqu'à la limite de Chiraz. Ces prairies constituent d'excellents pâturages à moutons, base de l'économie pastorale. La plaine de Chiraz, c'est-à-dire la zone intermédiaire, n'a pas de prairies permanentes qui puissent égaler celles du Sardsir. En revanche, il y existe de magnifiques parterres temporaires, qui durent deux à trois mois, au printemps, et pendant lesquels ils gardent leur charme et leur beauté, ceux par exemple qui se rencontrent entre Chiraz et Kazéroun.

c) Steppes et déserts

La province de Fars ignore les déserts proprement dits, du type central et oriental, ceux de l'Iran ou du Sahara. En revanche, la majeure partie de la province est couverte d'une végétation semi-désertique, avec plantes naines, qui la fait attribuer tantôt à la steppe, tantôt même à une sorte de désert. Ces régions semi-désertiques séparent les centres de Fars les uns des autres. La quasi-totalité de ces terres relativement isolées sont couvertes d'épines et de plantes exotiques de différentes espèces, celles qui servent à la nourriture de la faune sauvage. Les plantes naines poussent généralement à la suite des précipitations printanières; elles séchent durant l'été.

Le peu de précipitations annuelles empêche l'accroissement massif de la végétation, mais l'existence de différents climats confère à la flore de Fars une variété remarquable. En effet, à chaque étage de la province correspond un genre spécial de végétation approprié aux aptitudes physiques de la région. Tandis qu'au Garmsir pousse une flore tropicale, comme le dattier, au Sardsir et dans la plaine de Chiraz, on constate la présence de la flore des régions froide et tempérée.

A part des spécimens d'arbres géants et outre les arbres fruitiers, on rencontre, dans toutes les montagnes du Fars quantité de plantes exotiques, comme la gomme aragante, l'assa foetida, le "mastic", la camomille, etc., toutes présentant un grand intérêt pour l'homme.

FAUNE

a) Faune lacustre et marine

Etant donné qu'à l'intérieur de la province il n'y a pas de grands fleuves, la pêche ne présente pas grande importance dans les deux étages supérieurs du Farsistan. Les lacs sont trop salés pour être intéressants. Ceci, à l'exception du lac de Parichan dont la richesse attire les pêcheurs. Dans l'ensemble, la faune des eaux intérieures, par exemple de la rivière de Kor, se limite à quelques espèces de poissons et à certains animaux (tortue, couleuvre, castor). Le véritable foyer de la faune aquatique du Fars se trouve naturellement à l'étage inférieur de la province, c'est-à-dire dans le golfe Persique. Ici, parmi les espèces habituées au climat chaud, on distinguera particulièrement le requin, les coquillages, diverses sortes de poissons. Le plus important centre pour la récolte des coquillages du golfe Persique se trouve près des côtes des îles Bahreïn revendiquées par l'Iran.

b) Faune terrestre

Quoique certaines régions du Fars signalent une faune spéciale, inconnue ailleurs (le zèbre se rencontre exclusivement dans la région de Darab), dans l'ensemble, la faune sauvage ne se répartit pas sur les trois étages de la province de façon aussi distincte que c'est le cas pour la flore. La raison se trouve certainement dans la mobilité de la faune.

Pour ce qui est des détails, on voudra bien noter les remarques suivantes. Les grands animaux, panthère, loup, chacal, gazelle, renard, se rencontrent dans toute la province, le sanglier dans les régions relativement humides (spécialement dans les rizières de Kamfirouz et de Béyza), l'ours dans les montagnes du Sardsir, le zèbre - nous l'avons dit - dans la région de Darab. Appartenant à la faune moyenne, la martre, l'épicerate, le chat sauvage sont également présents dans toute

la province, comme ces reptiles : serpent, lézard géant, le scorpion, ou encore les grands oiseaux que sont l'aigle, le faucon, le vautour, le hibou, ou encore même le corbeau, le moineau, alors que le pigeon habite principalement les zones tempérées, le canard et l'oie les contrées humides. La faune nuisible est malheureusement bien représentée dans le pays : la sauterelle surtout dans le Garmsir; la malaria est un grand fléau dans toute la province, la typhoïde aussi.

CHAPITRE II

SITUATION GEOGRAPHIQUE ET ROLE DE LA ROUTE

Située au coeur de l'Asie, foyer des premières civilisations humaines, la Perse bénéficiait, depuis l'antiquité, de sa situation de carrefour de peuples divers. Elle joue le rôle de trait d'union entre les cultures juive, arabe, babylonienne, égyptienne, grecque, hindoue, etc. C'est surtout sa position dominante qui fascina les conquérants de l'histoire et attira des peuples colonisateurs en quête de nouvelles richesses. Les longs voyages d'Alexandre de Macédoine et les invasions arabe et mongole avaient non seulement pour objet d'abattre la puissance iranienne; ils visaient aussi d'autres Eldorados, situés au-delà des territoires persans.

Pendant la période du moyen âge au XVI^e siècle, l'Iran joua un rôle prépondérant dans le commerce entre Orient et Occident. C'est au nord et au sud de la Perse que passaient les deux fameuses routes de la soie et des épices. (1), (2).

Après la découverte des nouvelles routes géographiques (route de l'Afrique et route du Cap de Bonne-Espérance), le golfe Persique devint l'un des plus importants centres du commerce en Orient et l'Iran acquit, à ce titre, une importance sans précédent en Occident.

A l'époque moderne, et après la formation d'une économie mondiale (capitalisme mondial, commerce mondial, révolution industrielle, impérialisme économique), l'Iran exerça une influence de plus en plus grande sur les luttes de domination des grandes Puissances européennes, attirant l'attention des conquérants des temps modernes. Rappelons aussi les hardis projets de Napoléon I^{er}, de conquête de l'Inde en passant par l'Iran et surtout n'oublions pas le rôle prépondérant de ce pays dans la première, et particulièrement dans la deuxième guerre mondiale.

(1) Marco Polo, dans son long voyage, aurait passé par ces routes-là.

(2) "La Perse" : Furon, R., Paris, 1938,
p. 24-25 et 37-38.

Parmi les différentes régions de l'Iran, le Farsistan occupe, indubitablement, une place toute spéciale en ce qui concerne les relations internationales. Car, située au sud de la Perse et donnant accès au golfe Persique, cette province peut intervenir aisément sur l'artère golfe Persique-Mésopotamie (chemin de fer de Bagdad, aviation Europe-Asie et même Australie.) Le golfe, lui, permet de contrôler le croisement des routes presque d'Arabie-plateau iranien et Méditerranée (Europe)-Inde (Asie). D'autre part, les ports du Fars mettent en contact les nations maritimes que sont les Anglais, notamment, peut-être les Américains, et les peuples continentaux de l'Asie centrale et méridionale.

Quoique cette importante position géographique accorde certains avantages à la région du Fars, les conséquences de cet état de choses, pour elle et pour l'Iran même, n'ont pas toujours été heureuses. Sur la route nord-sud, en particulier, le Fars a concrétisé une double attraction, contradictoire, sur les peuples extérieurs : la première, celle à laquelle cédèrent les peuples colonisateurs, conscients des fabuleuses richesses du continent, Portugais, Hollandais et Anglais en tête (nous en reparlerons); la seconde, due à l'attraction exercée par les terres et des mers du Midi sur les peuples du Nord, habitants des régions froides. Ce sont ces deux poussées contraires qui se heurtèrent parfois, se neutralisèrent aussi, quelquefois même se réconcilièrent pour procéder au partage du pays en deux zones d'influence (nous reviendrons sur le traité anglo-russe de 1907).

Pour ce qui est des conditions de circulation à l'intérieur de la province, elles sont fort différentes. Tandis que les vastes plaines s'étendant entre Chiraz et le Sardsir sont très faciles à traverser, on n'en dira pas autant des reliefs se dressant au sud du Fars. Ils mettent de sérieux obstacles au passage des peuples. Les chaînes qui les composent sont parallèles, et pour passer d'une région à l'autre, il faut franchir des cols rudes nommés Kotals. Ces Kotals, loin de faciliter le passage, sont de véritables barrières séparant le Garmsir de la plaine de Chiraz. Les plus difficiles sont ceux de Roudak et Malou, situés entre Kazéroun et le Garmsir. De toute façon, le relief est un facteur négatif : il barre la route à l'homme.

En raison du manque d'eau dans la province du Fars, il n'y existe pas de cours d'eau capables de relier les différents centres de la population; la plupart des rivières présentent une forte déclivité les rendant inaptes à la navigation. Elles ne sont donc pas un élément positif dans le système général des relations.

Relief

L'Iran est formé d'un groupe de chaînes de montagnes et de dépressions dont la formation est contemporaine à la mise en place des Alpes. Du nord au sud on distingue les éléments sui-

vants, correspondant approximativement à des unités géologiques :

- 1) Les chaînes bordières septentrionales;
- 2) Les chaînes bordières méridionales;
- 3) Les montagnes du centre de l'Iran;
- 4) Le groupe oriental.

La province du Fars est occupée, au sud, par le groupe en bordure méridional. Les montagnes y sont entamées par des cours d'eau d'importance secondaire; ceux-ci prennent naissance soit dans les montagnes centrales, soit plus à l'est. Leur faible importance est soulignée par le fait que l'érosion n'a atteint le socle cristallin qu'en quelques endroits seulement (nord-ouest de Chiraz, par exemple). Les chaînes iraniennes ont été édifiées par une poussée dirigée du nord au sud, alors que dans les Alpes, c'est le contraire qui s'est produit. Les montagnes du sud du Fars sont le prolongement de celles de Zagheb, à l'ouest de l'Iran, relief qui s'abaisse de plus en plus vers le sud. Le plus haut sommet de la province est celui de Déna (5000 m, d'après la "Géographie Universelle"); il se situe au Sardsir. La plupart des montagnes méridionales sont parallèles les unes aux autres; elles dressent de véritables barrières au sud de la province. Pour passer d'une région à l'autre, il faut traverser des gorges dangereuses, du nom de Kotal; il n'y en a pas moins de quatre du Garmsir à Chiraz.

DEUXIEME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA POPULATION QUANTITATIVE

L'établissement de statistiques et de recensements est chose très récente en Iran; on s'y est décidé depuis 25 ans seulement. En effet, auparavant, il n'existait aucune sorte d'enquête officielle, la population de chaque région était simplement évaluée; or, les estimations variaient considérablement.

C'est surtout l'introduction du service militaire obligatoire et le besoin consécutif de posséder des données démographiques exactes qui poussèrent le gouvernement de Réza-Chah à mettre sur pied une administration des statistiques et du recensement, le tout sous la direction du Ministère de l'Intérieur. Au début, le service eut quelque peine à fonctionner, au Fars comme partout en Iran. Si, dans notre province, on pouvait atteindre plus facilement la population sédentaire, il n'en était pas de même pour les nomades. Le recensement heurtait souvent les croyances, les us et coutumes de la population (I). Le peuple redoutait une imposition nouvelle; sa peur aussi pour toute chose inconnue le poussait à cacher la vérité et à donner des renseignements inexacts.

Aujourd'hui, bien que l'organisation du recensement, dans la province du Fars comme dans tout l'Iran, ne soit point aussi complète qu'elle devrait l'être, étant donné les difficultés qu'elle rencontre, et sans parler de la période d'application relativement courte, on doit reconnaître que l'oeuvre accomplie est déjà remarquable. Ainsi, sans pouvoir garantir entièrement les données fournies par l'administration du recensement, nous pouvons affirmer qu'elles se révèlent des plus utiles, laissant apparaître une image approximative de la population du Fars. Au surplus, soulignons que, jusqu'à présent, il n'existait pas en Iran d'administration centrale de statistique englobant tous les domaines de la vie. En général, chaque ministère du gouvernement iranien préparait sa propre statistique, concernant les activi-

(I) Parfois, les populations fanatiques croyaient que recenser c'était s'opposer à la volonté d'Allah.

tés de ses administrations subordonnées. Récemment, avec le concours de l'Administration Américaine du Point Quatre, on vient de fonder une organisation commune de statistiques (Statistic Cooperation) pour centraliser toutes les données.

A la fin de l'année 1330 (mars 1952), la province du Fars comptait, dans l'ensemble, une population totale de 1 591 833 âmes. Ce n'est pas considérable vu l'importante superficie du pays et le nombre très élevé des naissances. En principe donc, la population du Fars devrait être plus nombreuse que ce n'est le cas. Il y a à cette situation certaines raisons que voici :

1) Causes naturelles

Le grand manque d'eau signalé dans tout le Fars et le climat défavorable de certaines contrées (température très élevée du Garmsir) affectent sensiblement le développement de la population. La majeure partie du Fars n'a pas été mise en valeur par l'homme ou fut abandonnée; elle est retournée à un stade semi-désertique. D'autres zones, sans grand avantage naturel, n'ont pas non plus influé positivement sur la population;

2) Causes économiques et sociales

Le sous-développement économique et la faible mise en valeur des richesses naturelles ne sont pas demeurés sans influence au point de vue démographique. En outre, l'instabilité économique, le manque de travail et l'insuffisance des revenus affectent directement le nombre des mariages et, en conséquence, le volume des naissances. Au surplus, les dures formalités du mariage empêchent les jeunes de se marier; une grande partie de la jeunesse reste célibataire (1), (2).

3) Causes dues spécialement au manque d'hygiène publique

Nous reparlerons amplement, plus tard, de l'état misérable de l'hygiène publique au Farsistan. Mais, d'ores et déjà,

(1) En Iran, les formalités sont compliquées: on doit plus ou moins les observer. Par exemple, le marié paie toutes les dépenses de la cérémonie, ainsi que les habits de sa femme. En cas de divorce, l'homme versera une certaine somme d'argent à la femme; le montant en est fixé d'avance, d'après le rang et l'importance de la famille de la femme. Dans les villages, le jeune homme verse de l'argent aux parents de la jeune fille pour obtenir la permission de l'épouser. Cette somme est appelée Chir-Baha, ce qui veut dire littéralement le "prix du lait".

(2) "Croyances et coutumes Persanes" :
Masse-Henri, Paris, 1938, p. 61-93.

nous pouvons affirmer que diverses maladies fauchent annuellement un grand nombre d'enfants et d'adultes, empêchant l'accroissement rapide de la population.

Toutes ces causes additionnées ont diminué sensiblement l'âge moyen de la population farsistanaise; il se situe autour de 45 ans, sans prendre en considération la terrible mortalité infantile.

Mouvement de la population et problème de l'émigration

L'un des plus importants problèmes concernant la population farsistanaise est celui des migrations.

La population de la province connaît deux types de mouvements. Le premier, celui de la population rurale vers les petites et grandes villes de la région, ainsi que des villes du Fars vers Téhéran. Le deuxième mouvement se rapporte à l'émigration de la population du Fars vers d'autres régions du monde. En général, les causes spéciales des migrations s'expliquent de la manière suivante :

1) Cause psychologique

Les paysans, souvent fatigués de la vie au village, et fascinés par les charmes illusoire des cités, abandonnent leur foyer pour trouver une vie plus facile et plus plaisante. C'est la même raison qui détermine l'émigration de la population urbaine du Fars à Téhéran ou à l'étranger.

2) Injustice sociale

L'injustice sociale est souvent à l'origine de l'émigration de la population. Les paysans et les classes pauvres, opprimés par la tyrannie des khans, des grands propriétaires fonciers et des agents gouvernementaux, quittent leur pays pour aller chercher une meilleure situation. Cette question de l'émigration prend une importance primordiale dans l'ensemble des problèmes du Fars. Car, outre le fait que nombre d'habitants de la province quittent, chaque année, celle-ci pour aller résider à Téhéran, en raison du sous-développement économique du Sud et de la grande pauvreté de cette région, des milliers de personnes abandonnent aussi, tous les ans, leur terre natale pour émigrer vers le golfe Persique. C'est l'exploitation du pétrole - et les hauts salaires - qui les attirent à Koweït et dans les îles Bahreïn. De sorte que Bandar Bouchir qui, il y a trente ans, avait une population de 70 000 âmes, en compte aujourd'hui beaucoup moins de 30 000. Pendant la saison morte (été), ce chiffre descend à 8 000 seulement. Il est évident que la construction du chemin de fer transiranien et le transfert du centre du commerce persan de Bandar Bouchir à Bandar Chahpour précipita la décadence des ports et de certaines villes du Fars. Mais, la

structure économique et sociale de la province demeure raison majeure de la ruine de ces régions et de l'émigration de la population.

b) Emigration saisonnière

Cette sorte d'émigration est, avant tout, commandée par des considérations d'ordre climatologique et économique. Chaque année, pendant qu'il règne une chaleur étouffante au Garmsir, une grande partie de la population de cette région se dirige vers le nord, dans les autres étages de la province, pour y bénéficier d'un peu d'air frais.

Outre l'émigration saisonnière des nomades, dans la province, on trouve de fréquents exemples d'émigration saisonnière d'ouvriers et de paysans, se déplaçant d'une région à l'autre pour chercher du travail.

Voici les tables démographiques concernant les différents aspects de la population du Fars :

La population du Farsistan à la fin de l'année 1329 (mars 1951) (I)

Districts	Population rurale		Population urbaine		Population totale				
	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total			
1 Abadeh	52253	55412	107665	3985	4630	8615	56248	60042	116280
2 Bouchehr	23275	22292	45567	13245	11998	25243	36520	34290	70810
3 Bandar-Lengueh	21152	19694	40846	5364	3659	9023	26516	23353	49869
4 Bebahan	66373	70174	136547	12175	12972	25147	78548	83146	161694
5 Djahrom	6267	6312	12579	12615	13201	25816	18882	19513	38395
6 Darab	27491	28652	56143	3489	3783	7272	30980	32435	63415
7 Dacht et Dachtestan	52946	55157	108103	4044	5041	9085	56990	60198	117188
8 Chiraz	157257	162552	320779	58030	60592	118622	215287	224114	439401
9 Fassa	40255	42263	82518	5469	5779	11248	45724	48042	93776
10 Firouz-Abad	32736	32420	65156	2391	2474	4865	35127	34894	70021
11 Larestan	49370	49703	99073	8187	7245	15432	57557	56948	114505
12 Kazeroun	46782	52805	99587	13240	14417	27657	60022	67222	127244
13 Kangan	23485	23332	46817	1727	1714	3440	25212	25045	50257
14 Niriz	12566	21245	33811	7643	8136	15779	20209	29381	49590
Total	612208	642983	1255191	151604	155640	307244	763712	798623	1562435

(I) Ce document est fourni par l'Administration de statistique et de recensement.
Revue de l'Administration de l'Iran, Nos 6 et 15, Téhéran, 1951.

La population du Farsistan à la fin de l'année 1330 (mars 1952)(I)

Districts	<u>Population rurale</u>			<u>Population urbaine</u>			<u>Population totale</u>		
	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total	Hommes	Femmes	Total
1 Abadeh	53017	56765	109782	4108	4784	8892	57125	61549	118674
2 Bouchehr	23792	23003	46795	13311	12069	25380	37103	35072	72175
3 Bandar-Lengueh	21360	19957	41317	5388	3723	9111	26748	23680	50428
4 Bebahan	67174	72108	139282	12488	13282	25770	79662	85390	165052
5 Djahrom	6366	6477	12843	12930	13607	26537	19296	20084	39380
6 Darab	27761	29138	56899	3654	3951	7605	31415	33089	64504
7 Dachty et Dachtestan	53328	55932	109260	4113	5164	9277	57441	61096	118537
8 Chiraz	159410	166840	326250	59703	62289	121992	219119	229129	448242
9 Fassa	40598	42770	83368	5583	5930	11513	46181	48700	94881
10 Firouz-Abad	33225	33079	66304	2492	2607	5099	35717	35686	71403
11 Larestan	50269	50937	101206	8481	7462	15942	85750	85399	117149
12 Kazeroun	46979	53503	100482	13712	14964	28676	60691	68467	129158
13 Kangan	23826	23962	47788	1812	1823	3635	25638	25785	51423
14 Niriz	12996	21699	34695	7829	8303	16132	20825	30002	50827
Total	620101	656170	1276271	155604	159958	315562	775705	816128	1591833

(I) Ce document est fourni par l'Administration de statistique et de recensement
Revue de l'Administration de l'Iran, Nos 6 et 15, Téhéran, 1951

Nombre des naissances en l'année 1330

Villes et Districts	Ier trim.		IIe trim.		IIIe trim.		IVe trim.		Nombre tot.nais.		% Naissances	
	Masc.	Fém.	Masc.	Fém.	Masc.	Fém.	Masc.	Fém.	Masc.	Fém.	Masc.	Fém. total
Behbahan	125	125	249	236	192	156	269	312	835	829	1/06	0/99 1/02
Djahrom	146	172	159	172	195	200	253	243	753	787	3/98	4/03 4/01
Darab	46	46	96	84	98	93	200	184	440	407	1/42	1/25 1/33
Dachty et Dachtestan	97	136	90	126	136	160	135	159	458	581	0/80	0/96 0/88
Chiraz	814	731	1078	1033	1050	1044	1509	1645	4451	1453	2/06	1/98 2/02
Fassa	180	163	173	173	162	189	223	236	738	761	1/61	1/58 1/59
Firouz et Abad	132	120	122	104	181	177	298	339	733	740	2/08	2/12 2/10
Larestan	274	237	360	348	355	301	461	469	1450	1355	2/51	2/37 2/44
Kazeroun	164	177	196	193	232	188	403	324	995	882	1/65	1/31 1/47
Kangan	55	70	81	85	90	111	99	121	325	387	1/28	1/54 1/41
Niriz	104	75	121	79	167	125	190	159	582	438	2/87	1/49 2/05

Revue de l'Administration de l'Iran, Nos 6 et 15, Téhéran, 1951.

Table de comparaison du nombre des naissances et des décès
dans les années 1320 (1942) et 1330 (1952), dans la province du Fars

Villes et Districts	Année 1320 Naissances Décès	Année 1330 Naissances Décès	Naissances (1330)=1952	Décès en 1330(1952) comparés à ceux de 1320 (1942)
1 Abadeh	2278 881	1937 453	- 341	- 428
2 Bouchehr	854 526	1274 257	420	- 269
3 Lengueh	373 240	683 144	310	- 96
4 Behbahan	1413 749	1664 316	251	- 433
5 Djahrom	1133 669	1540 485	407	- 184
6 Darab	1067 677	847 138	- 220	- 539
7 Dachtty et Dachttestan	1291 512	1039 240	- 252	- 272
8 Chiraz	8446 3949	8904 2323	458	- 1626
9 Fassa	1600 70	1499 303	- 101	- 233
10 Firouz-Abad	1065 426	1473 223	408	- 203
11 Larestan	2746 1511	2805 523	59	- 988
12 Kazeroun	1891 573	1877 135	- 14	- 438
13 Kangan	535 575	712 72	177	- 503
14 Niriz	1077 989	1020 216	- 57	- 773

Ce document est fourni par l'Administration de statistique et de recensement.

Revue de l'Administration de l'Iran, Nos 6 et 15, Téhéran, 1951.

c) Habitat

La forme de l'habitat au Farsistan est, comme partout ailleurs dans le monde, influencée par l'intervention des facteurs suivants :

1) Facteurs naturels. - Tout d'abord, les conditions du climat et des eaux, la qualité du sol, ainsi que la situation géographique, etc., ont une grande influence sur la forme de l'habitat, de l'emplacement des habitations, de la constitution de celles-ci. Les facteurs naturels déterminent surtout la concentration de la population dans les régions riches et favorables à l'homme;

2) Facteurs économiques. - Les facteurs économiques, différentes sortes d'économies et genres de vie, état des relations (dans le sens purement économique), degré de développement technique et pouvoir économique de la population, jouent, à leur tour, un rôle prépondérant dans la question de l'habitat, il en est de même des

3) Facteurs sociaux (religieux et culturels). -; des

4) Facteurs politiques. - soit la situation politique, le degré de sécurité intérieure, le système des municipalités et l'efficacité de l'administration; enfin de l'

5) Influence étrangère. -, produit et résultat d'importations culturelles et économiques.

Forme de l'habitat

a) Nomadisme

Etant donné qu'une grande partie de la population du Fars vit de l'économie pastorale et que le système de production nécessite une adaptation constante aux phénomènes naturels et aux conditions climatiques, certains ont choisi spontanément la forme d'économie, le nomadisme, qui convient le plus à la région.

Etant contraints à l'émigration saisonnière et devant suivre leurs troupeaux à travers différentes zones naturelles, les nomades possèdent pour habitation des tentes légères qu'on déplace aisément d'une région à l'autre. Normalement, elles sont en poil de chèvre, tissées par les nomades eux-mêmes (1). La fa-

(1) Il n'existe pas de chiffres exacts concernant le nombre des nomades du Fars. Mais il est certain que celui-ci se situe au-dessus de 300 000. Spécifions que dans la table démographique de la province, les nomades sont inclus dans la colonne de la population rurale de chaque région.

brication de ces tentes ne répond à aucune règle spéciale, et elles sont dénuées de tout confort. En général, chaque famille en compte deux ou trois. On réserve le plus souvent une tente pour le chef de famille; elle est alors séparée des tentes où se tient la famille, où l'on fait la cuisine. Beaucoup de nomades ne possèdent qu'une seule tente, misérable, déchirée, et qui les protège mal contre les intempéries et le soleil; elle ressemble plus à un épouvantail qu'à une habitation. Tout au contraire, les khans (I) disposent de larges tentes, aux couleurs variées, parfois tissées en soie et disposant d'un certain confort désirable. Dans leurs migrations saisonnières à travers la province, les nomades dressent toujours leurs tentes près de sources d'eau, où ils campent quelques jours.

Outre ces populations menant une vie de nomadisme totale et habitant toute l'année sous la tente, il est, dans la province du Fars, d'autres groupes qui ne connaissent cette existence que quelques mois durant, et, le reste de l'année, reviennent à la vie sédentaire. Ce sont des groupes semi-nomades qui, à côté de l'activité pastorale, s'adonnent aussi aux préoccupations de l'agriculture, dont nous parlerons plus tard.

b) Sédentarisme

La vie sédentaire, au Farsistan, comme le veulent toutes les caractéristiques de la région, ne se présente pas sous un aspect homogène unique. C'est dire qu'il existe différentes sortes d'habitat ; les voici :

1) Habitat dispersé

Ce type d'habitat présuppose une organisation de sécurité plus ou moins complète, un certain degré de technique et un système de voies de communication (routes) satisfaisant, le tout complété par une économie régionale adéquate, celle-là même qui permettra à la population de vivre de façon dispersée. En raison de l'insécurité, tant devant les bêtes sauvages que devant les brigands, du manque de technique moderne, ainsi que de l'existence d'un système de routes rudimentaires, le Fars ne présente pas beaucoup d'exemples de cette sorte d'habitat. Ce n'est qu'en allant par Isfahan vers Chiraz, jusqu'à Bouchehr, ainsi que sur quelques autres routes interurbaines qu'on peut trouver des rares et modestes témoins de l'habitat dispersé, dû notamment à la nécessité de ravitailler chauffeurs et passagers sur ces longs trajets. Néanmoins, presque toutes ces maisons restent relativement isolées, situées qu'elles sont dans le voisinage de villages et dépendant étroitement de ces centres de paysannerie. Ajoutons, enfin, que la question de l'eau, la rareté des sources naturelles, est le facteur restrictif le plus important en matière d'habitat dispersé.

(I) Les chefs de tribus.

2) Hameau

Pour le hameau, dans notre province, le problème se pose à peu près dans les mêmes termes que pour l'habitat dispersé. C'est-à-dire que les facteurs qui ont empêché le développement de cette forme d'habitation, agissent encore dans une certaine mesure. Cependant, à travers le Fars, on remarquera quelques hameaux situés par-ci, par-là. Ce sont, en général, des maisons réunies autour d'une source d'eau ou au bord d'un ruisseau; elles se protègent aussi mutuellement, trouvant intérêt à vivre en communauté. La formation et la création de hameaux est parfois liée à des installations techniques (pompe à eau, moulin, etc.), à des centrales de recherches scientifiques ou à un chef-lieu administratif de la communauté (poste de gendarmerie) (I).

Contrairement aux villages proprement dits, les hameaux n'entrent pas nécessairement dans le cadre de la propriété foncière. Et ils ne sont pas entourés d'une enceinte, comme le sont les villages. Les modestes habitants de ces hameaux gagnent péniblement leur vie en s'occupant peut-être d'un misérable restaurant, vivant de la route, ou en pratiquant une économie en marge d'un village.

3) Village

Par son aspect extérieur et sa physionomie intérieure, le village est bien distinct de la ville et du hameau. La plupart des villages du Fars sont disposés en carrés. On les voit entourés d'une haute enceinte, censée les protéger contre les bêtes sauvages et le brigandage. A chaque coin de l'enceinte se dresse une tour; c'est elle qui donne au village l'apparence d'une forteresse. Chaque village dispose d'un large portail qui se ferme, la nuit, et se rouvre, au matin.

A l'intérieur de l'enceinte sont situées les demeures des villageois, distribuées de la manière la plus irrégulière. Les maisons des paysans sont entourées de murs bas et chaque maison comprend deux à trois sordides chambres dans lesquelles vivent une ou deux familles de paysans. Généralement, les villages du Fars sont construits en terre battue, mélangée parfois de paille (Kah-guél). Ici, l'habitation du paysan n'est qu'un véritable taudis, au sens propre du mot, c'est-à-dire indigne du genre humain et même des bêtes. La plupart des paysans ne possèdent qu'une seule pièce dans laquelle toute la famille, hommes, femmes et enfants vivent ensemble. C'est dans ces noirs locaux qu'ils font leur cuisine, mangent et dorment par terre, les uns à cô-

(I) Au pied des ruines de Persépolis, un hameau s'est créé. Sa formation se trouve en relation avec les recherches archéologiques concernant la capitale ancienne de la Perse.

té des autres. Dépourvues de fenêtres et de cheminées, ces misérables chambres n'ont qu'une seule porte, donnant accès sur la cour. Le logement humain se situe presque toujours à côté de l'étable, où règne une répugnante odeur de fumier. Rien d'étonnant si les différentes maladies des animaux se transmettent souvent à l'homme. Le village, construit généralement par les paysans eux-mêmes, l'est de telle façon que les villageois s'y voient privés des plus primitifs moyens de vie. Presque toutes ces demeures manquent de toilettes et les W.C. représentent une sorte de luxe dans tous les villages du Fars et de l'Iran. Pour avoir de l'eau, les femmes sont obligées d'aller la chercher au ruisseau, plus ou moins près du village et souvent vecteur de poussière et de terre. N'ayant aucun moyen d'éclairage pendant la nuit, les paysans du Fars allument un feu pour dispenser au moins quelque lueur à leur misérable foyer. C'est dans ces taudis, privés d'air et de lumière, dans la poussière et la saleté, que le paysan naît, grandit et meurt, sans avoir jamais pris connaissance du monde extérieur.

A part l'habitation du paysan, on rencontre aussi dans le village la maison du kadkhoda, le maire, et la résidence du maître (où celui-ci réside quand il vient au village (1)). Elles sont relativement mieux construites et installées que l'habitation du pauvre villageois.

4) Ville

Il y a trente ans exactement, l'urbanisme n'avait aucun sens pour les cités du Fars. Les villes étaient percées de petites venelles étroites et sombres; elles se composaient de quartiers affreusement sales (2). Certaines villes (Chiraz) étaient entourées d'un large et long fossé les protégeant contre le torrent ou l'invasion. Chaque ville avait plusieurs darvazehs, portes par où l'on pénétrait dans la cité.

(1) "Les villages situés sur le plateau peuvent passer pour offrir le type des plus misérables demeures humaines. Construites en boue séchée et en bois, très basses... sans fenêtres et sans vitres, les maisons de ces villages semblent plutôt des repaires d'animaux... Dans certaines régions chaudes et sèches du Sud, les maisons villageoises ne sont que des chaumières faites de roseaux ou de feuilles de palmiers"; ("Essai sur l'économie rurale et le régime agraire en Perse" : K. Sandjabi, Paris, p. 24).

(2) "Les ruelles couvertes, semées d'immondices et de pourritures, se contournent et se croisent avec une fantaisie dérouterante; par endroit, elles se resserrent tant que, si l'on rencontre un cavalier ou même un petit âne, il faut se plaquer des deux épaules aux parois pour n'être point froissé" ("Vers Ispahan" : Pierre Loti, Paris, p. 79). Cette remarque est valable pour toutes les villes du Farsistan.

Mais, depuis, sous la poussée des événements, à la suite de la pénétration du modernisme en Iran, il s'est produit un vaste mouvement en faveur de l'assainissement des villes et de leur transformation.

Tout d'abord, on a commencé par la destruction des quartiers sales et nauséabonds; on a abattu des bazars humides et malsains. Les municipalités, qui n'avaient jusqu'alors aucun sens de l'urbanisme, firent preuve d'une large activité dans la transformation des villes. De nombreux cimetières, situés à l'intérieur des villes furent détruits et transformés en jardins publics (1). On se mit à tracer de larges avenues et à édifier de grands et beaux bâtiments. L'électricité fut introduite et les villes se métamorphosèrent.

Après la deuxième conflagration mondiale, le mouvement urbaniste du Fars (spécialement à Chiraz) continua, à un rythme accéléré. La plupart des avenues reçurent un revêtement d'asphalte; on ouvrit de nouveaux passages et créa des places aérées. La ville de Chiraz elle-même se vit dotée de réservoirs et de tout un système de canalisations d'eau pure et potable (2).

Malgré ces progrès, nous devons avouer que, dans la province du Fars, nous ne sommes encore qu'au début du mouvement de rénovation; il reste encore beaucoup à faire. Certains quartiers des villes ont conservé leur aspect médiéval, où les rues sont encore sales et mal entretenues. Les maisons, possédant presque toutes des cours carrées (influence climatique) et entourées de murs hauts et épais (influence religieuse et culturelle), donnent généralement accès sur des rues pavées et poussiéreuses (3).

(1) "Entre les années 1925 et 1940, des avenues larges et directes furent percées à travers les maisons et les quartiers congestionnés; on y gagna des surfaces pour de nouveaux bâtiments"; ("Iran, Past and Present" : Donald Wiber, New-York, 1950, p. 192-193.)

(2) Un marchand philanthrope de Chiraz, du nom de Hadj Mohammad Namazi, réside aux Etats-Unis, couvrit les frais de construction de la canalisation de Chiraz.

(3) "Quant aux autres logis humains qui nous enserrent, il va sans dire que tout est combiné pour qu'il nous soit impossible d'y plonger un regard. Qui habite là et que s'y passe-t-il? Nous ne saurons jamais. Par nos fenêtres, qui ont vue sur notre cour très haut murée, on n'apercevait rien de ces maisons voisines, rien que la tête des peupliers (des arbres à oranges acides, pour Chiraz) qui ombragent les petits jardins et les toits en terre battue, où l'herbe pousse, où les chats se promènent"; ("Vers Ispahan" : Pierre Loti, Paris, p. 84).

Bien que Chiraz ait maintenant des canalisations d'eau potable, cela ne signifie nullement que le problème ait trouvé sa solution dans les autres villes de la province. D'autre part, les égoûts sont complètement ignorés au Farsistan. Bref, dans la plupart des villes l'habitation est dénuée de tout confort. Pendant l'été, les gens se cachent dans les sous-sols obscurs et humides pour y trouver un peu d'air frais; en hiver, les chambres mal construites, sont à demi chauffées au moyen de charbon de bois consommé dans des fourneaux de fer ou de bronze.

La situation économique et sociale de la province influe sur la forme de l'habitat et le genre de logement. Et c'est peut-être pour cette raison que les villes du Fars ne se présentent pas sous un aspect simple et homogène, mais bien plutôt différencié d'un quartier à l'autre. Le contraste traduit plus éloquemment encore les différences sociales, injustes et non coordonnées de la province. En effet, les quartiers riches se situent au meilleur endroit de la ville, au point de vue de l'air et de l'eau, alors que les quartiers pauvres sont dépourvus de tout. Si la grande masse de la population habite des maisons vieilles, sombres et sordides, celle du Sud, particulièrement, loge dans des conditions déplorables. Là, la maison est informe; elle ne se rattache à aucun style. On la construit le plus souvent en briques brutes. Comme d'ailleurs dans presque toute la province, les toits y sont couverts de terre, mélangée de paille (I). Pendant l'hiver, la pluie s'y infiltre, pénétrant dans l'habitation. On assiste fréquemment à l'effondrement et à l'écroulement des maisons.

5) Faubourgs

On doit, au Farsistan, les étudier à part. La forme d'habitat y est très voisine de celle des villages. A l'encontre des faubourgs de villes européennes, lesquels sont généralement occupés par les ouvriers, la population industrielle, les faubourgs, dans notre province, sont habités par les cultivateurs et leurs ouvriers agricoles; ils travaillent dans les champs, aux alentours de la ville.

(I) Dans les quartiers plus congestionnés, les maisons sont très semblables, en plan et en construction, à celles des villages. Celles des classes riches peuvent être plus larges, elles sont en briques. ("Iran, Past and Present", p. 195).

CHAPITRE II

POPULATION QUALITATIVE

Il est nécessaire d'analyser le peuple farsistanais à ce point de vue, d'en rechercher les caractères essentiels, car ceux-ci sont très importants pour la compréhension des problèmes de la province.

1) Race et langue

Etant donné que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la terre du Fars, comme l'Iran tout entier, fut le théâtre de grands événements historiques et que son histoire est remplie d'invasions répétées, elle a, comme beaucoup d'autres régions du monde, perdu sa réelle unité, et de race et de langue. C'est surtout la position géographique de la province qui rendit plus facile les mélanges de races et de langages avec ceux des autres peuples de l'Orient et même de l'Occident.

Aussi pouvons-nous aujourd'hui, dans la province, distinguer la présence de plusieurs langages et races, concentrés assez curieusement dans des régions économiques particulières. Chacun des groupes ethniques et linguistiques, en effet, pratique l'activité la plus proche de sa tradition ancestrale, celle qui répond aussi à sa position sociale au milieu des autres groupes. Ces groupes ethniques ont conservé jalousement une grande partie de leurs traditions et coutumes, mais en ont perdu d'autres, sous l'influence du milieu social et économique.

A l'heure présente, le Fars, dans ses limites géographiques, englobe les représentants des divers langages et races que nous allons énumérer. Auparavant, précisons que, malgré les mélanges raciaux, la majeure partie de la population du Fars est formée d'Aryens, parlant la langue iranienne; ils sont les descendants immédiats des anciens Perses.

Voici les différentes races et langues existant actuellement dans la province.

a) Aryens

Ce sont les descendants des anciens Aryens entrés en Iran

il y a quelque deux mille ans avant l'ère chrétienne (1) et qui ont donné leur nom à ce pays. Actuellement, un grand nombre des Iraniens est plus ou moins métissé (2). Ce n'est qu'à l'ouest du pays, dans la région du Kourdistan, qu'on rencontre des Aryens vraisemblablement purs.

Les Aryens constituent la race dominante du Fars et, à quelques nuances près, ils ont conservé leurs caractères originaux. Sur le plan somatique, ils ont, en général, comme la plupart des Iraniens, la taille moyenne et sont de pigmentation foncée : yeux noirs, teint brun, cheveux noirs. Au point de vue psychologique, ils possèdent une vive intelligence (3), une remarquable rapidité de compréhension et sont de goût hautement raffiné. Admettons que ce peuple est sans grande ardeur au travail, d'aucuns manquant d'énergie et ayant une attitude confiante à la paresse. Le vin, le clair de lune, la rose et la flore, en général, sont les grandes passions des Aryens du Fars ; les poèmes de leur illustre poète Hafez en sont les témoins éloquents. Ajoutons que tous les Iraniens, généralement, et les Farsi, spécialement, sont réputés pour leur hospitalité et leur respect des invités. Profondément fatalistes, les Aryens du Fars sont aussi imprégnés de sentiments idéalistes fort éloignés des tendances économiques et matérialistes de l'Occident. En somme, fatalisme, idéalisme et sentimentalisme conjugués, avec l'esprit familial, sont les caractéristiques les plus importantes des actuels Aryens de la province.

(1) "La patrie des Aryens doit être située entre les rivières Amouyéh et Séyhoun. Jusqu'à leur immigration, Aryens de l'Inde et Aryens de l'Iran étaient mélangés et vivaient dans une même communauté. Mais, plus tard, une branche de ces Aryens, longeant l'Hindou-Kouch, entra dans les vallées du Pendjab. D'autres prirent le chemin du Sud et de l'Ouest, se concentrant sur le plateau iranien" (Revue Mehr. Téhéran, 1ère année, p. 82).

(2) "C'est en Iran que les Aryens sont apparus pour la première fois dans l'histoire en tant que peuple définissable au point de vue racial, linguistique et culturel. Le plateau iranien, au sens géographique du mot, fut, en tous cas, l'une des premières, peut-être la première patrie de ces Aryens. On croit pouvoir les y signaler, en remontant jusqu'à l'an deux mille avant Jésus-Christ. Bien que la question du point de départ des Aryens n'ait pas encore trouvé sa solution, les plus récentes recherches sembleraient indiquer que celui-ci n'était pas loin des alentours de la mer Caspienne, peut-être même dans la région du Khorassan et du Turkestan ou encore du Caucase ou de la Crimée" ("Introduction to Iran" : Elgin-Groseclose, New York, 1947, p. 10).

(3) "La Perse au contact de l'Occident" : Siassi, A., Paris, 1931, p. 248.

Mais on doit souligner que, scientifiquement parlant, ces distinctions physiques et morales des Aryens du Fars sont largement influencées par les facteurs naturels et les conditions économiques de la région. C'est pour cette raison que les traits physiques et moraux de nos Aryens ne sont pas semblables dans toutes nos contrées. Par exemple, vu la température très élevée et le soleil brûlant des terres du golfe Persique, les populations de ce territoire ont le teint plus bronzé et n'atteignent pas à la corpulence des autres Farsi. En ce qui concerne leurs caractéristiques morales, c'est sur le plateau, dans la plaine de Chiraz, qu'on peut trouver le peuple le plus romantique et les poètes de la province.

Le langage commun à tous les Aryens du Fars est le farsi, unique langue officielle de l'Iran (1). La population du Fars et, singulièrement les Chirazis, prononcent la langue iranienne avec un charmant accent, bien connu dans tout l'Iran (2) - (3). En outre, dans différentes régions du Fars (Mamassani, Ardakan), il est des dialectes locaux, plus ou moins proches de l'ancien farsi. Au point de vue de la localisation, les Aryens, qui forment la majorité de la population, sont dispersés dans toute la province. Mais, c'est spécialement dans les villages éloignés, à l'écart des grands événements historiques du Farsistan et de la vie cosmopolite des villes, qu'on peut trouver les représentants des vrais Aryens, menant le genre de vie de leurs ancêtres d'il y a deux mille ans. Les Aryens dominant, de toute façon, la vie économique et sociale de la province, en pratiquant toutes sortes d'activités, le commerce, l'artisanat et l'industrie naissante. Mais, ce sont les paysans, la classe rurale, qui retiennent la part la plus importante des Aryens du Fars.

b) Turcs ou Touraniens

Ce sont des tribus nomades de Ghachghai, typiques représentants d'un groupe social distinct du Fars. Quoiqu'il existe des divergences au sujet de l'origine de ces Turcs, avec un grand nombre des auteurs, nous avons de sérieuses raisons de croire que ce peuple est originaire du Turkestan, de la région

(1) Le farsi est un dérivé du pahlavi, langue officielle de l'Iran au temps des Sassanides. Il s'est assimilé tout un vocabulaire. L'écriture farsi, à quelques nuances près, rappelle l'écriture arabe; elle va de droite à gauche.

(2) Population de Chiraz.

(3) "Persian language and literature" : Marcellus, Donald, Chicago, 1929, p. 29-62.

de l'Asie centrale (I). Il est probable que ces Touraniens sont issus de tribus mongoles passées en Iran, s'étant établies dans le Fars depuis plusieurs siècles. En tous cas, en raison des curieuses affinités économiques et sociales existant entre les tribus Ghachghai et les Mongols, on peut en conclure tout naturellement à une certaine affiliation raciale ou culturelle.

L'activité des Turcs du Fars est essentiellement basée sur l'élevage du mouton et le nomadisme pastoral. De par la nature de leur économie, ce peuple n'a pu s'adapter à la vie sédentaire et a conservé ses habitudes de nomadisme. Par leurs traits physiques, ces "Turcs" ne diffèrent guère des autres Aryens, pourtant, on veut que leurs yeux, plus noirs, les distinguent des autres races de la province. Une extrême hospitalité, la grande passion du cheval, la chasse les caractérisent.

Etant habitués à la vie nomade ou à l'émigration saisonnière, ces Turcs passent d'une région à l'autre, mais Firouz-Abad est leur centre principal; nous en reparlerons.

c) Arabes

A part Aryens et Turcs, il existe dans la province une minorité arabe qui s'est localisée dans différentes régions et spécialement à l'est de Chiraz. Elle descend probablement des Arabes venus en Iran au début de l'ère islamique, persévérant dans sa vie nomade et végétant en marge des autres races du Fars. Les Arabes sont de taille moyenne, le visage très basané; on les tient un peu pour bohémiens. D'ailleurs, on les appelle communément Kolis (bohémiens). Généralement, au commencement de l'été, ces Arabes s'approchent de la région de Chiraz pour y vendre leurs produits laitiers, ainsi que de petits objets fabriqués à la main. Les Arabes du Fars parlent la langue arabe ou un dialecte particulier plus ou moins apparenté à l'arabe. Pour ce qui est du nombre total de cette minorité, on ne dispose pas de données statistiques précises; on peut tout de même les évaluer à quelques milliers d'âmes.

d) Juifs

La province du Fars compte quelques milliers de Juifs. Le peuple pense qu'ils sont les restes des prisonniers babyloniens. La majorité des Juifs du Fars est concentrée dans le ghetto de

(I) "L'autre groupe principal nomade de l'Iran peut être représenté par les Touraniens originaires des régions de l'Asie centrale et qui, au point de vue caractère et langue, sont parents des Tartares, des Mongols et des Turcomans. Parmi leurs représentants, en Iran, figurent les Ghachghais, d'origine turcomane probablement"; ("Introduction to Iran": Elgin-Groschlose, New-York, p. 25).

Chiraz, où ils vivent dans des conditions d'hygiène insatisfaisantes (1). De même que leurs coreligionnaires dans certains pays, comme il convenait à leur position sociale, les Israélites de notre province ont développé un sens de toutes opérations d'argent; ils s'adonnent généralement aux professions qui conviennent le plus à ces dispositions particulières. On les voit dans l'orfèvrerie, le négoce, la banque, etc.

2) Religions

a) Islam

1) Chiisme

Nous savons qu'au temps des Sassanides (2), la majorité de la population du Farsistan, comme la plupart des Iraniens, avaient la croyance zoroastrienne (3); c'était, d'ailleurs, la religion officielle de l'Etat iranien. Après l'invasion des Arabes et leur longue occupation du pays, les Iraniens se convertirent peu à peu à l'islam qui était devenu la doctrine dominante de l'époque. Mais, on sait qu'après la mort de Mahomet, la question de sa succession souleva de grandes controverses entre ses compagnons immédiats, qui aboutirent à la division de l'islam en deux sectes : le chiisme et le sunnisme.

Sans vouloir entrer dans les détails, ni aborder l'aspect théologique du problème, disons seulement qu'en réalité, il n'y a pas grande différence entre ces deux groupes. Tous deux sont d'accord sur les principes fondamentaux de l'islam et reconnaissent Mahomet comme leur prophète. Mais, le plus important point de divergence réside dans la question de succession. Les chiites fondent leur doctrine, avant tout, sur le caractère divin et héréditaire du successeur du Prophète, ce que n'acceptent pas les sunnites.

Qu'on nous permette d'insister quelque peu sur le problème religieux. Il est au premier plan de nos préoccupations. C'est Ali, le cousin et gendre de Mahomet qui est la personnalité légendaire du chiisme. A l'opposition des sunnites, qui font d'Ali le quatrième calife, les chiites reconnaissent en lui le premier imam, guide, et le vrai successeur du Prophète. Au surplus, ils pensent que la succession de Mahomet n'est pas affaire terrestre et humaine, mais présente un caractère absolu et divin,

(1) "Vers Ispahan" : Pierre Loti, Paris, 1904, p. 112.

(2) "Des mouvements religieux iraniens au II^e et III^e siècles de l'hégire" : Sadighi, Gh., Paris, 1938, p. 1-66.

(3) "L'Iran sous les Sassanides" : Christensen, Arthur, Paris, 1936, p. 136.

échappant à la volonté de l'homme. D'après le chiisme, c'est Dieu qui décida qu'après Mahomet, Ali et ses onze descendants seraient les chefs temporels et spirituels de tout l'univers (1). Ce n'est que depuis les Safavides (1502) que le chiisme est devenu le culte officiel de l'Etat iranien (2). Aujourd'hui, la majorité des Iraniens sont des chiites Esna-Achary (douze imamites) et croient à la Rédjat, c'est-à-dire qu'ils attendent le retour d'Imam Mahdi (12ème et dernier Imam). D'après eux, Imam Mahdi, qui porte le titre de Sahebaz-Zaman (maître du temps) est encore vivant. Quand le monde sera dominé par la tyrannie et l'injustice, il reviendra pour établir l'équité et la justice dans l'univers. On retrouve ici la pensée des chrétiens attendant le retour du Christ.

Les adhérents du chiisme sont dispersés par toute la province. Mais, le sentiment religieux dans les villages et chez les nomades est relativement moins prononcé que dans les villes, où l'on peut trouver les chiites les plus orthodoxes. Dans chaque agglomération du Fars se dressent de nombreuses mosquées servant à l'exercice du culte. Disons enfin qu'au point de vue de l'organisation religieuse, les chiites du Fars, comme la plupart des Iraniens, obéissent au chef hiérarchique du chiisme qui réside actuellement dans la ville de Ghom (près de Téhéran) et qui est considéré comme le chef de tous les chiites du monde.

-
- (1) Les chiites fondent aussi leur croyance sur la déclaration publique de Mahomet à Idel-Ghadir: "Man Konto Mowla Fahaza Alio Mowla" (de qui je suis le guide et maître, Ali l'est aussi). Mais les sunnites donnent une autre interprétation à cette déclaration du Prophète.
- "L'Islam" : Masse-Henri, Paris, 1952, p. 201-204.
 - "La Perse au contact de l'Occident" : Siassi, A., Paris, 1931, p. 18-26.
- (2) A notre point de vue, l'établissement du chiisme en Iran est, dans une large mesure, la conséquence de la révolution économique et sociale des XVe et XVIe s. qui bouleversa complètement la structure de la société. Par là, nous n'entendons nullement que le chiisme soit absolument et uniquement le résultat des bouleversements économiques et sociaux des XVe et XVIe s. A vrai dire, pour les raisons suivantes, la défaite de l'armée iranienne survenue au temps d'Omar (deuxième calife), le mariage d'une princesse iranienne avec Hossein (fils d'Ali et troisième imam des chiites), la bravoure et la droiture de l'imam Ali, l'assassinat d'Ali et des autres imams, spécialement le massacre tragique d'Hossein et de ses compagnons, les Iraniens, dès le début de l'islam, manifestèrent une profonde sympathie pour la famille d'Ali; déjà d'ailleurs, avant les Safavides, l'Iran offrait un terrain favorable au développement du chiisme. Nous soulignons cependant que les événements de la fin du XVe et du début du XVIe,

2) Sunnisme

Au contraire des chiïtes, les sunnites n'acceptent pas le principe d'un imam héréditaire; ils sont partisans du califat électif, ne possédant que le pouvoir temporel. Les sunnites ne forment, dans la province du Fars, qu'une petite minorité; leur nombre ne s'élève qu'à quelques milliers d'adhérents. C'est la région du Larestan, située à l'est de la province, et quelques ports du golfe Persique qui sont considérés comme les centres sunnites du Fars.

b) Judaïsme

Après l'islam, le judaïsme est peut-être la religion la plus importante de la province. Mais, il ne faut pas oublier qu'en face de l'imposante masse des mahométans, les israélites du Farsistan ne constituent qu'une infime minorité, leur nombre ne dépassant pas quelques milliers d'individus. La majorité de ceux-ci sont établis à Chiraz, où ils possèdent leur synagogue. Ils y vivent dans un quartier spécial, formant une communauté plus ou moins fermée. Comme la plupart des juifs du monde, leur langue est l'hébreu, mais ils parlent également le farsi.

tels que la découverte de nouvelles routes géographiques, la conquête de Constantinople par le sultan Mahomet II en 1453, ainsi que le commencement du capitalisme et du colonialisme modernes, furent très importants, d'une part dans l'avènement des Safavides, de l'autre dans l'établissement du chiïsme en Iran. La preuve, c'est que, avant les Safavides, malgré l'arrivée au pouvoir de certains princes chiïtes (les Bouïdes, 932-1056), les Iraniens ne pouvaient déclarer ouvertement leur sympathie pour la famille d'Ali.

En réalité, dans la période pré-safavide, en raison des persécutions religieuses, et pour y échapper, les chiïtes étaient contraints de suivre la théorie du Ketman, qui consistait à cacher sa foi. Sur cette période du XVI^e siècle, qui a vu la transformation économique et sociale du monde, nous possédons d'intéressants documents (v. documentation), qui montrent comment les Etats européens (chrétiens), effrayés par l'avance des Turcs (sunnites), ont aidé et consolidé la position des Safavides (chiïtes) en Iran, afin de contrecarrer l'effort de l'empire ottoman pour dominer l'Europe centrale. Du reste, les changements politiques et religieux du XVI^e siècle ne sont pas limités à l'Iran. Car, ces transformations secouèrent toute l'Europe, donnant naissance à de nouvelles doctrines politiques et religieuses (protestantisme, humanisme, Renaissance, capitalisme et colonialisme).

N'existe-t-il pas des relations plus ou moins directes entre ces faits ?

c) Christianisme

La ville de Chiraz signale encore un petit groupe de chrétiens. La plupart sont des Arméniens venus d'Isfahan; comme leurs coreligionnaires et compatriotes, ils partiquent le rite grégorien.

Au Farsistan, la religion chrétienne compte aussi quelques chrétiens protestants et catholiques romains. Ce sont des commerçants, des techniciens, etc. Le nombre total de ces chrétiens ne dépasse pas 200.

d) Religion de Zoroastre

Nous avons déjà dit qu'après l'invasion arabe et sous l'influence de la culture dominante, la majorité des Iraniens se convertirent à l'islam. Ceux qui ne voulurent pas supporter la domination étrangère émigrèrent vers l'Inde (1). Mais, un autre groupe d'Iraniens, sans se laisser influencer par l'islam, restèrent dans leur patrie (2), persévérant dans leur religion (3) traditionnelle. Ces adeptes de Zarathoustra constituent actuellement une communauté.

De même que leurs ancêtres, ils voient dans leur prophète le guide et le sauveur de l'humanité. Ils ont une grande vénération pour le feu, croyant en son pouvoir purificateur. Au contraire de la doctrine platonicienne, les Zoroastriens portent grand intérêt à toutes sortes d'activités manuelles et particulièrement à l'agriculture. C'est en ceci qu'ils ressemblent quelque peu aux physiocrates du XVIII^e siècle, en France. Aujourd'hui, leur plus important centre en Iran est la ville de Yazd où se trouve Atach-Kadéh, le Temple du Feu. Comparé à celui des adeptes d'autres religions, le nombre des Zoroastriens du Fars n'est pas grand; il se situe probablement au-dessous de 250 individus.

(1) A présent, les descendants de ces Iraniens émigrés sont appelés Parsis (le mot de Parsi dérive de Pars, Fars); ils forment, aux Indes, une communauté opulente.

(2) "Persia" : Benjamin, S.G.W., Londres, 1888, p. 283 et 175-177.

(3) "L'Iran sous les Sassanides" : Christensen, Arthur, Paris, 1936, p. 253.

3) Lettres et arts

Il est hors de doute qu'au point de vue de la littérature, la province du Fars est l'une des plus riches de la Perse. Patrie d'illustres poètes (1), comme Saadi (2) et Hafez, le Fars - spécialement Chiraz - est le foyer de la littérature iranienne. Hommes et femmes de Chiraz ont la plus grande passion pour les poèmes et la littérature.

Au surplus, le Fars est l'héritier légitime des trésors accumulés depuis les temps les plus reculés de l'histoire iranienne jusqu'à nos jours. De la période préislamique, et spécialement du temps des Achéménides, il reste dans la province de précieux documents littéraires gravés curieusement sur les murs des anciens palais royaux (Persépolis) ou sur les feuilles d'or et d'argent trouvés récemment par des archéologues. Toutefois, ce n'est qu'après la domination arabe, dès le début de la période dite de la féodalité, que commence la vraie ère de la littérature du Fars. Durant cette période, et aux époques ultérieures, jusqu'à nos temps même, notre province donna naissance à une foule de poètes dont les plus importants sont Saadi, Hafez (déjà cités), puis Maktaby, Vessale-Chirazi et Ghaany. Il n'y a pas que de la littérature persane : pendant la domination arabe, certains auteurs du Fars, comme Sybévéhyé-Béyzavy, se distinguèrent grandement dans la littérature de l'occupant.

La littérature au Fars, comme partout ailleurs, et dans chacune de ses périodes fut profondément influencée par des facteurs religieux, sociaux, ainsi que par le système économique du temps. Par exemple, la littérature de l'époque des Achéménides, période de la domination économique et militaire de l'Iran, est une sorte de compte-rendu des actes des rois de cette dynastie, accompagné d'informations concernant l'étendue de l'Empire et les tributs reçus des peuples soumis. Cette littérature achéménide est en forme de prose et le nombre total des mots utilisés dans chaque partie ne dépasse pas le chiffre de quatre cents.

Dans la période de la féodalité et jusqu'à nos jours, l'influence du facteur religieux, social et économique est manifeste dans notre littérature. C'est à travers les œuvres des différents poètes et écrivains qu'on peut mesurer la tendance culturelle de chaque époque. Le plus illustre et le plus typique représentant des poètes du Fars est Cheykh-Mosleh-E-Din Saadi Chirazi (3) - (4). Saadi est non seulement un poète puissant, c'est

(1) "Persian language and literature" : Marcellus, D., Chicago, 1929, p. 29-62.

(2) "La Perse Antique et la civilisation Iranienne" : Huart-Clement, Paris, 1925, p. 104-125.

(3) "Gulistan au Parterre" : Saadi, trad. Ch. Defremery, Paris, 1858.

(4) "Le poète Saadi" : Masse-Henri, Paris, 1919.

aussi un excellent prosateur: "Golestan" ou "Jardin des Roses", est son chef-d'oeuvre. Saadi, épicurien dans l'âme, montre des tendances humanistes. On rencontre, toutefois, des contradictions dans ses poèmes et ses oeuvres en général. Khadjéh-Chamssédine-Mohammad, surnommé Hafez (1) est également l'un des plus populaires poètes de l'Iran; son oeuvre est devenue source d'inspiration divine. Dans presque toutes les maisons de l'Iran, on trouve un livre de Hafez (2), dans lequel (3) le lecteur cherche parfois une réponse se rapportant à sa vie future. Les poèmes de Hafez renferment un profond mysticisme, souvent interprété dans le sens du soufisme, doctrine à la mode de son temps.

Aujourd'hui, le Fars s'efforce de conserver sa place traditionnelle dans la littérature iranienne et l'on peut prétendre qu'il y a réussi. Actuellement, la province possède non seulement sa société littéraire, qui se réunit périodiquement pour échanger des idées, mais au point de vue du nombre des journaux, revues et des éditions littéraires, elle se trouve en tête de toutes les autres provinces de l'Iran.

En ce qui concerne les arts, l'interdiction prononcée par l'islam, dans certains cas, empêcha leur épanouissement, sans pourtant les éliminer complètement (4). En dépit de cette défense, les artistes farisistanais continuèrent à faire valoir leurs talents dans les arts prohibés ou s'ingénierent encore à pratiquer ceux qui n'étaient pas défendus par la religion, l'écriture, par exemple. Aujourd'hui, bien que l'art de la province ne soit pas aussi brillamment représenté que sa littérature, il n'empêche que quelques villes du Fars se sont spécialisées à cet égard, se faisant ainsi une sorte de réputation dans tout l'Iran : l'orfèvrerie à Chiraz, l'ébénisterie à Abadeh, etc., par exemple.

4) Théâtre et cinéma

Pendant longtemps le théâtre persan fut du domaine exclusif de la religion. Il était formé de tragédies religieuses, du nom de Taazieh; elles relataient les différentes phases de la vie et les souffrances des imans, spécialement celles d'Hosseyn, troisième de ce rang. Montet donne certains détails à ce sujet qui méritent d'être mentionnés. Il dit notamment que "la tragé-

(1) "Hafez" : Wilberforce, Clark, Calcutta, 1891.

(2) "Vers Ispahan" : Pierre Loti, Paris, 1904, p. 100-107.

(3) "Persia" : Benjamin, S.G.W., Londres, 1888, p. 283.

(4) La doctrine de l'islam défend à ses fidèles de représenter les créatures d'Allah. Leur représentation est considérée comme un acte de paganisme.

die persane est l'expression du sentiment religieux des chiites (I). C'est à la religion et à l'histoire religieuse de la Perse qu'elle emprunte exclusivement ses sujets. Les événements tragiques qui entourent la carrière des Alides, la mort de Mahomet, celle de Fatima, sa fille, etc., enfin les divers incidents, importants ou futiles, qui se rattachent à ces faits mémorables, voilà le fond même du théâtre persan..."

Depuis une trentaine d'années, dans la province du Fars, comme partout en Iran, il s'est produit une tendance moderniste visant à soustraire le théâtre de la religion. A Chiraz, les acteurs professionnels jouent des pièces empruntées à différents auteurs européens et iraniens, pièces n'ayant aucun rapport avec la religion. Mais, pour le peuple et, spécialement, celui des villages, le théâtre est encore lié à la religion et il s'agit presque toujours de tragédies religieuses.

En ce qui concerne le cinéma, la date de son introduction au Farsistan ne dépasse pas vingt-cinq ans. A Chiraz, on compte deux cinémas; ils présentent souvent des films américains de cow-boys. A l'exception de Bouchihr, qui possède aussi un cinéma, les autres villes de la province en sont privées, ainsi que de théâtre qui pourtant, l'un et l'autre, jouent un si grand rôle dans l'éducation de la population.

Dernière remarque : les conditions misérables des masses du Fars frustrant la majeure partie de la population des bénéfices et privilèges du théâtre et du cinéma, empêchant le développement de ces arts dans la province.

5) Instruction publique (2)

Quoique le Fars soit le pays d'origine d'éminents savants et philosophes, comme Sadrol-Mottéallehine, Ebne-Moghaffaa, etc., et bien qu'on ait surnommé la ville de Chiraz Darol-Elm (foyer de la science), pendant longtemps, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, on ne connaissait, dans le Fars, aucun système cohérent d'instruction publique. L'enseignement primaire était donné dans les écoles coraniques nommées Maktab-Khaneh, où l'on enseignait à lire et à écrire en étudiant le Coran et en suivant le catéchisme. L'école était généralement tenue dans les mosquées ou dans des boutiques humides; les enfants s'y asseyaient à même le sol. Des punitions corporelles, comme la bastonnade étaient très courantes dans ces institutions primitives. On devrait parler plutôt de prisons d'enfants que d'établissements d'instruction et d'éduca-

(I) "La religion et le théâtre en Perse" : Ed. Montet, Paris, 1887, p. 7.

(2) "La Perse au contact de l'Occident" : Siassi, A., Paris, 1931, p. 216-249.

tion. A côté des Maktab-Khaneh, il y avait aussi des séminaires où l'on apprenait les sciences islamiques dans l'intention d'entrer dans le clergé. Mais ces séminaires ne représentaient qu'une sorte d'école secondaire; et, pour accéder aux plus hauts degrés de la hiérarchie, c'est-à-dire pour devenir Modjtched, il fallait aller à Nadjaff (ville sacrée du chiisme, en Irak), c'est là que les "talbehs", étudiants en religion, recevaient une solide instruction (1). Les familles aisées, en revanche, n'envoyaient pas leurs enfants à l'école; elles s'attachaient des maîtres privés enseignant à la maison. En outre, il était d'usage de ne pas donner aux femmes une instruction très poussée. Seules, les filles de familles riches recevaient une maigre instruction; elles apprenaient à peine à lire et à écrire.

Après la première guerre mondiale (2), et à la suite de la pénétration du modernisme en Iran, l'instruction publique au Farsistan, comme partout dans le pays, prit un développement sans précédent. Pour la première fois, des écoles primaires et secondaires, de type européen, furent fondées dans la province. Dans ces écoles, garçons et filles pouvaient apprendre la physique, la chimie et bien d'autres sciences modernes. Le gouvernement consacra une importante somme à cette instruction publique. Beaucoup de Farsistanaïses se distinguèrent à Téhéran et, grâce à une bourse de l'Etat, purent partir pour l'Europe afin de devenir des spécialistes dans toute sorte de branches scientifiques. Une ère nouvelle commençait dans l'histoire de l'instruction nationale de l'Iran.

Présentement, école enfantine à part, l'instruction publique du Fars commence à l'âge de 7 ans. L'école primaire s'étend sur une période de six ans, après laquelle commence l'école secondaire. Celle-ci comprend un enseignement d'une durée de cinq ans et permet de gagner un diplôme de fin d'études (secondaires). Pour entrer à l'Université, on compte une année d'études préparatoires, portant, avant tout, sur trois branches : science en général, sciences naturelles spécialement et lettres. Dans notre province, il n'existe pas d'Université; les jeunes gens vont à Téhéran terminer leurs études. Il y a quatre ans, on y a créé une Faculté de médecine pour constituer un corps de praticiens grandement indispensables à la population. Au Fars, la plupart des écoles appartiennent maintenant à l'Etat. Elles sont doublées d'écoles privées subventionnées par le gouvernement. Soulignons que la structure et l'organisation de l'instruction publique en Iran, ainsi que la préparation des programmes, s'inspirent beaucoup du système français. A côté de toutes ces écoles classiques, on trouve, à Chiraz, des écoles professionnelles préparant des instituteurs, des agronomes et des techniciens dans de nombreuses branches, telles que l'électricité, la sidérurgie, la charpente-

(1) ... et le titre d'appartenance au haut clergé chiite.

(2) "La Perse" : Furon, R., Paris, 1938, p. 182.

rie, etc. Le Ministère de l'Instruction publique organise enfin des cours du soir pour adultes.

Malgré tous ces progrès, objectivement parlant, et en réaliste, nous devons reconnaître que l'Instruction publique du Fars et de tout l'Iran est encore très en retard sur les pays de l'Europe occidentale; il reste beaucoup à faire pour soutenir la comparaison. Aujourd'hui, en dépit de l'enseignement primaire gratuit et d'une loi sur l'Instruction publique obligatoire, une très forte majorité de la population du Fars est privée d'Instruction. En effet, la grande masse humaine de la province, formée de paysans ou de la plèbe citadine, n'a aucune possibilité matérielle d'envoyer la jeunesse à l'école. Etant donné leur situation misérable, la plupart des familles du Fars font travailler leurs enfants dès l'âge de six ou sept ans! Aussi, le nombre des illettrés dépasse-t-il largement 85% de la population totale de la province. C'est avant tout, la classe paysanne qui constitue la majorité des illettrés. Bon nombre de villages du Fars sont privés d'écoles et, en général, dans un village de 300 à 400 habitants, il n'y en a guère que deux ou trois qui sachent quelque peu lire et écrire.

6) Santé publique

Vu l'existence d'un climat relativement favorable, ainsi que l'abondance de la nourriture, la santé publique de la population du Fars devrait être, en principe, satisfaisante. Malheureusement, de par l'intervention de différents facteurs, il n'en est pas ainsi, et la question de la santé publique constitue l'un des plus importants problèmes de la province.

Tout d'abord, la faiblesse du pouvoir d'achat et la misérable situation des classes pauvres sont grandement responsables de l'état lamentable de la santé du peuple. Les conditions de nourriture, d'habillement et de logement sont, en effet, telles qu'elles favorisent le développement des maladies. Pour ce qui est de l'alimentation, la majeure partie de la population du Fars ne dispose, durant toute l'année, que d'une légère soupe et de quelques produits laitiers et sans que soit jamais réuni le nombre de vitamines nécessaires au corps (1). Les conditions de logement sont aussi misérables que celles de la nourriture et de l'habillement. Souvent, toute une famille vit dans une seule chambre, ceci en raison de la cherté du loyer; en général, plusieurs familles habitent sous le même toit. Enfants et adultes mangent avec les mains en les plongeant dans le même plat; ils couchent tous dans la même chambre. Les maladies se transmettent d'une famille à l'autre; elles affectent chacun.

- "La Perse au contact de l'Occident" : Siassi, A., Paris, 1931, p. 240.

(1) Les médecins en contact avec les classes pauvres déclarent presque tous que la plupart des enfants ne reçoivent pas assez de vitamines, on s'en rend compte à leur visage maigre et à leur teint jaune.

La petite vérole, la teigne, la rougeole, la scarlatine sont des maladies communes chez les enfants du Fars. Elles sont meurtrières, fauchant annuellement près de 50% (1) des enfants et surtout des nouveaux-nés. Au surplus, la typhoïde et la tuberculose font peser une menace continuelle sur la population de la province. De toutes les maladies, la malaria est la plus dangereuse. Ce fléau atteint presque toute la population, spécialement les classes rurales (2). Face à cette situation tragique, le rôle de l'hygiène publique paraît effacé. Reconnaissons cependant que, ces dernières années, les services de l'Hygiène publique ont développé une activité exceptionnelle, la lutte contre les maladies ayant connu une ampleur sans précédent. A Chiraz, comme dans certaines autres villes de la province, on a construit des cliniques modernes et organisé des services de secours. La vaccination préventive contre différentes maladies a été répandue. Mais, malgré tout cela, l'effort entrepris est encore loin d'être satisfaisant. Les crédits alloués au Ministère de l'Hygiène publique sont insuffisants pour améliorer notablement les conditions de la santé publique au Fars et dans tout l'Iran. Par ailleurs, l'aide privée ne réussira jamais à couvrir les besoins au point de vue hygiène et santé des masses farsistanaises. Quoique le problème de l'eau ait été résolu à Chiraz, par la pose de canalisations, il reste grave pour d'autres régions du Fars, sa non-solution entraînant toute sorte d'épidémies (typhoïde, etc.).

Outre l'influence des facteurs économiques et la déficience de l'organisation en matière d'hygiène publique, le manque d'instruction publique de la population du Fars porte aussi la responsabilité de l'état actuel de la santé publique de la province. En effet, la majorité des habitants de celle-ci sont dépourvus de notions les plus élémentaires d'hygiène, déjà dans leur vie privée. Dans la plupart des familles, il existe encore des croyances et des coutumes anciennes qui n'ont qu'un rapport lointain avec la médecine moderne. Le genre d'existence de cette population du Fars est tel qu'il propage automatiquement les maladies. On s'abstient le plus souvent de recourir au médecin et l'on traite les patients selon les méthodes routinières des temps passés.

-
- (1) On ne possède pas de statistique exacte sur la mortalité infantile; il s'agit ici d'une estimation personnelle effectuée dans des régions rurales et urbaines de différentes provinces de l'Iran.
- (2) D'après la déclaration d'un médecin de Chiraz, la majorité des villageois ont la rate et le foie atteints par les maladies paludéennes.

a) Le problème de l'opium

Etant donné que les drogues narcotiques jouent un grand rôle au point de vue de la santé publique, il nous semble opportun d'aborder ici la question de l'opium. Ceci d'autant plus que le nom d'opium est étroitement attaché à la douloureuse histoire économique de l'Iran et des autres peuples de l'Asie, au XIXe s.

Historiquement parlant, l'introduction de l'opium en Iran remonte à la fin de la première moitié du XIXe siècle, c'est-à-dire quelques temps après la guerre anglo-chinoise de l'opium, en 1840-1842. "A cette date, la plante à opium fut cultivée, mais en quantités limitées, dans la région de Yazd, et ce n'est qu'à partir de l'année 1853 que l'opium figura dans la statistique des douanes iraniennes en tant qu'article d'exportation" (1). En 1864, la pébrine ruina l'élevage des cocons en Iran et ce pays perdit son marché de la soie; les paysans iraniens furent obligés de remplacer la soie par la culture de l'opium. Est-il superflu de rappeler que "le sol de l'Iran convient parfaitement à la culture de l'opium". Que l'opium persan bénéficie d'une excellente réputation étant donné sa teneur en morphine qui est de 12 à 12½%, comparée à celle de l'opium de Chine, entre autres, qui n'est que de 7 à 7½%. La culture de l'opium fut encouragée et continuée sur une grande échelle en Iran. La raison en est qu'à part l'exportation et l'emploi en médecine, les Iraniens se sont eux-mêmes mis à fumer l'opium, multipliant ainsi le volume de la consommation intérieure. Dans les précédentes années et sous la pression des milieux internationaux et de l'opinion publique iranienne, les gouvernements de la Perse qui se succédèrent essayèrent de prohiber ou tout au moins de limiter la culture du pavot. Dans le courant de l'année 1943, une société se créa même à Téhéran pour lutter contre les boissons alcooliques et l'opium (2). Mais, en raison de considérations d'ordre économiques, des importants revenus que la plante apporte aux cultivateurs, par suite aussi de la faiblesse des gouvernements n'osant interdire définitivement la culture du pavot à opium, en la remplaçant par d'autres plantes, ces tentatives n'eurent aucun succès et, en dépit de tous les efforts, on continue à cultiver l'opium et à le vendre à un très bon prix. Au point de vue climatique, le Fars, comme beaucoup d'autres régions, d'ailleurs, de l'Iran (Isfahan, Khorassan) se prête particulièrement à cette culture de l'opium. La région de Fassa spécialement obtient une excellente qualité d'opium. Dans la province, on cultive la matière de cette drogue en grande quantité (partie économique) et, comme partout en Iran, c'est l'Etat qui dispose du monopole de la vente et de l'achat du produit. Mais, la contrebande de l'opium est fréquente chez nous. Aujourd'hui, la consommation de l'opium est chose courante dans la province; il est devenu, si l'on peut

(1) "Introduction to Iran", o.cit., p. 107-108 (traite de toute la question de l'opium, en épuisant le sujet).

(2) "Introduction to Iran", o.cit., p. 215.

dire, une sorte de distraction pour la population du Fars. On fume de l'opium dans les tea-rooms et dans les maisons privées, sans se gêner. Le pourcentage des fumeurs d'opium, dans la province, se situe probablement entre 15 à 20% de la population farsistanaise totale. La cause de ce large pourcentage de fumeurs doit être vraisemblablement recherchée dans la facilité d'acquisition de l'opium, l'absence de divertissements et de distractions autres, sans parler d'une cause d'ordre psychologique : se rendre moins sensibles les difficultés de la vie. Dans tous les cas, la question de l'opium est au premier plan des préoccupations concernant la santé publique; elle forme même un problème crucial dans l'ensemble de ceux qui se posent au Fars. Nous nous devons d'ajouter qu'étant donné la situation de l'Iran, il y a très peu de chances qu'on arrive à trouver une solution comprenant l'élimination complète de ce qui est devenu un fléau national.

7) Architecture (I) - (2)

En raison de l'existence de diverses formes architecturales en Fars, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous ne pouvons englober les considérations s'y rapportant dans un seul paragraphe : une subdivision s'impose. Aussi, allons-nous diviser la forme de l'architecture provinciale en trois périodes, l'antiquité, le moyen âge (de l'invasion arabe jusqu'à nos jours) et l'époque moderne.

Mais, avant d'entrer dans les détails, nous devons faire une importante remarque concernant l'architecture. Nous voulons dire que la question de l'architecture au Fars, comme partout ailleurs, et ceci pour beaucoup de représentations de la vie humaine, dépend étroitement de la situation économique ou du système économique du temps. Expliquons-nous :

a) L'antiquité

Elle comprend deux périodes distinctes, celles des époques achéménide et sassanide.

Nous savons que l'époque achéménide est la plus brillante période de l'histoire persane, marquée qu'elle était par de grandes victoires sur les peuples de l'Orient et de l'Occident, guerres médiques exceptées : c'est l'époque de l'hégémonie. L'or et l'argent affluent dans l'Empire. Aussi, l'architecture de l'époque se présente-t-elle sous forme de somptueux palais et de monuments magnifiques. Le site le plus représentatif et le plus éloquent de l'architecture achéménide est Persépolis. Darius le Grand s'y employa magnifiquement et son fils Xerxès acheva son ouvrage. Per-

(1) "La Perse Antique et la civilisation Iranienne" : Huart-Clement, Paris, 1925, p. 104-125.

(2) "Vers Ispahan" : Pierre Loti, Paris, 1904, p. 126-127 et 134.

sépolis est bâti en pierre; il présente une grande ressemblance avec l'Acropole et autres monuments historiques de la Grèce.

La deuxième période de l'antiquité, celle des Sassanides, est caractérisée par la forte influence de la religion zoroastrienne. Pour rétablir l'unité de l'Empire, détruite après les Achéménides, Ardéchir-Babakan, fondateur de la dynastie sassanide, appuya les Zoroastriens. Il éleva des grands temples du feu (At-tachkadeh) pour ses admirateurs. A Fars et dans la région de Firouz-Abad, on en trouve de nombreux exemples. Ils caractérisent l'architecture de l'époque.

b) De l'invasion arabe à nos jours

L'influence des Arabes fut telle qu'elle se manifesta dans tous les domaines de la vie iranienne, transformant jusqu'à la structure sociale du pays. Cette influence et celle de l'islam firent qu'en lieu et place des anciens palais et monuments, représentant le faste impérial, on édifia des mosquées et des minarets; ils sont construits en brique et en dalles. En Fars, il existe une foule d'exemples de cette sorte d'architecture islamique (mosquée de Djamée-Atigh, mosquée Now, à Chiraz). On rencontre également des témoignages des formes architecturales des périodes qui suivirent l'invasion arabe, par exemple le barrage de Bandé-Amir, construit sur la rivière Kor par Amir Azadowleh-Deylami, ainsi que le Bazaré-Vakil, construit sur l'ordre de Karim Khan Zand, éloquents témoins de l'architecture post-islamique.

c) Epoque moderne

Depuis une trentaine d'années, il s'est produit un grand changement dans le style architectural du Fars. Pour la première fois, le ciment et le fer sont entrés dans la construction, influençant les formes de l'architecture qui se transforme à la manière de l'Occident. L'Europe et l'Amérique se manifestèrent aussi en matière d'urbanisme. Les transformations que subit la structure interne des villes est là pour le rappeler. Cette modernisation et occidentalisation de l'architecture reste toutefois limitée aux bâtiments appartenant aux classes privilégiées.

TROISIEME PARTIE

ECONOMIE

Après avoir défini la position naturelle, géographique, du Fars, ainsi que le nombre et les caractéristiques de sa population, abordons maintenant les conditions économiques et les genres de vie de cette région. Ainsi, nous aurons une notion plus exacte de l'ensemble des problèmes concernant la province.

Notre thèse étant, avant tout, économique, et les questions traitées jusqu'ici l'étant en relation avec l'économie, la présente partie, c'est-à-dire la partie économique, forme la section la plus importante de ce livre. En d'autres termes, cette fraction du travail représente le coeur même de notre étude.

En ce qui concerne les conditions économiques du Fars, cette question, comme beaucoup d'autres caractéristiques de la province, ne se présente pas sous un aspect uniforme. Dans cette vaste étendue, aux données naturelles et humaines variées, nous allons rencontrer plusieurs types d'existence. Examinons-les les uns après les autres.

CHAPITRE PREMIER

ECONOMIE PASTORALE

L'économie pastorale est l'une des plus anciennes formes de vie. Elle est fondée sur le mouton, base essentielle de la production. Son existence à "l'état pur", et de manière exclusive, est le signe d'une économie arriérée. Mais, sa juxtaposition, à côté d'autres économies, constitue un avantage pour le développement de l'activité générale d'une région.

L'économie pastorale, qui existait chez les peuples anciens, aux temps les plus reculés de l'histoire, se trouve encore au Farsistan, à côté d'autres types. Mais, d'ores et déjà, nous devons souligner que dans cette province, l'élevage n'a aucunement bénéficié des progrès réalisés par certains pays spécialisés dans cette production, l'Australie notamment. Par là, nous entendons qu'au Fars, l'économie pastorale conserve sa forme primitive, avec les caractéristiques spéciales que nous allons relater.

a) Elevage du bétail

Nous venons d'y faire allusion, dans l'économie pastorale, le mouton joue le rôle essentiel; toute l'activité économique gravite autour de cet animal. Il assure une série de produits que les producteurs vendent ou échangent contre d'autres articles. Tout d'abord, le mouton fournit la viande nécessaire à l'alimentation de l'homme. Sa laine brute, filée par les femmes, sert ensuite à la fabrication des différentes "marques" de tapis servant à l'usage personnel, mais pouvant aussi constituer un excellent moyen d'échange. Le beurre et la graisse du mouton forment les éléments de base dans la nourriture des nomades; ils sont vendus à très bon prix dans les villes et autres centres de la population. La peau et les boyaux de l'animal représentent encore, pour l'éleveur, un appoint appréciable et cette source de revenu devient un important facteur dans l'économie générale du pays. A ces articles, ajoutons encore le poil de chèvre, qui sert à la fabrication des cordes et des tentes, donc à l'habitation des nomades. C'est en raison de tous ces avantages que les tribus du Fars ont concentré leur attention sur l'économie pastorale, devenue leur activité principale.

b) Mode de la production

Le mouton étant la richesse principale des pasteurs et les produits laitiers d'un très bon rendement, les nomades du Fars font tout ce qu'ils peuvent pour augmenter le nombre de leurs troupeaux. Mais, le développement de l'économie pastorale et l'accroissement du nombre des animaux dépendent de certains facteurs, dont les plus importants sont les conditions climatiques et la superficie des pâturages naturels.

A ce double titre, nous l'avons vu dans la partie physique, le Fars est loin de présenter des régions uniformes. Celle du golfe Persique est caractérisée par une chaleur tropicale et une sécheresse persistante. La partie septentrionale de la province, en revanche, se voit conditionnée par un climat plus froid et une végétation relativement abondante. Le climat différencié impose à l'éleveur des déplacements continuels. Il se trouve dans l'obligation de traverser différentes contrées pour bénéficier, à tour de rôle, des climats les plus favorables et des herbages que réclament ses troupeaux.

La période la plus importante pour l'économie pastorale se situe dans les trois mois du printemps. C'est, en effet, dans cette saison que les brebis mettent bas et que la quantité du lait s'accroît considérablement. Les éleveurs de moutons déploient alors une activité intense, en vue d'exploiter, de transformer et d'écouler leurs produits. Dans la province, toutes ces activités pastorales, dans leurs différentes phases, depuis la production jusqu'à la consommation, s'effectuent encore selon des méthodes primitives. Le mode d'exploitation et les moyens de la production n'ont guère changé depuis des siècles. Par exemple, les nomades traient le lait des chèvres et des brebis à la main. Ensuite, ils le cuisent dans d'immenses marmites pour le transformer en yoghourt. Chez les nomades du Fars, on obtient le beurre en partant du yoghourt, grâce à un procédé ancien, c'est-à-dire que pour extraire le beurre on mélange le yoghourt à de l'eau et on le met dans une outre. Puis, on pend l'outre à un trépied de bois à hauteur d'homme. Une fois fixée, deux personnes balancent l'outre régulièrement jusqu'à ce que le beurre se sépare du yoghourt. Beurre et graisse servent aux besoins de la cuisine.

En ce qui concerne le reste de la production pastorale, avouons qu'on ne voit aucune transformation dans le système de la production. La laine des moutons est encore filée sur de vieilles quenouilles; elle est souvent teinte au moyen de couleurs végétales, obtenues de diverses herbes notamment. L'élevage des moutons est tout ce qu'il y a de plus routinier. Par manque de connaissances, on ne peut lutter contre les épizooties. Aussi, la mortalité du bétail est-elle parfois énorme; elle atteint gravement le producteur.

c) Genre de vie : nomadisme

Il est évident que le degré de la culture et le système économique chez les différents peuples ont une très grande influence sur le genre de vie et l'état de civilisation. En conséquence, dans une société pastorale arriérée, où tout est basé sur le mouton, surtout quand les moyens de production en restent à un stade primitif, et spécialement dans une contrée comme le Fars où les conditions climatiques sont si différentes d'un "pays" à l'autre, il ne peut exister d'autre mode de vie que le nomadisme.

Les éleveurs de moutons du Fars, nous y avons déjà fait allusion, groupés en clans et tribus, sont obligés de passer continuellement d'une région à l'autre pour assurer à leurs troupeaux la nourriture suffisante. En général, chaque branche du clan dispose d'une route naturelle et traditionnelle, qu'elle parcourt depuis des siècles, et qui va du golfe Persique au Sardsir, en passant par la plaine de Chiraz.

Durant l'hiver, alors que le froid règne dans la région du Sardsir, les tribus qui font l'élevage du mouton demeurent dans la zone du Garmsir pour bénéficier du climat doux de cette région. Généralement, le séjour au Garmsir dure de quatre à cinq mois, c'est-à-dire de la fin d'octobre jusqu'au commencement de mars. Pour les nomades, c'est la période tranquille, pendant laquelle ils se reposent de leur long voyage d'été. Mais, déjà au début de mars, quand la température au Garmsir commence à se relever, les nomades reprennent leur course habituelle vers le nord, le Sardsir. Là, ils trouveront les pâturages nécessaires à leurs moutons. Vers le début d'avril, les clans nomades entrent dans la plaine de Chiraz. Cette région, avec ses centres de population et ses marchés de consommation, leur offre de gros avantages au point de vue de l'écoulement de leurs produits. Ainsi, l'arrivée des nomades, aux alentours de Chiraz, fournit l'occasion d'une intense activité commerciale. On procède à l'échange des marchandises dans les bazars de la ville, d'ailleurs de toutes les autres aussi qui sont situées sur la route des tribus. Dans ces centres urbains, les éleveurs du mouton vendent de la graisse, de la laine, des peaux, etc. En échange, ils reçoivent des tissus, des chaussures, du thé, du sucre et autres articles qui leur sont nécessaires. Ces opérations terminées, ils continueront leur route vers le Sardsir, afin de profiter des prairies naturelles et du climat alors favorable de cette région. Le trajet du Garmsir au Sardsir dure approximativement quarante à soixante jours. Les nomades parcourent ce chemin à pied et à cheval, accompagnant leurs troupeaux. Le voyage se fait étape par étape. C'est-à-dire que les nomades se déplacent toute la journée, en progressant de dix à quinze kilomètres par jour; après quoi, ils se reposent durant deux à trois jours. Une fois arrivés à destination, ils gagnent leurs emplacements habituels et y restent jusqu'à la fin de l'été. Tout, dans leur existence et leur comportement, est sous l'influence de leur système économique. Les nomades, nous l'avons déjà dit, ha-

bitent sous des tentes fabriquées par eux-mêmes, en poil de chèvre. Leur nourriture se compose essentiellement des différentes sortes de produits laitiers, ainsi que de viande de mouton ou de gazelle, quand ils ont l'occasion d'en tuer sur le parcours. Chez les tribus du Fars, le mode de vie, comme la forme de production, est des plus primitifs. Le nomade fait sa cuisine dans des ustensiles le plus souvent usagés. Il boit dans des outres faites de peau de chèvre et couche à même le sol, sous la tente. Dans la communauté des nomades, tout est simple et naturel, sans plus de précautions que leurs ancêtres. Les malades sont soignés au moyen de plantes, etc; pour guérir les blessures, on recourt aux procédés primitifs, l'usage de l'urine, notamment.

Au contraire de ce qui se passe dans les villes où les femmes passent leur temps dans l'oisiveté, chez les nomades, il existe une étroite collaboration entre hommes et femmes. On est même en droit de dire qu'aux femmes incombent les tâches les plus nombreuses. Ce sont elles qui traitent l'animal et préparent la graisse, elles qui filent la laine et tissent les tapis. Naturellement, elles font la cuisine, cuisent le pain; elles dressent encore les tentes, tout en portant parfois leur plus petit enfant sur le dos. Les hommes consacrent généralement leur temps aux soins du bétail et exécutent les travaux décidément trop durs. Pendant la journée, ils se rendent souvent à la chasse, qui devient une activité accessoire de l'économie pastorale (1). A la tombée de la nuit, à la lueur du feu, ils racontent les anecdotes de Roustam et Sohrab, champions de Chahnameh ("Livre des Rois" de Ferdowssi) (2) - (3) - (4).

Un autre trait caractéristique de l'économie pastorale c'est son autonomie. Aujourd'hui, les tribus nomades du Fars, de même que la féodalité autrefois, en Europe occidentale, vivent dans une sorte d'économie fermée. C'est-à-dire qu'ils essaient le plus possible de se suffire à eux-mêmes, de se rendre indépendants de l'extérieur. Cette tendance autarcique les pousse à couvrir une grande partie de leurs besoins dans la même tribu, à l'intérieur de leur communauté pastorale. C'est ainsi qu'ils fabriquent eux-mêmes leurs tentes et la plupart des objets qui leur sont nécessaires. En outre, il existe chez eux différentes sortes de professions, maréchal-ferrant, charpentier, cordonnier, etc., qui sont attachés à l'organisation des tribus.

(1) "Les hommes vont à la chasse et soignent les troupeaux de moutons et les chevaux; les femmes "ramassent" les combustibles, apportent l'eau, cousent et tissent", ("Iran Past and Present", op. cit., p. 186).

(2) L'un des plus grands poètes de l'Iran (933-1021).

(3) "Persia" : Benjamin, S.G.W., Londres, 1888, p. 43-65.

(4) "Roustam et Sohrab du Livre des Rois" : trad. du persan par Auguste Bericteux, Liège, 1938.

Il est évidemment impossible que les nomades puissent satisfaire tous leurs besoins par eux-mêmes; pour une grande partie, ils sont contraints de faire appel à l'extérieur. En général, pour acquérir ces articles, les nomades ont deux sortes de possibilités. La première, nous l'avons déjà mentionnée: en passant par des centres urbains; la seconde, en s'adressant aux marchands ambulants traversant les villages ou attendant les nomades sur leurs parcours. Au contraire de ce qui se passe dans les villes, où le nomade reçoit la marchandise en contre-valeur de la monnaie, il traite par échange avec le pilehvar (marchand ambulant), autrement dit, en contre-partie de la graisse, du beurre, ou de la laine, il obtient du sucre, du thé, des tisanes et autres objets fabriqués. Cette opération ne procède pas de barèmes établis et les prix sont souvent fixés d'après le degré des besoins. Ce qui laisse entendre que les nomades sont souvent exploités par les pilehvars écoulant leur marchandise à des prix parfois exorbitants.

Outre les différentes marchandises que les nomades tirent de l'extérieur, ils achètent aussi par troc une grande quantité de céréales dont ils ont besoin pour leur alimentation (I).

Après avoir passé tout l'été au Sardsir, vers le milieu de septembre déjà, au moment où la température commence à descendre, les nomades reprennent leur traditionnel mouvement et, par la route séculaire, descendent lentement vers le sud. C'est au début de novembre que les tribus arrivent au Garmsir, regagnant leurs habituels emplacements. Pour ce qui est des règles et des coutumes de l'émigration saisonnière, chaque branche d'un clan passe d'une région à l'autre sous la direction de son chef, l'ensemble des mouvements de tous les groupes s'harmonisant sous l'ordre du chef suprême du clan. C'est lui, l'Il-Khan, qui fixe, chaque année, la date de l'émigration des tribus, du Garmsir au Sardsir, et vice-versa.

d) Régime de propriété des yordes (pâturages)

Quel est le régime de propriété des pâturages utilisés pour les moutons ?

On peut dire que, dans la province du Fars, il existe deux sortes de yordes où s'installent, à leur passage, les nomades.

Les premiers sont les étapes intermédiaires entre Garmsir et Sardsir. Ce sont de petits pâturages, où les nomades bivouaquent annuellement, mais peu de temps, deux à trois jours, à l'aller comme au retour. Ces yordes sont souvent situés sur le domaine villageois, appartenant au propriétaire du village. Dans

(I) "Les purs nomades obtiennent les céréales par troc. Leur plus important recours à l'extérieur concerne le thé et le sucre" ("Introduction to Iran", op.cit., p. 78).

leur migration, les nomades utilisent ces terres villageoises, d'après un droit de passage coutumier, mais sans avoir un droit de propriété quelconque. Le passage des nomades, avec leurs troupeaux de moutons présente des avantages indéniables pour les paysans et leur économie rurale. En voici les plus importants:

- 1) La fertilisation de la terre par la manure des moutons;
- 2) L'échange profitable des produits agricoles (blé, orge) contre les produits de l'économie pastorale.

En revanche, la présence des nomades sur les propriétés rurales présente aussi de sérieux inconvénients. En passant, les troupeaux détruisent une partie des champs cultivés, causant d'énormes dégâts aux paysans.

Les "yordes provisoires" situés en dehors des domaines ruraux, c'est-à-dire ceux qui se trouvent dans les régions incultes, sont exploités par les nomades comme toute terre sans propriétaire. Mais, soulignons que ces derniers yordes ne présentent pas grand avantage pour les nomades, car, situés dans les régions semi-désertiques et ne possédant qu'une maigre végétation, ils n'offrent qu'un intérêt limité pour l'économie pastorale des tribus.

La deuxième catégorie de pâturages comprend ceux qui se trouvent dans les limites du Sardsir et du Garmsir; c'est là que s'installent les nomades pendant leur long séjour dans ces parages. Ces pâturages se rencontrent presque toujours près des points d'eau, des sources naturelles ou encore des cours d'eau qui les préservent de la sécheresse.

Vu l'abondance relative des précipitations, c'est spécialement au Sardsir que les pâturages prennent le caractère de prairies permanentes, des plus précieuses, on l'imagine, pour le bétail des tribus nomades.

Dans la région du Garmsir, en revanche, les pâturages ne sont que des prairies temporaires, dues aux maigres précipitations hivernales; elles sèchent sous le soleil brûlant de l'été. Ce sont les yordes du Sardsir qui présentent le plus grand intérêt pour les nomades et l'économie pastorale du Fars. Car, durant les mois d'été, alors qu'il règne une chaleur torride dans tout le Garmsir et que la végétation se fait rare, que deviendraient les nomades s'ils ne disposaient pas des pâturages permanents du Sardsir ?

Dans les régions du Sardsir et du Garmsir, chaque fraction de tribu possède son propre yorde. Il y demeure pendant son séjour saisonnier, ne se déplaçant jamais à grande distance, quelque deux à trois kilomètres des points d'eau. En général, les nomades dressent leurs tentes au centre du yorde, au bord de l'eau, dispersant leurs moutons autour d'eux.

Le régime de propriété de ces pâturages est très différent et son origine varie beaucoup.

Tout d'abord, le plus grand nombre des pâturages appartient aux membres de la famille d'Il-Khan. A l'origine, ils n'étaient que des prairies naturelles, sans propriétaire quelconque. Mais, en vertu de leurs pouvoirs, les chefs de clan réussirent, petit à petit, à mettre la main sur ces terres et à les faire inscrire à leur nom sur les registres de l'Etat. Aujourd'hui, la famille d'Il-Khan, chef suprême, laisse souvent ces pâturages à la disposition des membres de leurs tribus, en contrepartie de certaines redevances fixées d'après le nombre des moutons que chaque famille envoie sur le pâturage (5 rials par mouton, par exemple).

Il faut souligner que ce droit de propriété de la famille du chef de tribu est un droit individuel. Il se transfère selon les règles de l'héritage, comme toute propriété. En d'autres termes, chaque membre de la famille d'Il-Khan en détient une part et peut en disposer à son gré.

Après la famille d'Il-Khan, ce sont les chefs des différentes fractions du clan qui sont les propriétaires les plus importants des pâturages. De même que le chef suprême de la tribu, ces petits khans les réservent à leurs propres troupeaux ou les mettent à la disposition des membres de la fraction contre une certaine somme d'argent versée annuellement.

Une autre forme de la propriété est constituée par la propriété commune des membres de la tribu. Ceci revient à dire que certaines fractions possèdent leurs propres pâturages, appartenant donc à tous les membres de la communauté. Quelle est l'origine de ces pâturages communs ? Les nomades en sont devenus propriétaires de deux manières. La première, par l'occupation pure et simple des terres dès leur entrée dans la province, autrement dit, d'après le droit de passage du premier occupant. La seconde, par achat. Dans ce cas, chaque famille d'une tribu verse une certaine somme d'argent, le pâturage devenant ainsi propriété collective.

e) Activités accessoires des nomades

L'élevage du mouton constitue naturellement la ressource principale de l'économie pastorale. Cependant, les nomades ont encore d'autres activités. Elles peuvent être plus ou moins importantes pour l'économie générale du Fars.

Tout d'abord, disons que les nomades montrent une grande passion pour l'élevage d'autres animaux, la mule, l'âne, et, très spécialement, les chevaux de race. La mule est un animal vigoureux, fort précieux pour le nomade. Il est son animal de bât, comme l'âne et le chameau. Le cheval, plus encore, est inséparable de la vie des tribus; il joue un rôle de premier ordre dans les mouvements de celles-ci. Pour tous les avantages qu'ils représen-

tent, les nomades vouent une attention spéciale à l'élevage de ces animaux, notamment des chevaux. En général, chaque famille nomade dispose d'un certain nombre d'ânes, de mules, de chameaux et de chevaux; ils forment partie intégrante de son économie. C'est évidemment l'Il-Khan, le chef suprême, qui possède le plus grand nombre de chevaux, de véritables troupeaux, et c'est là qu'on peut rencontrer les bêtes de races les plus réputées de l'Iran.

Bien que les nomades du Fars soient essentiellement éleveurs de moutons, certains groupes d'entre eux ont déjà effectué une transition partielle vers la culture; ils possèdent de petites parcelles de terre cultivée en céréales qui fournissent des quantités limitées de graines nécessaires à leur alimentation. Ces cultures de céréales, composées en premier lieu d'orge et parfois de blé, sont essentiellement ce qu'on nomme *deym*, culture non irriguée, pratiquée de la façon la plus primitive. Ainsi, à la fin de l'été, au moment où les nomades préparent leur départ au Sardsir vers le Garmsir, ils grattent superficiellement la terre au moyen de labours rudimentaires, y dispersant la graine. Durant l'hiver, ces cultures sont couvertes de neige et, vers le début du printemps, la plante pousse lentement. C'est au commencement de l'été, c'est-à-dire après le retour des nomades au Sarhad (Sardsir) qu'ils font la récolte. Au Garmsir, il existe aussi des exemples de ces cultures *deym*. Vu la haute température de cette région, la maturation de la plante, spécialement de l'orge, est beaucoup plus courte qu'au Sardsir. Sitôt arrivés au Garmsir, donc au milieu de l'automne, les nomades cultivent la terre et, déjà vers le commencement de mars, avant leur départ pour le Sardsir, ils moissonnent. Soulignons qu'en raison du peu de fertilité des terres, du manque de soins, de l'insuffisance de l'humidité, le rendement de ces cultures n'est pas très appréciable et la qualité du grain reste bien inférieure à celle de la culture irriguée des villages. Ajoutons enfin que le nombre des nomades exerçant une activité agricole n'est pas très élevé.

En effet, la majorité d'entre eux concentre son attention sur l'élève du bétail, n'ayant aucune passion pour l'agriculture. A part ces cultures *deym*, et dans le cadre des activités accessoires des tribus, on mentionnera encore l'industrie domestique des nomades, dont dépend l'économie pastorale à laquelle elle est étroitement liée. La fabrication des tapis représente, à cet égard, la plus importante activité industrielle des nomades; personne d'autre qu'eux n'intervient dans cette opération. Tout d'abord, les hommes coupent la laine des moutons et l'apportent aux femmes qui la fileront au moyen de vieilles quenouilles; elles la teindront ensuite avec des herbes et autres végétaux. Finalement, les tapis sont tissés, et non seulement par les femmes, mais aussi par des enfants, souvent même en bas âge. A l'opposé de certaines régions de l'Iran, les nomades du Fars ne concentrent pas leur production sur une seule sorte de tapis, mais bien sur plusieurs, dont les plus importantes sont dénommées Ghalié, Torky, Glim, Djadjim, Gabeh, etc.

A toutes ces activités accessoires des nomades, il faut encore ajouter la chasse. Elle leur fournit une grande partie de leur alimentation carnée; c'est, en même temps, le divertissement le plus envié des hommes du clan. Les tribus nomades du Fars y emploient différents procédés; certains ne manquent pas d'originalité. Par exemple, les tribus Ghachghai, à l'instar des Mongols, procèdent souvent par encerclement. Plusieurs centaines d'hommes, généralement, forment un immense cercle, d'un rayon de plusieurs kilomètres, dans la région où se trouve le gibier. Puis, ils le rétrécissent graduellement, capturant outre un grand nombre de gazelles et autre gibier, différentes sortes d'animaux sauvages (panthères, renards, loups, etc.)

f) Semi-nomadisme

A côté des tribus vivant dans une région de nomadisme complet, il y a, dans la province du Fars, d'autres groupes de population pratiquant un semi-nomadisme. Au contraire des purs nomades qui vivent presque toujours sous la tente et font des migrations saisonnières, les semi-nomades disposent - trait caractéristique - d'habitations très simples, plus simples que dans les villages et ne se déplacent que dans un rayon très limité. C'est l'habitation qui forme le centre de cette communauté qu'on peut aussi nommer semi-sédentaire; c'est de ces centres d'habitation que les familles partent à la recherche des pâturages nécessaires à leurs moutons. Du reste, les populations semi-nomades se sont établies généralement dans les régions où les prairies naturelles sont relativement plus abondantes, notamment dans les régions d'Ardekan et Mamassani, situées à l'ouest de la province. Pour profiter de ces pâturages, elles n'effectuent pas de parcours importants. En outre, et à l'encontre des vrais nomades, les semi-nomades ne sont pas essentiellement éleveurs de moutons, puisque - nous l'avons vu - ils cultivent également la terre, la culture jouant un grand rôle dans l'ensemble de leur économie. On peut d'ailleurs prétendre que le semi-nomade hésite entre le nomadisme et le sédentarisme. Remarque d'importance concernant l'influence du système économique de ces communautés sur leur mode de vie, c'est que, au contraire des purs nomades chez qui la solide organisation du clan et une stricte hiérarchie sont un excellent moyen de maintenir la cohésion des membres de la tribu et de protéger leurs intérêts économiques, les semi-nomades ne connaissent pas pareille centralisation. L'organe suprême du clan (Il-Khan), avec sa hiérarchie, dispose, chez les groupes semi-nomades, d'un pouvoir beaucoup plus faible, plus dispersé aussi. Il n'empêche que certains groupes semi-nomades ont une organisation des plus originales, plusieurs d'entre eux intervenant même dans les problèmes des relations du Fars (exemple des tribus de Boveyr-Ah-madi).

Il convient d'ajouter qu'à part les tribus nomades et semi-nomades, les paysans sédentaires font aussi de l'économie pastorale; les produits qu'ils tirent de l'élève du mouton occupent une place importante dans l'économie générale du Farsistan. Cependant, l'agriculture prédomine dans les villages, l'élève ne

représentant qu'une activité secondaire des paysans, de quoi permettre la couverture de certains besoins alimentaires et la fourniture de matières premières pour leur industrie domestique.

g) Rôle de l'économie pastorale dans les activités du Fars

On a déjà souligné qu'une économie pastorale exclusive serait, chez un peuple, la preuve d'un développement insuffisant. En revanche, cette économie se juxtaposant aux autres activités contribue grandement à la mise en valeur d'une région. C'est le cas de la province du Fars où, à côté de l'économie pastorale, il existe une économie rurale et une économie urbaine.

Aujourd'hui, malgré son mode d'exploitation archaïque et l'absence de méthodes scientifiques, la production pastorale joue un rôle complémentaire important dans l'économie générale du Fars comme, d'ailleurs, dans les autres régions de l'Iran.

On l'a déjà dit, l'élevage fournit viande, graisse, beurre et autres produits laitiers nécessaires à la nourriture de la population. D'autre part, on exporte les peaux, les intestins et la laine du mouton; ces ventes influencent favorablement la balance commerciale du pays, de même que les tapis (dont il existe différentes sortes) et d'autres objets fabriqués par les nomades.

Voici l'estimation approximative des produits pastoraux du Fars (I):

1) Graisse du mouton :	610 tonnes
2) Laine :	353 "
3) Fromage :	47 "
4) Peaux :	130.320 pièces
5) Intestins :	106.220 "
6) Chèvres :	589.494
7) Moutons :	564.820
8) Anes :	86.063
9) Bovins :	80.606
10) Chevaux :	21.780 (Ghachghaï seulement)
11) Chameaux :	17.735

(I) Géographie scolaire, op.cit., p. 489 - Année 1940.

CHAPITRE II

ECONOMIE RURALE

a) Régime agraire (propriété foncière)

Historique: Nous ne disposons pas d'un assez grand nombre de documents pour déterminer, de manière absolue, la première forme de propriété rurale au Fars et, d'ailleurs, dans tout l'Iran. La période pré-achéménide, c'est-à-dire avant la formation politique de l'Iran, demeure mystérieuse. Tout ce que nous savons de cette époque, c'est qu'étant donné l'importance qu'attachaient les Aryens à la famille, ainsi qu'au caractère patriarcal de leur société, il existait chez eux une sorte de propriété familiale. C'est la plus ancienne forme de propriété rurale de l'Iran, la même vraisemblablement qui existait en Grèce. En Iran, comme dans la Grèce antique, cette propriété familiale n'a pas duré longtemps. Au début du règne des Achéménides, après la formation de l'Empire iranien, la propriété foncière de l'Iran prend un caractère féodal. Cette évolution était apparemment la conséquence des changements politiques et économiques qui se produisirent alors en Iran. Les grands chefs militaires accaparent des terres dans différentes parties du pays.

Avec l'avènement des Sassanides, le régime agraire de l'Iran, ainsi que du Fars, subit certains changements. C'est-à-dire qu'à cette époque, la notion de la propriété foncière féodale se transforme dans le sens individualiste et économique, sans pourtant perdre complètement son caractère originel (I). La raison de cette évolution fut, tout d'abord, que l'impôt foncier était alors la principale source de revenus pour l'Etat. Aux fins d'alimenter sa caisse et de trouver des moyens nécessaires à la poursuite de la guerre contre les Romains, d'entretenir aussi une

(I) "Par suite des circonstances, la nature de la propriété foncière subit un changement radical. Les conceptions familiales et seigneuriales ne disparurent pas complètement mais perdirent de leur importance, tandis qu'une nouvelle conception les remplaça: la propriété moderne, dans le sens économique et individualiste", ("Essai sur l'économie rurale" : K. Sandjabi, p. 40-41).

- "Redressement économique de l'Iran" : Alami-E., Paris, 1939, p. 61.76.

nombreuse bureaucratie, le gouvernement sassanide créa une sorte d'impôt foncier, connu sous le nom de kheradj. Le gouvernement s'efforça d'en tirer le plus de revenus possible et la terre devint l'un des plus importants objets économiques et financiers dans l'ensemble des institutions sassanides.

En outre, sous les Sassanides, la religion zoroastrienne était devenue culte officiel de l'Etat. Or, cette religion attachant une importance primordiale à l'agriculture, par voie de conséquence la notion de propriété rurale prit une signification nouvelle. L'invasion arabe ne modifia pas essentiellement le statut de la propriété rurale en Iran. Bien que les Arabes réquisitionnèrent tous les domaines appartenant à la famille impériale, ainsi qu'aux grands chefs militaires, mais conformément à la parole du prophète qui avait dit: " La terre morte appartient à celui qui la vivifie ", ils laissèrent les domaines à leurs premiers propriétaires (1). Depuis ce temps, la notion de propriété rurale n'a pas subi grand changement et le régime agraire de l'Iran est plus ou moins le même que celui existant aux siècles précédents.

De manière générale, aujourd'hui, dans le Farsistan, il existe cinq sortes de propriétés qui englobent la totalité des 3705 villages de la province. Nous pouvons les classer comme suit :

1) Les grands domaines ruraux

Avant d'entrer dans les détails concernant les grands domaines ruraux, nous devons souligner qu'à présent, dans le Fars, de même que partout ailleurs en Iran, les villages sont divisés en six parts égales qu'on appelle dong (ce qui veut dire la part, littéralement). Ainsi, chaque village comprend six parties. Cette division de la terre est souvent nominale, ne se voyant pas nécessairement accompagnée de la division matérielle de la terre ou encore de l'eau appartenant au village. C'est seulement au cas où existent différents copropriétaires pour un même village, et chacun voulant entrer en possession directe de sa part, qu'on procède au partage de la terre, de l'eau et même des paysans, ceci proportionnellement à la part afférente à chaque copropriétaire.

Les grands domaines sont ceux qui appartiennent en totalité à un seul propriétaire, lequel se trouve ainsi, l'unique maître du village. La forme d'acquisition de ces villages répond à la voie normale de l'achat. Autrement dit, le transfert des droits de propriété s'effectue par un contrat de donation ou par héritage. Autre forme d'acquisition, existant encore il y a une quarantaine d'années, le fief ! Il y avait alors, dans tout l'Iran,

(1) "Essai sur l'économie rurale" : K. Sandjabi, p. 51.

une coutume voulant que le Chah et les notables des provinces abandonnassent les villages au tiul (fief) d'une personne ayant rendu grand service à leur cause. Ce droit de fief était souvent une confirmation du droit de propriété; il accordait donc au bénéficiaire plein droit de propriétaire. Des différentes sortes de propriétés rurales, c'est la forme des grands domaines qui est probablement la plus importante. Ces grands domaines appartiennent aux khans féodaux, aux membres de l'aristocratie provinciale et aux bourgeoisies citadines. En général, chaque propriétaire dispose de plusieurs villages, le tout représentant un immense territoire, et sur lequel il règne en maître omnipotent. Ces grands domaines prennent souvent l'aspect de véritables latifundia; nous en reparlerons plus tard.

2) Les petites propriétés (khordeh-malekiat)

Ces petites propriétés sont formées de villages appartenant, en même temps, à plusieurs propriétaires; chacun possède une ou plusieurs parts du domaine. La manière d'acquérir des parts de village est la même que pour les grands domaines, à cette différence près que le droit d'héritage est le plus souvent à l'origine de l'acte de propriété. Au point de vue de leur aspect extérieur et de leur organisation intérieure, il n'y a pas grande différence entre les villages appartenant à plusieurs propriétaires et ceux des grands domaines ruraux. La seule, déjà signalée, est que, face à l'unipropriété du premier cas, il y a co-propriété, dans le second. Des parts de village, khordeh-malekiat, on en rencontre dans toutes les régions de la province; elles appartiennent à la couche supérieure de la classe moyenne des villes et spécialement de Chiraz. Ce sont ces petits propriétaires qui font le pont entre les grands propriétaires fonciers et les paysans pauvres. La Russie tsariste connaissait les trois classes: grands propriétaires, koulaks et moujiks.

3) La terre des paysans

Par terre des paysans, nous entendons la forme de la propriété où ce sont les paysans eux-mêmes qui possèdent la terre sur laquelle ils travaillent. C'est la forme la plus juste et la plus normale de la propriété. Les paysans sont les vrais maîtres de leurs terres; ils ne travaillent que pour leur propre compte. Malheureusement, les terres appartenant aux paysans sont très rares dans le Fars et les paysans de cette province constituent de vrais prolétaires, attachés à la glèbe. Une des causes principales de la rareté de cette sorte de propriété dans la province, c'est le manque d'humidité du climat et l'insuffisance du ruissellement: ils ont rendu impossible la mise en valeur des petites parcelles. Là-bas, la culture dépend essentiellement du problème de l'eau. Or, les sources d'eau disponibles, déjà en quantité limitée, sont réservées aux domaines villageois; elles appartiennent aux propriétaires, gros ou moyens, des villages. Les paysans n'ont pas la possibilité matérielle de se procurer eux-mêmes de l'eau pour mettre en valeur les terres incultes. Par con-

séquent, ils se voient obligés de rester sous la dépendance des maîtres terriens et de vivre ainsi dans un état de semi-esclavage. Ce n'est guère qu'aux alentours des villes, où il y a possibilité de se procurer de l'eau, qu'on pourra trouver des petites parcelles de terre appartenant aux paysans et cultivées par eux-mêmes. Au surplus, l'existence des marchés et les perspectives d'y écouler les produits agricoles (légume, fruit) y ont encouragé la mise en valeur des petites parcelles de terre, cultivées de façon intensive. Toutefois, même là, le nombre des paysans possédant la terre reste limité, celle-ci étant plus ou moins accaparée par des maîtres, absentéistes pour la plupart.

4) Vaghfs (domaines ecclésiastiques)

A part les villages appartenant à des particuliers, il existe dans la province du Fars, comme dans tout l'Iran, un certain nombre de domaines dont les revenus sont consacrés au culte, en suite d'une décision d'anciens propriétaires, prise pour le repos de leur âme. Ces villages de Vaghfs présentent de grandes ressemblances avec les domaines ecclésiastiques connus en France avant la Révolution; on les trouve localisés dans toutes les régions de la province. Le "mécanisme" de ces Vaghfs, c'est que le bienfaiteur, par testament écrit, fait don de tout ou partie des villages qu'il possède. Au cours d'une cérémonie religieuse spéciale ou d'assemblées de bienfaisance, on dépose un acte de consécration qui désigne de quelle manière le revenu du village doit être dépensé. Cela peut comprendre l'entretien d'une école ou d'un hôpital, ou la couverture des frais correspondant à toutes sortes de cérémonies religieuses. Le bienfaiteur désigne généralement un de ses descendants, l'aîné, du sexe masculin, pour veiller à ce que les revenus du domaine soient répartis comme il est prévu à l'acte de consécration.

Aujourd'hui, les domaines des Vaghfs, dans tout l'Iran, sont sous le contrôle de l'administration d'Ovghaf, qui est une section du Ministère de l'Instruction publique. Les personnes désignées dans le testament, les motevali (gérants ou intendants) doivent administrer le domaine comme l'entend l'administration d'Ovghaf; celle-ci a le pouvoir de "récrimination", c'est-à-dire qu'en cas d'abus ou d'actes non conformes au texte du testament, l'administration d'Ovghaf peut révoquer le fautif et le remplacer par un autre gérant. Reconnaissons qu'un bon nombre de villages Vaghfs ont été mis illégalement en vente ou que les intendants légaux se les sont appropriés. Une bonne part des villages appartenant actuellement à des particuliers tirent leur origine de biens Vaghfs, ainsi détournés. En outre, les revenus des villages Vaghfs ne sont jamais dépensés totalement aux fins prévues par le bienfaiteur. La plupart du temps, ils sont gaspillés par l'intendant.

5) Khalessehs (domaines publics)

Aux systèmes de propriété foncière, en Iran, ajoutons encore celui du régime de Khalesseh.

Les Khalessehs, ou domaines publics, sont des villages qui appartiennent à l'Etat et sont présentement administrés sous le contrôle du Ministère de l'Agriculture. Quel fut le mode de leur acquisition ? Ces villages appartenaient aux membres de l'ancienne famille royale, à d'influents chefs locaux et aux khans féodaux. Par décision du gouvernement, leur possession fut transférée à l'Etat. La raison de ce transfert du droit de propriété doit être parfois recherchée dans des mesures de sanctions prises par les pouvoirs publics contre certains coupables. L'expropriation pouvait aussi être motivée par le désir du gouvernement d'éliminer l'influence des grands propriétaires fonciers et khans féodaux qui, sur leurs domaines, faisaient concurrence à l'autorité de l'Etat.

Historiquement, c'est spécialement sous le règne de Réza-Chah (le père du présent Chah de l'Iran, 1925-1941) qu'un très grand nombre des chefs de tribus et de gros propriétaires terriens furent dépouillés de leurs biens ruraux. Réza-Chah, qui visait à l'anéantissement de tout pouvoir susceptible de lui opposer une résistance, déposséda un grand nombre de chefs, les transférant eux-mêmes à Téhéran. Dans la province du Fars, au contraire de ce qui s'est passé dans le Mazandaran, où les propriétés passèrent directement dans le domaine privé du Chah, les villages réquisitionnés furent transférés au domaine public, et contrôlés par la section Khalesseh du Ministère des Finances. Mais, après la chute de Réza-Chah et la diminution des pouvoirs du gouvernement central, les chefs des tribus et les propriétaires fonciers réussirent à récupérer la totalité de leurs anciens domaines et même à se procurer des terres en surplus. En outre, depuis quelques années, en raison de considérations d'ordre social, certains villages de Khalesseh, au Fars, ont été partagés entre les paysans. De sorte qu'aujourd'hui, dans la province, il ne reste pas un grand nombre de domaines publics. En fait, de l'ensemble de 2050 villages de Khalesseh de l'Iran, quelques uns seulement se rencontrent au Fars. Ces villages, contrôlés, nous l'avons dit, par le Ministère de l'Agriculture, sont loués aux particuliers, pour leur mise en valeur. Il faut bien avouer qu'en raison de fréquents changements dans le statut des domaines publics, de leur dépendance d'une bureaucratie administrative, ainsi que de l'absence d'une organisation rationnelle, ces domaines, malgré leur aptitude, comptent parmi les plus mal organisés et les moins rétribués de l'Iran et du Fars.

b) Mise en valeur de la terre

1) Exploitation directe et absentéisme

Le nombre des paysans propriétaires de la terre et l'exploitant directement est très limité dans la province. Aussi n'y a-t-il pas de grands exemples d'exploitation directe au sens propre du terme. Ce n'est guère le cas que pour quelques régions seulement, spécialement aux alentours des villes. En revanche, un assez grand nombre de petits et grands propriétaires mettent en valeur leurs domaines en dirigeant eux-mêmes le travail de leurs paysans ou en se faisant remplacer par leurs intendants. En fait, il y a là une forme de l'absentéisme très poussée. Car en général, les propriétaires résident dans les villes, ne participant guère à l'exploitation de la terre. Le travail des propriétaires, spécialement des grands terriens, se limite généralement aux tournées d'inspection, qui ont lieu occasionnellement. Même à ce moment, le maître ne participe aucunement aux travaux du village. Il ne fait qu'observer la besogne accomplie et donner certaines directives concernant le village en général et l'agriculture en particulier. Le reste est abandonné à l'intendant ou au kadkhoda, au maire du village. Dans ce type d'exploitation, le propriétaire met à la disposition de chaque paysan une parcelle de terre. Il leur fournit aussi la semence et, fréquemment, des boeufs pour les labours. Généralement, la terre disponible du village est divisée d'après le nombre des paysans et des bovins dont ils disposent. Il est évident que le nombre des ouvriers agricoles et du cheptel dépend des aptitudes naturelles de la région, c'est-à-dire de l'étendue et de la qualité du terrain, ainsi que de la quantité d'eau disponible. Dans le Fars, le lot des paysans est d'étendue très inégale, en relation aussi avec les conditions climatologiques du lieu. Mais, normalement, au Garm-sir, les lots sont plus grands que dans les autres contrées du Fars. Dans l'ensemble, la moyenne des terres confiées aux paysans, dans la province, varie de 10 à 15 hectares. Ceci représente un terrain apte à recevoir de 600 à 1500 kgs de semence, de cultures diverses, blé, coton, orge, betterave, etc. Soulignons qu'en raison des conditions physiques, notamment du fait de l'existence d'une haute température, il n'est pas nécessaire d'avoir autant de semence pour la culture dans le Garmsir que dans le Sardsir. Là, l'humidité et le séjour relativement long de la graine dans le sol entraînent la détérioration d'une grande quantité de ces graines.

Sur les amlake-arbaby, les domaines appartenant aux maîtres, forme générale de propriété rurale dans le Farsistan, la répartition des lots, la sélection des cultures, ainsi que la quantité d'eau que doit recevoir chaque paysan, tout est décidé par le maître, son intendant, ou encore le maire du village. Le paysan laboure et ensemeence la terre; il prend soin de la culture pendant toute l'année et, au moment de la récolte, chacun reçoit sa part de l'ensemble de la production villageoise. A vrai dire, on a affaire à une sorte de métayage, dans lequel le pro-

priétaire laisse la terre à la disposition des paysans et, à la fin de l'année, en partage le rendement avec eux.

Ce système d'exploitation, c'est-à-dire la mise en valeur de la terre par l'intermédiaire du paysan, sans la louer à ce dernier, est spécialement en vigueur chez les grandes propriétés, surtout lorsque le village appartient entièrement à un seul propriétaire. En effet, le propriétaire est alors maître unique du domaine; il lui est possible de retirer grand bénéfice de son village, sans mettre en location des terres qui lui rapporteraient certainement beaucoup moins.

2) Affermage

C'est une forme d'exploitation où le propriétaire renonce à diriger lui-même son village et le loue pour une durée fixe, généralement de trois à cinq ans, en contre-partie d'une somme d'argent déterminée ou d'un paiement en nature. Aux termes du contrat, le propriétaire abandonne son village, pour un temps fixé, à celui qui l'y remplace. Ce contrat de location n'entraîne aucun changement dans l'organisation du village. Mais, durant son application, le locataire possède, plus ou moins, les mêmes droits et devoirs que le propriétaire lui-même. Le locataire a le droit d'organiser et d'administrer le village comme il l'entend, bien entendu sans porter préjudice à l'intérêt du propriétaire ou des paysans. En principe, il doit posséder certaines notions dans la gestion d'un domaine et de l'agriculture en général, et jouir du crédit et du prestige nécessaires.

Chaque année, généralement après la récolte, les locataires du village doivent verser la contre-valeur de la location en mains du propriétaire. A l'expiration de celle-ci, le locataire doit mettre le village à la disposition du propriétaire; en cas de consentement mutuel, le contrat est prolongé. La forme "fermage" est utilisée le plus souvent pour des villages appartenant à plusieurs copropriétaires. Car, pour prévenir la division de la terre, les pertes résultant de la répartition de l'eau, ainsi que pour conserver l'intégrité du domaine, les petits propriétaires préfèrent louer leurs parts à l'un des copropriétaires ou à qui que ce soit d'autre, qui exploitera l'ensemble des terres villageoises. Du reste, en vue d'économiser les frais du voyage pour aller au village et autres dépenses, les petits propriétaires ont toujours avantage à louer leurs parts; ils reçoivent ainsi leur argent, sans aucune peine. Il est évident que dans ce système de location, la situation des paysans est pire que sous la domination du propriétaire du village. Car, poussés par l'esprit de lucre, ces locataires n'ont d'autres objectif que d'exploiter le plus possible le domaine, sans aucun égard pour les paysans et le propriétaire.

3) Mode d'exploitation

En principe, dans les villages du Fars, ainsi que dans tout l'Iran, il existe deux sortes de cultures: la culture de Chatvy (hivernale) et la culture de Séfy (estivale).

La culture de Chatvy comprend le blé, l'orge, les lentilles, les pois jaunes et autres céréales; elle se pratique en automne et la récolte a lieu au début de l'été (au Garmsir, vers le commencement du mois de mars). Quant à la culture de Séfy, qui se rapporte à différentes espèces de plantes, coton, betterave, melon, pastèque, etc., elle s'effectue généralement au commencement du printemps. Normalement, la récolte de ce type de culture débute vers le milieu de l'été, et, pour certaines (betterave), elle ne commence même que dans les mois d'hiver. Ces cultures engagent des dépenses considérables et demandent de grands soins. Elles sont loin d'être assimilées aux cultures extensives, constituant bien plutôt des cultures d'un caractère plus ou moins intensif. En revanche, les cultures de Chatvy, de céréales principalement, se classeraient parmi les cultures extensives.

A part les cultures intensives de Séfy, connues dans la province du Fars depuis le Garmsir jusqu'à la limite du Sardsir, il y a lieu de signaler la culture des arbres fruitiers, dont les produits constituent un important élément de la richesse du Fars. Ces fruits appartiennent à de nombreuses espèces, étant donné l'existence de conditions climatologiques différentes, propres à chacun des trois étages de la province. Ainsi, le Garmsir produit des dattes, des oranges, des citrons, des pamplemousses; la plaine de Chiraz, l'orange aigre, le citron doux, la pomme, le raisin, la grenade, la poire, la figue, la cerise, merise comprise, etc.; le Sardsir, le raisin, la pomme, la poire, etc.

Toute cette culture fruitière est pratiquée de manière intensive, c'est-à-dire amendement des terres et irrigation, durant toute l'année. Cependant, dans certaines régions de la province, aux alentours de Chiraz, Estahbanat, Bavanat, il existe aussi des centres de la culture du raisin et de la figue Deym, culture non irriguée, en revanche généralement installée au pied des montagnes, exigeant peu de travail et de capitaux.

Dans la province du Fars, de façon générale, il n'y a guère continuité dans la culture des terres. En raison principalement de la grande superficie des villages, on pratique souvent le système de la jachère. Ici, la période qui lui est consacrée comprend deux à trois années; c'est-à-dire qu'on cultive une année la terre, puis la laisse reposer pendant un ou deux ans. L'assolement ou rotation des cultures est également en usage dans les villages du Fars. Par exemple, on cultivera une année la terre genre Séfy, culture estivale. Après deux années de repos, on reprend le même terrain, cette fois-ci en culture Chatvy, hivernale. Quant aux moyens employés et à la méthode d'exploitation, ils sont, dans les villages du Fars comme d'ailleurs partout en Iran,

des plus rudimentaires; en effet, depuis des siècles, ils n'ont guère changé. Les paysans du Fars labourent leurs terres de la même manière que leurs ancêtres, il y a deux mille ans. Pour séparer le grain de la paille, on laisse fouler la récolte sous les sabots du bétail ou de lourdes roues. Certains paysans se contentent de soulever la gerbe au moyen d'une fourche, en laissant le vent opérer la sélection.

4) Problème de l'irrigation

Dans la partie physique, nous avons déjà mentionné que la question de l'eau est vitale pour toute la province du Fars. C'est pour cette raison que de la totalité des terres arables, une petite partie seulement - mais il n'existe pas de statistique à cet égard - est cultivée. Le reste demeure région semi-désertique (1). Au surplus, même dans la partie cultivée, les paysans ont grand-peine à irriguer leur terre; presque toujours ils manquent d'eau. Dans le Fars, comme partout ailleurs en Iran, l'eau nécessaire à l'irrigation provient soit des cours d'eau naturels, soit des kanats ou karises ou encore des puits (2).

"1) L'eau des rivières et des cours d'eau naturels est amenée dans les champs par canalisation. Toutefois, le climat trop sec fait perdre une partie considérable des eaux. Ce qui n'est pas évaporé par le soleil est bu par la terre. Aussi bien souvent, l'eau captée à la source ou à la rivière perd, en cours de route, plus de la moitié de son volume;

"2) Lorsque l'eau des rivières et des sources n'arrive pas en quantité suffisante, on a recours au kanat. Ce système fut sur-tout en honneur sous les Safavides. Il consiste à amener à la surface, par des canalisations souterraines, l'eau amassée sous la terre à la suite des pluies ou de la fonte des neiges;

"3) Moyen rudimentaire, l'eau est simplement soutirée du puits grâce à des seaux que tirent des boeufs ou des chevaux."

5) Le partage des revenus du village et la question des cinq facteurs

Dans le Farsistan, le problème du partage des revenus du village entre le propriétaire et les paysans ne présente pas toujours les mêmes données. En principe, la forme de la répartition des revenus et la part revenant à chacun dépend des cinq fameux facteurs qui sont à la base de l'économie rurale du Fars et même de l'Iran tout entier. Ces cinq facteurs nécessaires à la produc-

(1) "Redressement économique de l'Iran" : Alami-E., Paris, 1939, p. 92.

(2) "Evolution économique de l'Iran et ses problèmes" : H. Sotoudeh, Paris, 1936, p. 28-29.

tion agricole sont : la terre, l'eau, les semences, les boeufs pour les labours, enfin le travail des paysans. Plus la participation des paysans dans ces cinq facteurs est importante, plus grande est leur part dans les revenus du village. Par exemple, dans la région de Marvdacht et Beyza, au nord de Chiraz, où l'eau, la terre et la semence sont fournies par les propriétaires, le partage des revenus se fait d'après le principe d'un tiers. C'est-à-dire qu'après le prélèvement de la part de l'intendant - le maire -, ainsi que le paiement des autres frais, le rendement se divise en trois parts : deux pour le propriétaire, une pour les paysans.

Au Garmsir, où la culture du deym (non irriguée) de céréales domine, et où le propriétaire ne fournit que la terre, le mode de répartition est 10 ou 20 %. C'est-à-dire 20%, au maximum, pour le propriétaire et 80% - et jusqu'à 90% - pour les paysans.

Outre ce système de partage, il existe aussi une méthode de paiement en argent fixée par les paysans; elle est aussi pratiquée dans certaines zones voisines du golfe Persique. Pour les arbres fruitiers, là où ils existent, le partage se fait selon le système dit Gharess-Malek (planteur et propriétaire). Ici, le maître, propriétaire de l'eau et de la terre, reçoit un dixième ou un cinquième du rendement total des arbres fruitiers, le planteur gardant le reste. Mais, à cet égard, il n'est pas de règle générale valable pour toute la province. Par exemple, au Garmsir, chez les planteurs de dattiers, 10%, en principe, sert de base à la répartition, tandis que pour les vigneron de la région de Chiraz (Bardadj), ce pourcentage est de 20.

6) Les activités accessoires des paysans

A part l'agriculture qui constitue la principale occupation dans les villages, les paysans ont d'autres activités productives. Avec l'agriculture, elles constituent l'ensemble de l'économie rurale du Fars.

La plus importante du paysan est l'occupation pastorale; elle fournit une large part de l'alimentation (yoghourt, fromage) du villageois, ainsi que les matières premières (laine, poil de chèvre) indispensables à l'industrie domestique.

Dans le village, l'économie pastorale suit plus ou moins le même cours que chez le nomade. Avec cette différence toutefois qu'étant population sédentaire, les paysans ne participent pas à la migration saisonnière, leurs moutons restant généralement dans le voisinage du village. Mais, étant donné le peu de végétation spontanée près des habitations, ces paysans n'ont pas grande possibilité de développer cette sorte d'activité et, par conséquent, les effectifs du cheptel demeurent très limités. Chaque famille de paysans dispose, en effet, de 10 à 15 moutons ou chèvres, en moyenne. L'absence de grands pâturages influence aussi les con-

ditions de la production; le bétail se remarque d'emblée par sa maigreur et la faible quantité de la traite.

Vu que la quantité de lait dont chaque famille paysanne dispose est insuffisante, rendant difficile l'exploitation individuelle, les villageois forment généralement des communautés d'exploitation, le surplus produit par des paysans plus favorisés permettant à chacun, et de bénéficier d'une grande quantité de lait, et de pouvoir en transformer une partie en beurre et en graisse. Le mécanisme de ce "pool" s'explique mieux par le fait que le doun (ensemble des moyens de production) comprenant autres, marmites, trépieds et autres ustensiles nécessaires à la préparation du beurre et de la graisse, passe à tour de rôle d'une maison à l'autre. Chaque famille de paysans envoie son lait où se trouve le doun. De cette manière, elle reçoit, pendant quelques jours, la totalité du lait disponible au village, ce qui lui permet d'en transformer alors une grande partie en beurre. La durée du doun, pour chaque famille, dépendra de la quantité de lait qu'elle a livré à la communauté; en d'autres termes, chaque paysan reçoit autant de lait qu'il en a livré tout au long de la production chez les autres. L'économie laitière crée ainsi un large sens de la coopération entre villageois; chacun aide son voisin à la préparation des produits laitiers, ainsi d'ailleurs qu'à d'autres travaux.

Le mouton n'est pas l'élevage exclusif du Fars : l'âne, le boeuf, la vache et le cheval se rencontrent aussi dans la campagne de la province et ils jouent un grand rôle dans son économie rurale.

Sur la base de cette économie pastorale ou familiale, les paysans du Farsistan procèdent à diverses occupations industrielles dont la plus importante est la fabrication de tapis. Dans les villages comme chez les nomades, les tapis sont fabriqués principalement par les femmes et les enfants. La fabrication de tapis est, de toute façon, la plus importante industrie rurale du Fars; elle inscrit une somme appréciable au crédit de la Province, dans son exportation. Mais, les tapis ne sont pas les seuls produits industriels des villages, un grand nombre de ceux-ci possédant d'autres activités de perfectionnement qui, dans l'ensemble, occupent une place assez importante dans l'économie générale de la contrée. Pour n'en donner qu'un exemple, signalons qu'à Zarghan, situé au nord de Chiraz, on fabrique une sorte de tissu de coton réputé dans tout le pays.

A côté de ces activités accessoires et anciennes, la pénétration de l'industrie moderne dans certaines localités a absorbé une forte proportion de main-d'oeuvre paysanne. De même qu'en Angleterre, à l'époque de la révolution industrielle, ces créations, en forçant l'évolution, ont donné naissance à une classe d'hommes semi-paysans, semi-ouvriers. Ainsi, la construction d'une raffinerie de sucre dans la plaine de Marvdacht fut la cause d'une transformation économique considérable, en don-

nant de nombreuses occasions de travail aux paysans des villages voisins.

7) Situation matérielle des paysans

Il est hors de doute qu'aujourd'hui, au point de vue matériel et moral, les paysans du Fars sont classés parmi les catégories les plus déshéritées de l'Iran. Attachés réellement à la glèbe et ne possédant presque rien du domaine sur lequel ils travaillent, ils forment un véritable prolétariat agricole. Dans la partie précédente de notre étude, nous avons exposé quelques aspects de la situation matérielle des paysans, en donnant notamment certains détails concernant l'habitation villageoise. D'autres caractéristiques des paysans, telles que les conditions régnant en matière d'habillement et d'alimentation, montrent que la situation est misérable.

Dans les villages du Fars, comme partout ailleurs en Iran, le pain d'orge constitue, en général, la nourriture principale de la population. "La consommation de viande est chose rare dans les villages. Si par suite de circonstances favorables, un paysan peut s'offrir un plat de viande une fois par mois, c'est jour de fête pour lui. Quant au riz, il fait plus encore défaut au villageois, étant pour ainsi dire réservé à la nourriture des classes aisées"(1). Dans les villages du Farsistan méridional (Garmsir), le paysan, dépourvu de tout autre nourriture, doit se contenter d'une sorte de pain composé d'une farine de noyaux de dattes. Certains peuples semi-nomades de la province (Boveyr-Ahmady), au lieu d'orge et de blé, utilisent des glands pour la confection du pain.

En ce qui concerne l'habillement, le villageois est aussi démuné que pour l'alimentation. Durant toute l'année, la majorité des paysans du Fars porte le même costume et, pendant l'hiver manque de vêtements chauds. Beaucoup ne possèdent même pas de souliers, marchant à pieds nus.

Les conditions de logement, la nourriture des paysans, ainsi que leurs vêtements déchirés sont un témoignage éloquent de la situation matérielle misérable du paysan farsistanais.

(1) "Essai sur l'économie rurale" : K. Sandjabi, p. 216.

Estimation concernant l'économie rurale du Fars (I)

<u>Superficie cultivée</u>			<u>Produit annuel</u>	
Blé	120 000	hectares	160 000	tonnes
Orge	72 000	"	85 000	"
Coton	6 228		6 971	
Sésame	264		185	
Riz	12 000		20 000	
Betterave	7 130		129 246	
Sucre	-		17 391	
Dattes	-		12 430	
Citron	) -			
Oranges	} -		4 956	
Citrons doux)				
Opium	-		70 600	(12,2%)
Tabac	-		150	

(I) Sélection de statistique du Ministère de l'Agriculture de l'Iran.

Nous ne possédons pas de statistique précise sur l'économie rurale de la province. A titre documentaire, nous nous bornons à mentionner les données fournies par le Ministère de l'Agriculture de l'Iran en 1953.

CHAPITRE III

ECONOMIE URBAINE

Avant d'entrer dans le fond de la question, il peut être utile de faire une petite remarque concernant le terme "économie urbaine", dont le vrai sens peut paraître un peu vague, au premier abord. Tandis que les termes "économies rurale et pastorale" sont assez éloquents et compréhensibles pour le lecteur, celui d'"économie urbaine" a une signification plus profonde et plus complexe: il nécessite une définition. Et voici celle que nous proposons: "différentes activités économiques concentrées dans les villes, point d'interférence de divers genres de vie".

Analysons-la dans les traits caractéristiques qu'elle présente dans la province de Fars.

a) Artisanat médiéval

Malgré la récente pénétration et le développement de l'industrie moderne dans la région, l'artisanat y domine encore l'économie urbaine. C'est lui qui fournit une large part des objets nécessaires à la vie des familles. Le trait important qui l'assimile grandement à l'artisanat médiéval, c'est l'association du travail et du capital qui existait en Europe occidentale jusqu'au début de la révolution industrielle, au XVIII^e s. Dans la province du Fars, de même que chez les artisans d'alors, de l'Europe occidentale, le maître de métier, aidé parfois de son fils ou d'un membre de sa famille, travaille en compagnie de deux ou trois ouvriers ou apprentis. Non seulement ils travaillent ensemble, mais mangent en commun, se servent dans les mêmes plats, boivent dans le même pot, vivant dans une atmosphère réellement familiale. Chez cet artisan, comme dans toutes les branches de l'économie provinciale, les moyens de la fabrication, le mode de la production et le genre d'existence sont restés les mêmes depuis des siècles. A ce stade de la production, l'énergie humaine, parfois animale, constitue la seule force motrice de l'industrie. L'ostad ou maître travaille avec le marteau et d'autres instruments rudimentaires. Dans les locaux qui leur servent d'ateliers, les conditions du travail sont aussi primitives et malsaines que le mode de production. Les boutiques sont le plus souvent concentrées dans des bazars sombres et humides, loin de l'air et de la lumière. Les ouvriers s'affairent au milieu de la poussière et de la fumée que dégagent les fourneaux.

Citons en exemple les bazars des chaudronniers, à Chiraz. En général, chaque branche de l'artisanats'est installée dans un bazar spécial, son propre quartier. Ces artisans exercent une profonde influence sur l'économie générale du Fars. Ils forment le principal noyau de l'économie urbaine de la province. Au Fars, les artisans sont généralement groupés en corporations et en corps de métiers. Le bazar représente le centre local de ces corps; il symbolise en même temps leur autorité professionnelle.

b) Industrie naissante

L'effort d'industrialisation de la province a commencé, assez exactement, il y a 30 ans; et, avant cette date, il n'existait pour ainsi dire pas d'industrie mécanique dans le Farsistan. Dès lors, on assiste au début de l'évolution économique de l'Iran et l'on peut remarquer l'établissement de certaines industries modernes dans la province. Naturellement, en raison des moyens financiers restreints du gouvernement, ainsi que de la faiblesse des placements privés, le développement industriel du Fars n'a pas été aussi rapide qu'il aurait pu l'être. Toutefois, en tenant compte des difficultés économiques et des perturbations politiques qui ont affecté la situation générale du pays, depuis le commencement de la deuxième guerre mondiale, on reconnaîtra les progrès réalisés dans ce domaine.

L'industrialisation de la province se manifeste d'abord par l'installation de deux fabriques de filage et de tissage à Chiraz, ainsi que deux autres à Bouchehr. Toutes ces fabriques ont été créées par initiative privée. L'Etat, de son côté, a participé dans une certaine mesure à cette industrialisation. Depuis 1935, on a construit une grande raffinerie de sucre dans la plaine de Marvdacht, ce qui a donné un grand essor à la culture de la betterave dans cette région; parallèlement, il se forma une classe semi-paysanne, semi-ouvrière dans les villages voisins. Après la deuxième guerre mondiale, plus exactement en 1953, l'Etat prit sur lui d'établir une autre raffinerie de sucre, dans le district de Fassa cette fois-ci, à l'ouest de Chiraz. Dès 1951, on a également commencé la construction d'une grande usine de ciment dans la même ville. Cette usine n'est pas encore terminée. Elle est due à la participation conjointe de l'Etat, des capitaux privés, ainsi que de l'organisation américaine du Point Quatre. Signalons aussi qu'à Fars, la mécanisation a gagné le secteur de l'alimentation. A ce sujet, on peut citer la fondation des moulins mécaniques, dans différentes villes: Chiraz, Kazeroun, Abadeh, etc.

Malgré tout, il faut avouer que cette industrialisation de la province n'est encore qu'un petit début; nous sommes encore bien en retard sur d'autres pays dans ce domaine. Au sur-

- "La Perse" : Furon, R., Paris, 1938, p. 181.

plus, à côté des difficultés économiques et financières, d'autres, techniques et sociales, font obstacle à ce développement. Les anciens métiers constituent une grosse opposition à l'établissement de l'industrie moderne. Nous n'en voulons pour exemple que l'opposition des décortiqueurs de riz, au mois de juillet 1951, à Chiraz, à l'installation de machines accomplissant le même travail, combien plus rapidement ! Quant à l'industrie lourde, elle fait complètement défaut dans la province et ceci malgré l'existence de matière premières minérales qu'on n'exploite encore que de la façon la plus primitive.

CHAPITRE IV

CIRCULATION

a) Les voies maritimes

Dans un précédent chapitre, nous avons fait ressortir que les eaux intérieures du Fars, c'est-à-dire les lacs et les rivières, ne présentaient aucun intérêt au point de vue de la circulation. Les dernières, dans leur parcours à travers des régions montagneuses, ne sont pas aptes à la navigation. Sur le reste de leur cours, et vu la longue période de sécheresse pendant les mois d'été, leur débit diminue sensiblement et nombre d'entre elles voient alors leur lit complètement à sec. Quant aux lacs, les possibilités de leur utilisation sont des plus réduites.

En revanche, les communications maritimes de l'Iran présentent plus d'intérêt. C'est sur le golfe Persique que se trouvent les havres du Fars. C'est par eux que s'établit la liaison avec les autres ports de la Perse et le monde. Le rôle principal y est joué par Bandar-Bouchehr. Autrefois, Bandar-Bouchehr était le plus important port de l'Iran, par où passait la principale route de commerce du pays. Mais, et nous l'avons déjà mentionné, depuis la construction du chemin de fer transiranien, voyageurs et marchandises empruntent le port de Bandar-Chahpour et encore Khorramchahr; Bouchehr a beaucoup perdu de son importance. Aussi, ce port, qui compta, un jour, une population de 70.000 âmes, n'en dénombre plus que 7000 aujourd'hui et ses quais sont à peu près complètement déserts. Au reste, il faut bien admettre qu'en raison des mauvaises conditions naturelles de la côte, qui est sableuse, Bouchehr n'est pas apte à recevoir des bateaux de grands tonnages et les chargeurs sont toujours obligés de jeter l'ancre à une distance de 5 à 6 km de la côte.

A part Bouchehr, le Fars compte encore les havres de Lengueh et Dilam. Mais, ni l'un, ni l'autre n'offre présentement grand intérêt pour la province; ce ne sont que de pauvres abris pour les pêcheurs, quand ils ne servent pas de base à l'activité des contrebandiers.

b) Routes naturelles

Ce ne sont que d'étroits sentiers qui traversent les régions montagneuses. Ils sont restés ce qu'ils furent à l'origine et l'homme n'est point intervenu pour les aplanir et les élargir. Passant à travers des rochers et s'accrochant à des pentes raides, ils ne peuvent être parcourus que par des mules et des ânes. D'autres routes, à peine meilleures, sont, depuis des siècles, utilisées par les caravanes ou les nomades qui savent s'y repérer. L'une des plus importantes du Fars commence à Simirom, au Sardsir et, après avoir traversé les montagnes de Kamfirouz et la région de Beyza, en passant par la plaine de Siak, arrive à Firouz-Abad. C'est cette route que prennent, en particulier, certaines branches de la tribu des Ghachghai, dans leurs migrations saisonnières. Ajoutons que, dépourvus de chaussées convenables, la majorité des villages de la province sont reliés les uns aux autres par ce système de voies de communication.

c) Routes construites

Les Perses, ou Persans, connaissaient depuis longtemps la construction des grandes routes, ceci déjà au temps des Achéménides. Darius le Grand ordonna d'en établir pour mieux relier son vaste empire. A l'époque aussi, la Route Royale, fameuse dans l'histoire, partait de la ville de Suse et, traversant la Mésopotamie et l'Asie Mineure, aboutissait à la cité de Sardes. Pourtant, la construction des véritables chaussées, en Iran, n'a commencé que depuis une trentaine d'années. "En 1926 (1), il n'existait, dans tout l'Iran, que quelques routes accessibles aux véhicules. Les transports s'effectuaient surtout par caravanes ou à dos de chevaux, mulets, chameaux et ânes. Le délégué iranien, à la conférence de Barcelone de 1921, ne put mentionner que trois routes carrossables seulement". En ce qui concerne spécialement le Farsistan, ce n'est qu'après la première guerre mondiale et l'entrée des Anglais dans la province qu'on commença à améliorer les routes. Pendant cette guerre, les Anglais, pour faciliter le transfert de leurs troupes, s'occupèrent d'élargir les fameuses routes des Kotal qui relient Bouchehr à Chiraz. Les travaux furent accomplis, en grande partie, par les soldats indiens. Malgré tout, le véritable effort de construction des chaussées au Fars, comme dans tout l'Iran, ne commence qu'avec l'avènement de Réza-Chah. C'est à la date de 19 bahman 1304 (8 février 1926) que le Madjliss, le Parlement, vota un décret concernant cette construction (2). Dans le Fars, on s'en prit à la traditionnelle route qui passait par Isfahan et reliait les trois étages de la province, de la plaine de Chiraz à Bandar-Bouchehr. Ensuite, on fit plus serrée la trame des chaus-

(1) "Redressement économique de l'Iran", p. 157.

(2) "Redressement économique de l'Iran", p. 157.

sées, reliant ainsi entre elles les diverses régions du Fars. Aujourd'hui, sur un ensemble de 25 000km de routes construites en Iran, quelque 1800 intéressent la province du Fars, où tous les centres importants de la population se trouvent maintenant en contact. Etant donné l'étendue de la province, il est évident que les chaussées disponibles sont loin de suffire aux besoins de la circulation. Aussi, un grand nombre de villages manquent-ils encore de bonnes routes, ce qui entrave sérieusement le transport d'hommes et de marchandises. Quant aux routes asphaltées, elles se limitent à quelques kilomètres dans un rayon assez étroit de la ville de Chiraz. Ajoutons qu'actuellement, la province du Fars ne possède pas de chemin de fer.

d) Lignes aériennes

L'établissement de lignes aériennes au Farsistan remonte à quelques années après la première guerre mondiale. "En 1927 et jusqu'en 1932, le monopole du trafic commercial fut confié à la compagnie Junkers, subventionnée par l'Etat (1). Cette compagnie possédait 8 avions pour tout l'Iran. La ligne du Fars, venant d'Isfahan, passait par Chiraz pour descendre à Bouchehr. Depuis 1932, l'absence de subvention empêcha cette compagnie de remplir sa fonction". Actuellement, "les services aériens à l'intérieur du pays sont largement concentrés dans "Iranien Airways Company", créée en 1945, et qui dispose d'avions du genre des Douglas, Dakota, etc. (2). La compagnie opère entre toutes les villes importantes, comprenant Isfahan, Ahvaz, Kerman, Machhad, Chiraz, Yazd; elle touche les côtes caspiennes. Maintenant, elle a développé ses services jusqu'au Pakistan, ainsi que dans les pays du Moyen-Orient".

e) Télécommunications

Aujourd'hui, les services de télécommunications sont organisés sous la direction du Ministère des PTT de l'Iran.

Quoique depuis Darius le Grand, l'Iran ait connu le régime du "Courrier Royal", "le premier système postal de type européen n'a été appliqué qu'en 1865; en 1877, le pays est devenu membre de l'Union postale Internationale (3)".

L'établissement de lignes télégraphiques remonte à peu près à la même période que celui des services postaux. "Il est intéressant de noter que la colonne vertébrale des routes télégraphiques de l'Iran, de Tabriz à Téhéran et Bucher, sur le golfe Persique... était précédemment celle de l'Indo-European qui

(1) "Evolution économique de l'Iran" : H. Sotoudeh.

(2) "Iran To Day" : Plan d'organisation, vol. II, p. 182.

(3) "Iran Past and Present", p. 178.

liait Londres à l'Inde; certaines lignes de celle-ci ont été créées il y a 75 ans en arrière, d'autres 45 (1)". Depuis, les services des Postes et Télégraphes ont connu des développements nouveaux dans le pays, en général, dans notre province en particulier. Du moins, dans les grands centres, alors qu'en raison du manque de routes et de l'absence de moyens financiers suffisants, la majorité des villages du Fars sont encore dépourvus des services des PTT. De tous les systèmes de télécommunications, c'est spécialement le téléphone qui est le plus déficient. Mais, dans les villes et pour l'interurbain de la province, il n'existe encore que l'ancien téléphone magnétique et point encore d'appareil automatique.

En ce qui concerne la radio, le centre principal de radio-diffusion est naturellement Téhéran; on l'a inauguré en 1940. Quant à la province du Fars, le centre de l'Armée de Chiraz y dispose d'un émetteur d'ondes courtes, diffusant des émissions hebdomadaires. En somme, dans le domaine des télécommunications, si l'on note quelques progrès, il reste encore beaucoup à faire.

(1) "Iran To Day", Plan d'organisation, p. 184-185.

CHAPITRE V

COMMERCE

L'existence d'économies variées, de différents types de production, dans la province du Fars, conditionne toutes sortes d'échanges, depuis les procédés les plus anciens, les plus rudimentaires, jusqu'aux méthodes modernes de commerce.

a) Commerce intérieur (I)

1) Troc

Ces échanges s'effectuent à la campagne. Dans le Farsistan, les pilehvars, marchands ambulants, apparaissent dans les villages, apportant toutes sortes de marchandises (tissus, sucre, thé), à dos d'ânes ou de mules. Ils passent d'une région à l'autre, échangeant leurs marchandises contre du beurre, de la graisse, du riz, de l'orge et autres produits du village ou des nomades de passage. Les pilehvars, d'ailleurs comme les boutiquiers des petites localités, vendent leurs marchandises à des prix le plus souvent exorbitants, extorquant littéralement paysans et nomades. Dans ce troc, les marchands ambulants appliquent tout de même des tarifs spéciaux en procédant aux échanges. Ainsi, ils livreront un kilog de sucre ou un mètre de tissu contre trois kilos de riz ou de beurre. Ces taux varient d'une région à l'autre, fluctuant selon l'importance de l'offre et de la demande. Quoique le troc prédomine encore le commerce de la plupart des villages du Fars, les échanges par l'intermédiaire de la monnaie gagnent en importance, chez les populations sédentaires et même nomades. Ce sont spécialement les grandes transactions qui se règlent de la sorte.

Mais, ajoutons encore que dans les régions rurales du Fars, les échanges s'effectuent souvent à crédit. Pendant l'hiver et la saison morte, alors que les paysans ont grand besoin d'argent, les marchands qui les visitent leur en avancent sous forme de différents produits et à des prix fort élevés. A la moisson, les paysans rembourseront leurs dettes, bien entendu en payant deux à trois fois plus en valeur qu'ils n'ont reçu de la

(I) "La Perse" : Furon, R., Paris, 1938, p. 202.

main des commerçants itinérants. Ainsi, chaque année, une grande partie de la récolte qui vient d'être rentrée passe directement dans les mains de ces villageois; on dirait que le paysan se prête ainsi à un pillage systématique.

2) Echanges urbains

Etant au point de rencontre de différentes économies, les villes du Fars, et spécialement Chiraz, en sont aussi les plus grands centres commerciaux. L'importance des échanges urbains dépend essentiellement des deux facteurs suivants : le premier, l'action exercée par le centre de consommation urbain, l'appel des produits des nomades et du village; le second, le rôle que jouent les villes dans les échanges nationaux et internationaux. Pour ces raisons, l'activité commerciale des villes du Fars dépend, dans une large mesure, du volume de la demande urbaine, ainsi que des relations économiques de la province avec la Perse et le monde extérieur.

Dans les villes du Farsistan, comme partout ailleurs en Iran, c'est le bazar qui constitue le vrai noyau du commerce; toute l'activité commerciale gravite autour de ce centre d'échanges.

3) Marché et bazar

Dans la province du Fars, en divers emplacements des villes, on rencontre deux sortes de marchés, les uns permanents, les autres temporaires. Les premiers, qui répondent aux besoins journaliers des ménagères, sont formés d'un groupement de modestes boutiques situées les unes à côté des autres, dans un petit bazar. Chaque quartier en possède un certain nombre. Ils englobent les productions les plus diverses, à savoir l'épicerie, la boulangerie, la boucherie, la droguerie, etc. Mais, il est aussi des marchés qui ne se tiennent qu'occasionnellement, ici où là, pour offrir le produit d'une récolte, par exemple légumes, fruits etc. Dans la plupart des villes de la province, il existe aussi des foires de bestiaux, ânes, chevaux, chameaux notamment. Mais, chaque ville du Fars connaît aussi le marchand ambulant, qui passe d'un quartier à l'autre avec son âne portant ses marchandises. Au marché, ou dans la rue, on l'entend vanter celles-ci à voix forte, dans l'intention d'attirer l'attention des passants. Cet éloge s'accompagne souvent de poésies, témoignant parfois chez le marchand d'un réel talent littéraire.

Comme les grandes sociétés commerciales du capitalisme moderne font défaut, que, d'autre part, le volume de la demande est réduit, on ignore dans la province du Fars le système des grands magasins concentrant la vente de différents articles dans le même établissement. En revanche, dans les villes, spécialement à Chiraz, de grands bazars jouent un rôle considérable dans la vie économique, politique et sociale de la province. Ces bazars de grandes dimensions sont des places couvertes

abritant de larges couloirs des deux côtés desquels s'alignent les échoppes des marchands et des artisans. En apparence, le bazar semble un milieu hétéroclite dont toute coordination est absente. En réalité, l'ordre et la discipline y règnent. Marchands et artisans occupent les boutiques qui leur ont été attribuées. De distance en distance se trouvent des porteurs. Dans le bazar, on sait aussi où trouver les dallals, intermédiaires professionnels, secondant les paysans ou nomades ignorants, venus en ville pour écouler leurs produits et acheter ceux dont ils ont besoin. Ces achats et ventes sont d'ailleurs facilités du fait que, généralement, chaque branche de l'artisanat possède son bazar particulier. Ainsi, à Chiraz, la maroquinerie a le sien, comme la chaudronnerie, le textile, etc.

A côté du boutiquier et du marchand, qui composent une classe de la petite bourgeoisie, il arrive que les riches commerçants établissent leurs bureaux dans l'un de ces grands bazars. A l'intérieur de ces bazars, on rencontre encore de larges cours et de vastes entrepôts où l'on entasse la marchandise. Chez les petits marchands, la vente se fait au comptant, de la manière la plus directe, c'est-à-dire que le vendeur livre de la main à la main, n'acceptant pas, sauf pour ses propres clients, la vente à crédit. Pour le gros marchand, la transaction a lieu, le plus souvent, à terme et par l'intermédiaire de papiers de valeur. Le commerçant vend la marchandise qui se trouve à l'entrepôt et, par le jeu d'une simple écriture, donne procuration à l'acheteur de retirer la marchandise. Ce dernier peut le faire selon son gré ou revendre à son tour à une tierce personne. En somme, au Fars, comme partout en Iran, le bazar forme le centre le plus important des échanges urbains et le point de contact des commerces interne et externe de la Province. Journallement, un important volume de marchandises, provenant de l'extérieur, des différentes régions du Farsistan, est amené et échangé dans les bazars. Disons, au risque de nous répéter, que ceux-ci représentent le coeur même de l'économie urbaine. Le bazar n'est pas seulement le centre économique de la cité, il exerce encore une grande influence sur la vie politique et sociale de la ville et de toute la contrée. Cette constatation est valable non seulement pour la province du Fars, mais bien pour tout l'Iran. On affirmera qu'au cours des cinquante dernières années, le bazar, avec ses corporations organisées et son milieu concentré, est grandement intervenu dans les changements politiques et sociaux du pays. D'un autre côté, le courant des transactions, le niveau des prix pratiqués au bazar sont directement influencés par les événements politiques et économiques survenus à l'étranger. Il en est de même, à des titres divers, pour ce qui se passe dans le pays et la Province. C'est surtout durant la deuxième guerre mondiale et les années qui suivirent qu'on enregistra les plus fortes perturbations dans les transactions des bazars et la plus grande instabilité.

b) Commerce extérieur

Laissons ici le commerce interne de la province et voyons les échanges du Fars avec les autres régions de l'Iran et les pays extérieurs. Les quantités de marchandises exportées et importées sont considérables. La datte, le citron, le vin, l'orge, les tapis, les peaux, les boyaux figurent parmi les plus importants articles de l'exportation du Farsistan. En échange, la province reçoit des tissus, du thé, des produits pharmaceutiques, des automobiles, du papier, etc.

L'exportation farsî représente un chiffre appréciable dans l'ensemble de l'exportation iranienne; elle contribue grandement à équilibrer la balance commerciale du pays. Quant à l'importation de la Province, elle dépend beaucoup plus du commerce international que de celui de l'Iran. En effet, les produits provenant de l'étranger constituent près de 90% de l'importation. Autrement dit, la majeure partie du commerce extérieur du Fars prenait la route de Bouchehr. Aujourd'hui, c'est par Téhéran et Isfahan que s'effectue le commerce international de la Province.

CHAPITRE VI

COUT DE LA VIE, POUVOIR D'ACHAT

Le problème du coût de la vie au Farsistan et en Iran, comme d'ailleurs dans la plupart des pays du monde, est caractérisé par une hausse générale des prix depuis les années 1935-36. C'est surtout après le déclenchement de la deuxième guerre mondiale que le mouvement des prix signala des cours sans précédent. Durant les hostilités, et à la suite de l'entrée des armées alliées en Iran, on a pu y noter une hausse exceptionnelle. Voici le tableau concernant ce mouvement, accompagné de celui qui traduit l'augmentation du coût de la vie Iran (dès 1936, année de base, et en rials) :

	<u>1936</u>	<u>1939</u>	<u>1941</u>	<u>1950</u>	<u>1954</u>
Sucre 1 kg	4,30	4,80	7,--	21,--	27,--
Fromage "	3,72	4,65	5,65	35,--	45,--
Graisse "	8,72	12,--	18,--	80,--	140,--
Oignons "	0,64	0,50	0,85	3,--	5,--
Tissu 1 m.	5,31	6,--	15,15	13,75	17,--
Loyer par mois	200,--	250,--	700,--	2.000,--	2.500,-- (I)

Et voici le pourcentage d'augmentation du coût de la vie (année de référence, toujours la même, base 100) :

1936-37	=	100
1939-40	=	143 %
1940-41	=	162 %
1941-42	=	243 %
1942-43	=	476 %
1943-44	=	1003 %
1946-47	=	780 % (2)

(I) Revue mensuelle de la banque Melli (nationale).
Téhéran, 1954.

(2) Tableaux établis sur les données de "Iran To Day",
"Plan d'organisation".

On voit donc qu'en 1943, c'est-à-dire en pleine guerre, le coût de la vie, en sept ans, s'élève à 1003 % ! Pourtant, l'Iran n'était pas directement mêlé à la guerre, les hostilités dans le pays n'ayant duré que 3 jours seulement. Quelles étaient donc les causes de cette hausse extraordinaire des prix ? Voyez-les - c'est notre avis - dans l'exportation et la réquisition massive des denrées alimentaires, le séquestre du bétail par les armées alliées; puis, dans les perturbations politiques, causes de l'insécurité intérieure. Le manque de moyens de transport agit dans le même sens, sans oublier l'accaparement des marchandises par les mercantis. En outre, les alliés avaient imprimé et mis en circulation d'énormes quantités de papier-monnaie; on n'a jamais su combien.

Le gouvernement, de son côté, se montrait impuissant à combattre le marché noir et l'accaparement. De toute façon, l'Iran ressentait aussi la dépression affectant l'économie mondiale, résultant de l'état de guerre.

Après la guerre - on l'a vu! -, le mouvement des prix a décliné quelque peu. Mais ce repli ne fut que de courte durée. Depuis 1947 déjà, on remarquait une nouvelle hausse des prix. Celle-ci s'amplifia considérablement (v. tableaux aux pages suivantes) dès l'année 1950, à la suite de la nationalisation de l'industrie pétrolière. Durant celle-ci - c'était à l'époque du gouvernement Mossadegh -, les prix en Iran furent naturellement considérablement influencés par l'absence des revenus pétroliers et la hausse énorme des devises étrangères consécutive. Le manque de ces devises exerça une double action sur les prix: les produits importés devenaient excessivement chers, d'une part; de l'autre, l'augmentation en volume de l'exportation (plus de 30 %) devant compenser la perte des revenus de la compagnie pétrolière, fit monter le prix des produits nationaux.

Soulignons encore que l'intervention de commerçants sans scrupules, ou inquiets quant aux prix de leurs futurs achats, accéléra aussi l'augmentation du coût de la vie. D'un côté, ils bénéficiaient des facilités accordées par le gouvernement, désireux de forcer l'exportation; de l'autre, le manque de devises étrangères les portait à vendre leurs marchandises, à l'intérieur du pays, à des prix exorbitants. A cette époque, d'ailleurs, de simples rumeurs faisaient monter et descendre les prix.

Voici le tableau concernant la hausse des devises étrangères dès l'année 1949 :

<u>Années</u>	<u>₯</u>	<u>Rials</u>
1949 - Avant la nationalisation	1	43 à 48
1953 - Pendant la nationalisation	1	111 à 112
1955 - Après la nationalisation	1	8 à 85

Après la chute du gouvernement du Dr. Mossadegh et la conclusion de l'accord pétrolier, contrairement à ce que l'on attendait, et malgré une aide économique des Etats-Unis de plus de 150 millions de dollars, le prix de cette monnaie reste voisin de 80 rials et le coût de la vie continue à monter.

Il est vrai, en ce qui concerne le mouvement des salaires que, depuis 1936, leur niveau, ainsi que celui des revenus de la population, s'est relevé dans une grande mesure. Pourtant, la hausse des salaires est manifestement beaucoup plus lente que celle des prix. En voici la preuve fournie par la confrontation des années 1936 et 1954.

	<u>Salaires en rials</u>		<u>Salaire</u>
	<u>1936</u>	<u>1954</u>	
Paysan de la région de Marvdacht	3000 à 5000	25 000 à 30 000	annuel
Nomade (non chef de tribu)	15000	60 000	"
Fonctionnaire du gouv. (échelle 2)	410	1 040 à 2 000	mensuel sans allocation
Domestique (homme chez le particulier)	100	300	do.
Maçon	1 à 10	30	journalier sans allocation
Chaudronnier	15 à 20	50 à 60	do.
Employé d'un établissement de bains	15 à 20	60	do.

La hausse des prix fut donc et reste bien plus rapide que celle des salaires. Depuis 1936, le coût de la vie en Iran, et ceci est largement valable dans une grande mesure pour le Fars, a augmenté 8 à 10 fois. En conséquence, le pouvoir d'achat des salariés s'est réduit sensiblement durant cette période de dix-huit ans.

Dans ce laps de temps, la situation matérielle d'un employé du gouvernement, par exemple, s'est modifiée de la façon suivante :

<u>Année 1936</u>		<u>Année 1955</u>	
Echelle 2- Salaire 410 rials par mois. Pour une famille de 3 personnes		Echelle 2- Salaire fixe 1040 rials avec allocation de 2000 r. par mois. Pour une famille de 3 personnes	
	<u>En rials</u>		
70	Loyer	700 (minimum)	
230	Nourriture	1 500	"
60	Habillement	30	"
• 50	Excédent ou déficit	- 500	

Cette baisse du pouvoir d'achat et l'aggravation de la situation matérielle des classes salariées ne sont pourtant pas les mêmes pour toutes les couches de la population du Fars. Car, en raison de la grande demande de produits agricoles (conséquence de l'introduction de centaines d'industries : cimenterie, sucrerie, textile) et aussi de l'extension du marché (suite de l'amélioration des moyens de transport et de l'accroissement de la population urbaine), l'agriculture de la Province, en particulier, a réalisé quelque bénéfice. Même remarque pour la population nomade et la classe des propriétaires de la province. Seules, les couches pauvres et salariées ont souffert du mouvement des prix.

Pour ce qui est de l'évolution de ces derniers, examinons la situation sur le marché immobilier, notamment le prix des terrains à bâtir. Etant donné l'accroissement sensible signalé de la population urbaine et le développement rapide dans les villes du Fars, comme d'ailleurs dans la plupart de celles de l'Iran, la valeur des terrains a augmenté considérablement. Cette hausse se chiffre, à Chiraz comme à Téhéran, entre 2000 et 5000 pour cent, si l'on prend en considération une période de vingt ans !

QUATRIEME PARTIE

L'ETAT DES RELATIONS AU FARSISTAN

Dans les précédentes parties de notre thèse, nous nous sommes arrêté, à tour de rôle, aux conditions naturelles du Fars, au facteur population, enfin à l'économie de la province. Voyons maintenant, dans le quatrième et dernier compartiment de cette étude géohumaine, le système des relations de notre contrée, c'est-à-dire les rapports qui se sont établis entre les différents groupes de population. Puis nous donnerons un bref aperçu concernant les relations du Farsistan avec la Perse et les divers pays du monde, dans le passé et à présent.

CHAPITRE PREMIER

LES RELATIONS INTERNES

a) Latifundia et serfs

Dans l'ancienne Rome - personne ne l'ignore -, il existait de grands domaines s'étendant sur des dizaines d'hectares et appartenant aux classes privilégiées de l'Etat. Ces grandes propriétés, de grandeur d'ailleurs variée, étaient mises en valeur par la masse des esclaves. Aujourd'hui encore, nous retrouvons, dans la province du Fars, et sur de vastes espaces, cette forme de propriété. Celle-ci appartient aux chefs des tribus, aux grands terriens, habitant le plus souvent dans les villes et vivant dans l'absentéisme, ainsi qu'aux nouveaux arrivistes semi-bourgeois, semi-propriétaires fonciers, ressemblant aux anciens publicains de l'époque romaine. Ces grands domaines, situés parfois les uns à côté des autres, et couvrant ainsi une dizaine de kilomètres carrés, prennent l'aspect de véritables royaumes, Etats où le maître détient la puissance d'un petit monarque. Le mode d'acquisition n'est pas le même pour tous ces latifundia. Outre l'achat légitime et la transmission par héritage, la spoliation et la concession obtenue par fief sont souvent à l'origine de ces propriétés. Aujourd'hui, il est vrai, le bénéfice du fief, accordé par le Chah ou les princes, n'est plus à la mode. En revanche, la spoliation par intimidation des petits propriétaires reste fréquente.

Nous l'avons déjà dit, le domaine n'appartient pas nécessairement à une seule personne; il peut dépendre de deux ou plusieurs propriétaires. Mais, fréquemment, les propriétaires les plus faibles sont évincés par les copropriétaires plus forts. Ceci explique la concentration des latifundia aux mains des riches propriétaires. Ainsi, dans la province du Fars, on assiste encore à la manifestation du même phénomène qui domina toute l'histoire économique et sociale de l'antiquité et du moyen âge et qui consiste dans le dépouillement progressif des petits propriétaires au bénéfice des grands propriétaires terriens. A l'époque de Réza-Chah, il y a quelque vingt-cinq ans, nombre de ces latifundia, appartenant aux khans et aux seigneurs, ont été réquisitionnés et transférés au domaine public. Mais, depuis 1941, à la suite de l'abdication de Réza-Chah, les maîtres réussirent à récu-

pérer la totalité de leurs anciennes propriétés.

Dans ces vastes domaines, situés dans toutes les parties de la Province, travaillent des milliers de paysans, descendants des anciens esclaves. On est en droit de les comparer aux esclaves romains, surtout étant donné le fait qu'ils sont propriété du maître et qu'avec le village, ils font l'objet de transactions commerciales, exactement comme s'il s'agissait de têtes de bétail. Du point de vue juridique, notamment en ce qui concerne leurs redevances, ces misérables paysans vivent dans les villages comme entourés d'une muraille; ils ressemblent étrangement aux serfs du moyen âge ou à la clientèle de la société gréco-romaine.

Dans les latifundia du Fars, le ghaleesh ou village forme le centre du domaine; c'est là que les paysans sont l'objet de violations constantes de la part du maître ou de son intendant. En l'absence du premier, c'est le maire ou l'intendant qui dirige le village. Dans le cas de louage, c'est-à-dire lorsque le fermier remplace le maître, la situation devient tragique pour le paysan. Car, le fermier, généralement imprégné d'un esprit de lucre et n'ayant qu'une relation d'affaire temporaire avec les villageois, peut à son gré se livrer aux pires exactions à leur égard. Le maître, le plus souvent absent, reste complètement indifférent au sort de ces serfs des temps modernes; il les laisse végéter dans des conditions d'hygiène déplorables et sans instruction. Dans la province du Fars, ce sont autant d'êtres vivant en marge de la société féodalo-bourgeoise.

A part ces latifundia appartenant à des propriétaires privés, il existe, au Farsistan, et nous l'avons déjà dit, un certain nombre de domaines dits Vaghf, consacrés au culte par les bienfaiteurs qui les ont constitués et dont les revenus doivent servir aux cérémonies religieuses, ainsi qu'aux frais généraux des lieux saints. A tous les vices du système économique et social de la Province, ces Vaghfs (qui ne manquent pas de ressemblance avec les domaines ecclésiastiques de la France avant la Révolution) viennent en ajouter encore un. Car, l'énorme revenu de ces villages Vaghfs, résultat d'extorsion à l'endroit des pauvres paysans, est toujours gaspillé par les gérants, quand il ne sert pas à l'entretien des classes parasites, engendrant ainsi une masse oisive dans les villes de la province. De même que les plébéiens romains, "pourris par les repas publics et le blé de l'Etat", les parasites du Fars, formés de nombreux éléments, s'imposent à la société au nom de la religion, vivant du sang et de la sueur des classes travailleuses.

Dans les propriétés de l'Etat, la situation des paysans n'est guère meilleure et le niveau de vie s'y trouve aussi lamentable que partout ailleurs.

Bien qu'aujourd'hui, les latifundia dominent l'économie rurale du Fars, comme à Rome, ils n'ont pas réussi à éliminer complètement les paysans libres. Ainsi, dans certaines parties

de la province, spécialement aux alentours des villes, de petites propriétés paysannes subsistent. La raison de leur existence doit résider dans le fait que la ville leur assure une sécurité relative, ainsi qu'un centre de consommation intéressant. La mise en valeur de ces parcelles, d'ailleurs petites, a même provoqué l'essor de la culture intensive.

1) Statut juridique du paysan

Nous venons de le dire, le trait caractéristique du statut juridique du paysan farsî est que, à l'instar du serf, il est attaché à la glèbe et fait partie intégrante du domaine. En principe, le paysan est soumis à la juridiction de son maître. Il ne possède aucun droit d'intervention lors d'un changement de propriétaire; tout se fait sans son consentement. Théoriquement, le paysan peut quitter le domaine et se déplacer comme bon lui semble. Pratiquement, de par la création d'une sorte de clientèle fort semblable à celle que connut l'antiquité, il lui est quasi impossible de quitter le village. Cet asservissement du débiteur au créancier, qui existait en Grèce avant la loi de Solon (1), se manifeste dans notre Fars de la manière suivante. La part du paysan, réduite à la portion congrue, ne suffit jamais à couvrir ses dépenses. Il est le plus souvent à court d'argent et se voit alors obligé de recourir à ses maîtres. Le maître, mû non par un sentiment de pitié, mais par intérêt, celui qu'il a de garder toujours ses villageois en état de subordination, leur avance une certaine somme d'argent sous condition de s'engager à ne pas quitter le domaine avant le remboursement de la dette. Comme les paysans ne seront jamais en mesure de s'acquitter, les voici donc condamnés (2) à travailler pour leur "seigneur" jusqu'à la fin de leur vie. D'ailleurs, en admettant que le paysan puisse quitter son village, sachant que partout où il irait il rencontrerait les mêmes conditions, il préfère rester au village natal plutôt que d'affronter une situation inconnue. Pourtant, il arrive que des familles paysannes, persécutées par des maîtres cruels, abandonnent finalement la localité et s'installent dans les villes où elles se joignent à la plèbe citadine, tombant trop souvent dans la mendicité.

2) Les redevances des paysans

Partout, dans la province du Fars, les paysans sont soumis à de nombreuses redevances et obligations. Nous allons résumer celles-ci de la façon suivante :

(1) "La cité antique" : Fustel de Coulanges, Paris, 1866. p. 340-342.

(2) "Régime de la terre dans la société étatique du Bas-Empire" : Brissaud, Y., Paris, 1927, p. 54-56.

a) Corvée de culture

A part des cultures essentielles qu'assure le villageois, il est, la plupart du temps, des parcelles de terrain, dites moghasséméh, dont le revenu est réservé au fils du maître ou à son intendant. Ainsi, à côté des autres obligations, le paysan se voit contraint de travailler sur ces terres bénévolement, donc sans aucune contrepartie;

b) Corvée au village (I)

Tous les travaux spéciaux sur les latifundia, tels la construction d'une route, l'établissement d'un pont ou la réparation d'un mur du village, sont à la charge des paysans;

c) "Aumône"

Chaque année, au moment des moissons, une foule de mendiants ambulants, accompagnés de prêtres de campagne, se mettent en route, passent d'un village à l'autre, dans l'intention de bénir la moisson, tout en prélevant une partie de la récolte. Cette pratique diminue encore la part du paysan; il doit ainsi entretenir des fainéants qui ne participent donc en aucune manière à l'activité économique de la Province;

d) Droit de commerce

Le maître étant propriétaire exclusif, personne n'a le droit d'établir un commerce dans le village sans sa permission. Le droit de commerce fait l'objet d'une concession qui doit être accordée par le maître seul. Ce dernier, profitant de toute occasion pour accroître ses revenus, accorde trop fréquemment cette concession à des individus peu scrupuleux, contre forte redevance annuelle. Le commerçant, à son tour, et pour rentrer dans ses fonds par tous les moyens, exploite les paysans, en écoulant sa marchandise à des prix exorbitants;

e) Droit de justice

En principe, les délinquants doivent être jugés, d'après les dispositions légales, par les autorités compétentes. Mais cette règle n'est jamais observée en Iran et le maître exerce, sur son propre domaine, certains droits de justice plus ou moins importants. On distinguera, à ce propos, entre la basse et la haute justice;

1) Basse justice

La basse justice, comprenant spécialement les délits (vol, lésion, etc.), est presque toujours exercée par le pro-

(I) "La dîme, la corvée et le joug" : Buet, Ch., Genève, 1882, p. 87-106.

priétaire (I). Les gendarmes, c'est-à-dire les représentants de la force publique, plus ou moins à la solde des maîtres, évitent d'intervenir. À défaut du maître, l'intendant ou le maire rendent la sentence sur simple constatation des faits;

2) Haute justice

Comme à l'époque carolingienne, la haute juridiction relevait du tribunal du comte. Dans la province du Fars les crimes et les délits graves sont renvoyés au centre provincial. Toutefois, dans les contrées isolées, il arrive fréquemment que la question soit réglée entre familles, l'affaire n'allant jamais jusqu'au tribunal;

f) Droit de sanction

Le maître exerce non seulement certaines juridictions à son profit, mais il procède également aux sanctions découlant de ses jugements. Outre la bastonnade, l'emprisonnement et la mise aux fers, on connaît encore, dans les villages du Fars, d'autres sanctions, éloquents témoignages de la cruauté et de la barbarie de certains maîtres envers leurs misérables sujets, qui sont abandonnés complètement à eux-mêmes. Pour preuve, ce khan de la région de Mamassani qui, en 1951, ordonna d'arracher les ongles à l'un de ses paysans;

g) Droit d'expulsion

Comme s'il ne détenait pas suffisamment de droits, le malek ou maître peut renvoyer et chasser le paysan indésirable, à tout instant, quand il lui plaît. Le malek lui retire son droit d'établissement en le chassant même avec les membres de sa famille. Souvent, au moment du renvoi, on saisit encore le misérable avoir du paysan afin de rembourser la dette contractée envers le maître. Celui-ci possède des droits égaux à l'égard d'un certain nombre de personnes dites khoch-nechine - littéralement "heureux installés" - qui, habitant le village, ne prennent cependant part à l'exploitation de ce dernier.

h) Redevances en nature

Non content de toutes les charges qui pèsent sur le faible dos du paysan, le maître lui impose encore des redevances en nature. En d'autres termes, il exige que le paysan lui cède une partie du maigre bénéfice qu'il retire d'une occupation accessoire. Cette redevance englobe toute sorte de marchandises, volaille, miel, extrait de raisin, crème, beurre, etc. Les livraisons s'effectuent selon des règles différentes selon la contrée. Dans la région de Marvdacht, par exemple, la redevance en

(I) En raison de l'absence de toute réglementation, on ignore presque le système de la contravention dans les villages.

nature est calculée sur le nombre de têtes de boeufs de labour; chaque famille de paysans doit livrer annuellement au domicile du maître une poule et dix oeufs pour chaque tête de boeuf dont elle dispose. Mais, les exigences du malek ne se limitent pas à ces redevances; son appétit va au-delà des moyens du paysan. A chaque occasion, la grande majorité d'entre eux abuse de leurs droits. Exemple typique de la situation des paysans du Fars et du cynisme de nombreux maîtres, l'affaire des coupons de sucre et de tissu. Elle provoqua grand scandale dans tous les milieux de la population et, cependant, les autorités gouvernementales restèrent complètement indifférentes. De quoi s'agissait-il ? Pendant la guerre, certaines marchandises de première nécessité furent rationnées en Iran, comme dans tous les pays européens. Chaque personne aurait dû recevoir sa part en coupons. Or, pour les villages, le gouvernement, influencé par les classes privilégiées, confia la tâche de distribuer les coupons entre les paysans à leurs maîtres respectifs. Ces derniers, profitant de l'inaction du gouvernement et de l'ignorance des paysans, s'approprièrent les coupons et les vendirent au "marché noir" ou aux paysans, mais à un prix fortement majoré (4 à 5 fois plus).

i) Domesticité

Souvent, la femme ou la fille du paysan doit servir dans la maison du maître, sans grande rémunération.

b) Conséquences résultant de l'existence des latifundia

Sans exagération, nous sommes en droit de prétendre que les latifundia représentent l'une des causes essentielles de la détresse de la population farsistanaise, en général. Car, dans une large mesure, ce sont les latifundia qui portent la responsabilité de l'état arriéré de la culture et de la grande misère des paysans. Ce sont eux qui mettent obstacles à toute réforme économique-politique. Résumons donc leurs effets dans les deux paragraphes suivants :

1) Conséquences économiques

Tout d'abord, l'énorme revenu provenant des latifundia fut la cause d'un absentéisme très poussé dans la province du Fars. L'argent ainsi obtenu est littéralement gaspillé par les propriétaires fonciers. Il sert à la satisfaction des caprices de leur famille, sans profiter aucunement au développement de la Province. Des familles entières vivent dans l'oisiveté complète, passant leur temps dans les cercles familiaux ou en invitations intimes. Des milliers de rials sont engloutis annuellement pour l'achat de bijoux et de diamants, chacun rivalisant avec ses pairs au point de vue luxe. Les maleks, possédant parfois plusieurs latifundia, se soucient fort peu de la transformation du système d'exploitation (par des moyens techniques et la mécanisation de l'agriculture) et de l'amélioration de la situation de leurs paysans. Ils

concentrent bien plutôt leur activité sur l'augmentation du nombre de leurs villages. Au lieu d'aménager les terrains, ils les abandonnent à eux-mêmes. Le résultat de cette attitude, c'est que la terre ne donne même pas un tiers de son rendement naturel. Sans moyens techniques, et l'eau étant insuffisante, une grande partie des terres arables de la Province restent incultes. Pourtant, dans la plupart des régions du Fars, il suffirait de quelques efforts pour leur rendre leur fertilité. La construction de barrages pourrait aussi augmenter considérablement les réserves d'eau disponibles. Un certain nombre de rivières se jettent dans le golfe Persique ou dans des lacs salés sans qu'on puisse tirer grand profit de leurs eaux. Vu le fâcheux manque d'eau dans la Province et malgré leur faible débit, on peut comprendre quels services pourraient rendre ces rivières en cas d'aménagement technique, lacs artificiels, etc. Mais, qui songerait à prendre une initiative de cette nature ? Les tentatives de transformer les méthodes d'exploitation, faites ces dernières années dans le domaine public ou privé, à une échelle bien petite, n'ont pas connu de lendemain. (Exemple de la société de labour du Fars : dis-soute).

La création de la Banque d'Agriculture, qui devait aider propriétaires et paysans à développer l'agriculture, n'a rien changé en réalité. Car les crédits obtenus sont souvent engagés dans des spéculations concernant la ville, sans qu'on se préoccupe des buts fixés à l'origine.

Dans les villages appartenant à plusieurs propriétaires, la situation est encore pire, les responsabilités n'étant endossées par personne. De leur côté, les petits propriétaires, sans grand revenu, ne peuvent jamais consacrer d'importantes sommes à des perfectionnements techniques. On doit constater partout l'indifférence des grands propriétaires et l'absence d'une véritable organisation de développement économique du Farsistan.

Au surplus, l'existence des latifundia et les privations qu'ils imposent aux paysans a pour conséquence le désintéressement de ces derniers quant au sort du village et de la culture. Sachant pertinemment que c'est le maître qui profitera avant tout de leur labeur, les paysans montrent fort peu d'enthousiasme dans leur activité. En outre, les latifundia empêchent l'émancipation des masses paysannes et leur entrée dans la société, ce qui eût pourtant donné une impulsion nouvelle à la vie politique, économique et intellectuelle de la Province (I). Ainsi, l'important capital humain du Farsistan, inemployé et sous le fouet du maître, l'énorme masse de nos concitoyens dans les villages lointains, sont ravalés au niveau de misérables esclaves terriens.

(I) Comme les anciens esclaves, les paysans du Fars ont fort peu de contact avec la société; ils vivent en marge de celle-ci.

Terrible inégalité de classes, blocage et perte d'importantes ressources naturelles et humaines, existence malheureuse et asservissement du paysan, avec leurs conséquences psychologiques, enfin gaspillage de gros capitaux et propagation des vices résultant de l'absentéisme, tel est le bilan concis des conséquences économiques et sociales qu'on doit au maintien des latifundia;

2) Conséquences politiques

Dans le domaine politique, les latifundia exercent une influence aussi néfaste que sur le plan économique. L'une conditionne l'autre ! Dans une contrée comme le Fars, dont le système économique est basé essentiellement sur l'élevage du mouton et l'asservissement du paysan, que peut-on attendre de son régime politique, abstraction faite de la bourgeoisie des villes ? La masse opprimée des paysans par les maleks, de même que les membres des tribus nomades par leurs khans, ne forment pas des troupeaux dociles dans la lutte électorale. Mais, dans une province où le suffrage de la campagne constitue certainement la partie la plus importante des bulletins, les urnes étant le plus souvent confiées aux maleks eux-mêmes, quels peuvent être les résultats de ces élections ? La réponse est simple. Grâce à leur domination économique, la féodalité et les propriétaires fonciers ont toute licence d'obtenir également la direction politique, de devenir même les maîtres absolus de la Province. Par conséquent, il n'est pas étonnant que, dans le Fars, toutes les fonctions importantes soient aux mains des classes privilégiées et de leurs alliés. Même au cas où le gouvernement intervient dans les élections, le résultat ne change guère (I). Ce sont presque toujours les grands propriétaires ou leurs protégés qui triomphent à cette occasion. Ceci étant, la démocratie du Fars ne signifie rien d'autre que la domination incontestée des classes privilégiées sur les classes déshéritées.

En somme, le régime agraire actuel du Fars et de l'Iran forme la base sur laquelle sont édifiées toutes les institutions politico-sociales du pays. Dans le domaine politique, les conséquences des latifundia sont encore plus graves que sur le terrain économique. Car, c'est grâce à leur influence politique que les riches propriétaires et leurs alliés s'opposent constamment à toute mesure libérale et à toute réforme économique de la Province. Ce sont ces institutions qui confèrent au gouvernement du Fars et de tout l'Iran ce caractère d'oligarchie et de favoritisme qui fait obstacle au progrès.

(I) Le gouvernement de Téhéran intervient presque toujours dans les élections provinciales, au profit de ses favoris. A l'époque de Réza-Chah, c'était le Ministère de l'Intérieur qui désignait les députés, de son propre chef.

c) La société urbaine

Le signe caractéristique de la société urbaine du Fars, c'est la différence frappante existant entre classes et son fondement purement familial. Dans toutes les villes de la Province, on est surpris de l'absence complète de l'égalité entre classes et de la présence d'un esprit de famille (I). En effet, au Fars comme dans le reste de l'Iran, tout est basé sur la parenté; la famille forme le noyau de l'activité économique, politique et sociale. La solidarité sociale qui anime aujourd'hui bien des sociétés modernes fait complètement défaut dans nos villes. Les cercles, les associations d'entraide, les réunions de tous genres qui attachent les individus à leur milieu social et jouent un si grand rôle dans le développement économique et social de maints pays sont, chez nous, des plus restreints. Il est évident que cet état de choses porte, dans une large mesure, la conséquence du système économique, de l'état arriéré de la production provinciale. Il en résulte un manque d'harmonie lamentable dans la société urbaine. Voyons la chose de plus près et distinguons ces diverses classes. Ceci est aisé. Les voici en ce qui concerne le Fars :

1) Propriétaires fonciers

Cette classe englobe tous les propriétaires terriens du Fars. Mais, on peut la subdiviser selon la puissance économique, c'est-à-dire distinguer deux catégories de propriétaires, les grands et les petits.

Ces derniers, doublés des fonctionnaires de l'administration et des membres de l'artisanat, constituent une sorte d'intermédiaire entre les classes riches et le peuple pauvre. En somme, c'est la classe moyenne de la Province. Mais une classe moyenne beaucoup plus proche des classes pauvres que des castes riches. Les petits propriétaires, possédant des parts de village, cèdent souvent ces parts au fermage et vivent dans l'absentéisme, en ville. N'ayant pas de revenus suffisants, un bon nombre d'entre eux ont pénétré dans l'administration gouvernementale. D'autres, n'ayant pas d'instruction, ont été évincés complètement par les grands propriétaires et sont tombés dans la pauvreté.

A côté de ces petits propriétaires, voici les grands maîtres terriens, qui jouissent de tous les privilèges. Après les féodaux, c'est la classe la plus riche et la plus puissante de la Province. Généralement, ces grands propriétaires n'ont pas grandes préoccupations, leur activité économique se bornant à surveiller leurs vastes domaines. Les inspections auxquelles ils

(I) Nous sommes ici au stade antérieur à la société moderne, stade où l'on ignore le sens social et où tout gravite autour de la famille. Cette forme de la société existe encore en Iran et dans la plupart des pays de l'Orient.

procèdent prennent souvent le caractère d'une excursion ou d'une partie de chasse. Sans cela, ils passent leur temps à jouer au poker dans des cercles fermés ou à fumer de l'opium entre amis, en donnant leur avis sur les grands événements nationaux et internationaux.

2) Bourgeoisie

Elle correspond à la catégorie des marchands, des industriels, des bailleurs de fonds. Nombre de bourgeois, enrichis par le commerce et l'usure, se sont procuré de grands domaines dans les régions rurales, formant ainsi une classe de semi-bourgeois, semi-proprétaires. C'est d'ailleurs leur richesse qui leur a permis de contracter des alliances avec les familles aristocratiques et de pénétrer ainsi dans les castes privilégiées. Certains membres de la bourgeoisie ont concentré toute leur activité sur l'agiotage et le prêt de capitaux usuraires (jusqu'à 20% par mois). Ces prêteurs exercent une influence indéniable sur tous ceux - et ils sont nombreux en Iran - qui ont besoin d'argent.

3) Classes moyennes

Présentement, les classes moyennes du Fars se composent de personnes exerçant certaines professions et activités économiques, "membres de l'artisanat, marchands résidant aux bazars, fonctionnaires de l'Etat, officiers de l'armée". Leur revenu arrive tout juste à couvrir leurs dépenses. L'élite de la classe moyenne approche l'aristocratie, alors que ses éléments mineurs se mêlent aux masses pauvres. Les classes moyennes englobent aussi un grand nombre de petits propriétaires ou d'anciens membres de l'aristocratie ayant perdu leurs biens. Au point de vue structure sociale, elles constituent le groupement le plus important de la société urbaine. On peut aussi y distinguer les deux groupes suivants : le premier, la vieille génération, témoignant encore de sentiments religieux et dont l'attitude témoigne plus ou moins de son conservatisme; le second, représenté par les jeunes intellectuels. Mécontents de la situation, ils entrevoient le salut du pays dans une réforme radicale. C'est cette dernière catégorie des classes moyennes qui est à l'avant-garde du progrès social en Iran et qui essaie de briser la suprématie de l'aristocratie en anéantissant son influence.

4) Classes pauvres

Ne disposant que d'un maigre revenu et vivant au jour le jour, les membres de cette classe s'adonnent à toute sorte d'occupations. On y rencontre les employés de maison, les ouvriers, certains métiers manuels, les porteurs, les laveurs des bains publics; tous forment la véritable plèbe de l'époque moderne (I).

(I) Dans toutes les villes de l'Iran, il existe des bains publics où l'on peut se confier à des laveurs et masseurs professionnels.

Ce peuple forme une grande partie de la population urbaine du Fars. Il comprend aussi les sans-profession.

Il faut souligner que la misère de cette plèbe citadine présente un douloureux contraste avec l'aisance des classes riches. Son habitat, son alimentation, l'habillement de la classe pauvre sont des plus misérables, ne soutenant en rien la comparaison avec ceux des castes privilégiées. Loin des magnifiques palais et jardins des propriétaires et des bourgeois, les pauvres de Chiraz se cantonnent dans les misérables taudis du sud de la ville, où ils s'entassent littéralement.

Le fromage, le yoghourt, du raisin, des concombres, avec une maigre galette de céréale et parfois une soupe légère, constituent la base même de la nourriture des familles pauvres, souvent très nombreuses. Pendant les périodes de disette, parfois artificielle, dues aussi à une sécheresse persistante, la situation des pauvres devient tragique (I). Les maladies font alors des ravages chez ces gens vivant dans la plus grande promiscuité - presque toujours plusieurs familles cohabitent dans la même maison, chaque famille n'occupant qu'une seule pièce. C'est chez eux qu'on rencontre toutes les infirmités, estropiés et aveugles particulièrement. Dans une province comme le Fars, où l'organisation de l'hygiène est déficiente, une menace continue plane sur toute cette population, dont le dénuement interdit les moindres mesures de prévention.

Un mot encore sur une catégorie spéciale de la plèbe, les mendiants. Ils constituent un véritable ordre professionnel. En effet, dans toutes les villes du Fars (mais ceci est également valable pour le reste de l'Iran), il existe un grand nombre de mendiants "organisés", vivant des aumônes et de la charité de la population. Chaque mendiant ou "dynastie" de mendiant dispose d'emplacements réservés dans quelque endroit de la ville et où, de mille manières, ils cherchent à provoquer la pitié des passants. La plupart de ces mendiants, valides d'ailleurs, se refusent à participer à une activité quelconque, préférant un mode de vie qui, sans les fatiguer, leur rapporte beaucoup plus. Dans toutes les parties de la Province, en ville comme à la campagne, des milliers de mendiants, hommes, femmes et enfants, certains tout de même infirmes, aveugles spécialement, pullulent en quête d'un morceau de pain.

Par la présence de sa plèbe citadine et ces mendiants, fort pitoyables, il se dégage de la rue farsistanaise, iranienne tout autant, une impression de misère et de désolation dont le souvenir vous poursuit.

(I) Pendant la guerre, nombre de familles, acculées à la famine, dans leur profonde détresse se nourrissent des déchets abandonnés dans les abattoirs (sang, etc.).

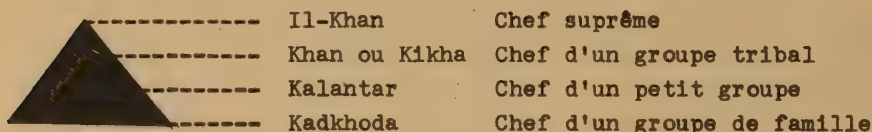
d) Organisation des clans (hiérarchie féodale)

Aux clans se rattache une importante partie de la population du Fars. Il y a là comme une société dans la société et on les rencontre dans l'ensemble de la Province. Basés sur l'économie pastorale et le nomadisme, les clans, dans toutes leurs manifestations sociales, expriment, de façon pour ainsi dire latente, leur genre de vie. Bien que leur organisation féodale ait été parfois sérieusement ébranlée par l'intervention du gouvernement, ces dernières années, leur tradition de nomadisme, la nécessité de conserver la cohésion économique des membres de la communauté, en raison aussi de l'action de facteurs politiques, ce féodalisme se maintient; il paraît même, dans certaines circonstances, s'être renforcé.

De même que la féodalité, en Europe occidentale, possédait sa hiérarchie en forme de pyramide, l'organisation des khans héréditaires du Fars possède aussi la sienne, le clan, dont voici les éléments.

Tout en haut, dans l'empyrée tribale, trône l'Il-khan. Il dirige tous les groupements de la tribu. Au-dessous de ce chef suprême viennent les Khans ou Kikhas, chefs de fractions, divisions du clan, les Kalantar qui dirigent une nouvelle subdivision, les sous-fractions ou branches, enfin, les Kadkhoda, chefs d'un groupe de famille, celles-ci noyau de la féodalité.

Voici le schéma de la hiérarchie des clans du Farsistan :



Toutes ces divisions et subdivisions sont donc subordonnées à l'Il-Khan et soumises à son autorité juridique, économique et politique. Toute cette organisation n'est pas seulement l'émanation d'un sentiment de respect traditionnel, elle est aussi la conséquence logique des liens qui attachent chaque membre du clan, cellule de la tribu, à son milieu économique et social.

Comme dans l'institution de la chevalerie et du patronat, en Europe, au moyen âge, les membres de la tribu farsie ou iranienne ont certains droits et devoirs envers leurs chefs hiérarchiques. Tout d'abord, ils doivent respect et soumission à leurs khans, ce qu'ils manifestent encore en leur payant une redevance. Tous les membres de la tribu ont encore le devoir de venir en aide à l'Il-Khan en cas de guerre ou dans tout autre difficulté. De son côté, l'Il-Khan a le devoir de protéger économiquement, socialement et politiquement, les membres de sa tribu con-

tre toute ingérence extérieure, soit du fait d'agents gouvernementaux, soit de celui de membres d'autres clans. L'Il-Khan dirige, en personne ou par ses émissaires montés, l'émigration des nomades du Garmsir vers le Sardsir et vice versa. Les liens qui attachent le chef de la tribu à ses sujets se voient souvent renforcés par des mariages entre sa famille et celles des chefs de clan. Dans les migrations de la tribu, la "maison" de l'Il-khan, sa tente, est toujours dressée au centre de la tribu, au milieu des meilleurs pâturages. L'Il-Khan est toujours escorté d'un assez grand nombre d'hommes armés. Il a droit de juridiction complète sur ses subordonnés, un droit beaucoup plus étendu que celui dont disposent les propriétaires fonciers. L'Il-Khan rend la justice (qui comprend aussi la haute justice) lors de son passage d'une région à l'autre, abandonnant parfois certains litiges aux khans subalternes.

e) Influence de la féodalité

La féodalité est un fléau pour la Province et son influence paraît encore plus néfaste que celle des latifundia. Soucieuse de conserver cette institution aussi longtemps que possible, la féodalité empêche tout changement et amélioration du système économique actuel, lesquels aboutiraient évidemment à sa destruction. Les féodaux ne consentiront jamais à la transformation d'une organisation dont ils émanent et dont ils sont bénéficiaires. Mais, cette féodalité n'en est pas moins en contradiction flagrante avec la conception de l'Etat moderne et son existence va à l'encontre du principe de l'égalité des citoyens. Elle se dresse également contre l'autorité intégrale de l'Etat, auquel elle cherche constamment à faire pièce; n'est-elle point une puissance autonome dans l'Etat même! Les chefs de tribu, leurs sous-ordres et leurs membres se dérobent constamment à la puissance publique. Ils ne paient pas d'impôt, n'accomplissent pas de service militaire et entravent continuellement l'exécution des décisions des organes administratifs. Ainsi, un vaste territoire et une fraction notable de la population échappent à l'emprise du gouvernement. Mais, l'existence de ces tribus en armes est encore la cause de la plus grande insécurité; elle s'oppose ainsi au développement normal de l'économie provinciale. Les populations paisibles de la périphérie et les paysans sans défense sont toujours à la merci des bandes armées de ces tribus nomades que protègent leurs khans. Au point de vue politique, l'influence de la féodalité est encore plus fâcheuse. La féodalité, ses tribus et ses clans ne présentent pas seulement un danger permanent pour les institutions gouvernementales; les chefs de tribu jouent parfois le rôle de marionnettes en matière de politique étrangère. Sans doute, nombre de khans, mûs par leur patriotisme, luttèrent-ils durant toute leur vie contre une influence extérieure exagérée. Cela n'en a pas empêché d'autres, plus opportunistes et moins patriotes, de se mettre à la disposition des ennemis de leur peuple. Ce n'est pas sans raison que les agents des pays colonisateurs, sous le masque de touristes, s'infiltrèrent, en temps de guerre ou de crise, dans les tribus pour obtenir leur

appui dans leurs sourdes menées. Dans la conscience très nette que les tribus armées exercent un réel pouvoir et jouent un rôle de premier plan dans la solution apportée aux problèmes intérieurs et extérieurs de la Province, certaines familles intrigantes et influentes, n'ayant pourtant aucun rapport avec les tribus, mais pour profiter des avantages qu'elles offrent, se sont liées à elles, se mettent à la tête d'un clan pour mieux dominer les autres classes du Fars. La puissance des khans ne sert pas seulement à intimider leurs ennemis : leur position au sein du Parlement et dans les administrations gouvernementales leur confère une place privilégiée dans toute la Province.

f) Tribus du Fars

1) Tribu Ghachghaï

La tribu Ghachghaï comprend cinq grands groupes, chacun d'eux se subdivisant en plus petites fractions. Mentionnons les plus importantes, les Daréh-Chouri, les Kachkouli, les Chéch-Boulouki, les Farsi-Madan, et les Amaléh. La tribu de Ghachghaï est de toutes les tribus de l'Iran la plus nombreuse. Elle se compose de pas moins de 50 000 familles, approximativement. Leurs places d'hiver, au Garmsir, lors de leurs migrations saisonnières, sont les régions de Firouz-Abad, Ghir, Karzine, Mahoure-Milati, Kazeroun, Djahrom, Mahale-Arbaeh, etc. Quant à leurs emplacements d'été au Sardsir, ils se situent dans les plaines de Chéch-Nahieh, Tchahar-Danguéh, Padéna, Simirom et Khossrow-Chirine.

2) Tribu Khamssseh

Cette tribu est formée de cinq petites tribus, les Bas-séri, les Arab, les Baharlou, les Eynalou et les Nafar. En hiver, les Khamssseh demeurent dans les régions de Fassa, Darab, Sarvéstan et, pendant l'été, on les rencontre à Sivand, Dénbid, Didéghan, donc au Sardsir. Les Khamssseh n'ont pas la puissance des Ghachghaï, et une branche de leur tribu est formée, on l'a vu, d'Arabes bohémiens.

3) Tribu Mamassani

Les Mamassani comptent une trentaine de petites fractions, entre autres les Alivande, Keraix, Moussa-Arabi, Bahman-Yari, etc. Les Mamassani ne sont d'ailleurs que des tribus seminomades. Leurs migrations sont moins étendues et moins longues. En hiver, ils restent dans la région de Mamassani même; en été, ils vont à Ardekan.

4) Tribu de Boveyr-Ahmadi

Les Boveyr-Ahmadi sont les tribus les plus guerrières de l'Iran. Le centre de leur communauté se trouve à Ardekan, mentionné ci-dessus, et à Tole-Khossrow.

g) Politique de Réza-Chah envers la féodalité

Avant Réza-Chah, le gouvernement de Téhéran n'avait pas grand contrôle sur les provinces. Son pouvoir se limitait, en effet, à la région de la capitale. Les Chahs se contentaient généralement du titre de Chahinchah (roi des rois) et, la plupart du temps, ils abandonnaient les affaires provinciales au gouverneur de chaque région. En somme, l'Iran ne connaissait pas la centralisation du pouvoir; il vivait sous un régime de semi-féodalité.

Quant à l'autorité régionale dans la province du Fars, au début du règne de Réza-Chah, on connaissait deux forces rivales se disputant l'hégémonie. La première était incarnée par la famille Ghavam, qui régnait sur la Province depuis près de deux siècles, et se montrait favorable à la politique anglaise. La deuxième, les khans Ghachghaï, défiait l'autorité des Ghavam sur le Fars. Quoique les Ghavam n'aient pas été membres d'une tribu farsî, à la longue et grâce à l'argent, ils avaient pu s'assurer l'appui des tribus Khamseh, rivaux des Ghachghaï. Toutefois, ils se heurtaient à forte partie, les Ghachghaï disposant de beaucoup plus d'hommes armés.

À son avènement, Réza-Chah ne pouvait tolérer la présence d'un autre pouvoir que le sien. Il entreprit une vaste opération dans le pays en vue d'éliminer toute force rivale. Considérant que les khans représentaient le plus grand obstacle à l'établissement de son pouvoir absolu, il décida d'écraser l'influence des chefs de clans partout en Iran. Mais, connaissant bien la puissance particulière des tribus du Fars, tout au début de son règne, il suivit sagement une politique de modération envers la féodalité provinciale. Il ne s'opposa même pas à l'élection d'Ismaïl Sowlattodowleh, chef des tribus Ghachghaï, et de son fils, ainsi que d'Ebrahim Ghavam au Madjless (Parlement). Mais, en même temps que Réza-Chah continuait cette politique amicale envers les grands chefs du Fars, les assurant de sa bienveillance, d'un autre côté et parallèlement à sa politique de désarmement des tribus au Farsistan, il commença par éliminer les petits chefs de clans. Dans cette opération, Réza-Chah utilisa même l'influence de Sowlattodowleh, chef des Ghachghaï, pour écraser les autres clans.

Cependant, la bonne entente de Réza-Chah et des Ghachghaï ne dura pas longtemps. Les chefs de la tribu, résidant au Fars, se méfiaient du Chah. Considérant que Sowlattodowleh était, en somme, prisonnier à Téhéran, ils manifestèrent leur mécontentement et réclamèrent son retour dans la Province. En même temps, la pression militaire du pouvoir central et la politique de sédentarisation des tribus se heurtaient à une dure résistance de la part des autres clans, spécialement de celle des tribus guerrières Boveyr-Ahmadi. De sorte que, dès l'année 1308 (1928), presque toutes les tribus du Fars, à l'exception des Khamseh, commencèrent à guerroyer contre les troupes régulières du gouvernement. Ce conflit armé prit le caractère d'une véritable guerre civile. Elle dura des années, un lustre approximativement, durant lesquelles

les adversaires engagèrent plusieurs batailles rangées, dont la plus importante fut celle de Tamoradi. Cette bataille mit spécialement aux prises les troupes du gouvernement et les tribus Boveyr-Ahmadi; deux mille soldats y trouvèrent la mort. Les khans qui se voyaient en danger et considéraient leurs intérêts comme étant menacés, menaient une guérilla constante, s'en prenant aux soldats et à la gendarmerie partout où ils les rencontraient.

Inutile de dire le préjudice que subit l'économie du Fars. De nombreux paysans furent alors tués, des dizaines de villages pillés, les cultures, enfin, ravagées.

Mais, dans ces opérations, l'attitude des chefs de clans, les uns envers les autres, n'était pas toujours amicale. Ils ne faisaient guère cause commune, chacun luttant pour soi; parfois même, ils se battaient entre eux. Ceci facilita beaucoup la tâche de l'armée. Et la répression de celle-ci fut extrêmement dure. Les tribus perdirent des milliers de membres. On pendit même de nombreux chefs à Chiraz. A la fin de l'année 1312 (1933), l'armée et la gendarmerie étaient devenues maîtresses de la situation.

Pour éliminer complètement la féodalité, Réza-Chah ordonna le transfert des grands chefs de tribus à Téhéran. Il les obligea à demeurer dans la capitale, sous l'œil de la police. Et comme il n'aurait point encore supprimé complètement l'influence féodale, il ordonna la réquisition des domaines appartenant aux grands chefs de tribus pour les transférer aux domaines publics. De toutes ces propriétés réquisitionnées, les possessions de Ghavam et des Ghachghaf représentaient certainement la plus grande part. Elles comprenaient des dizaines de villages, dont ces familles avaient pu s'emparer depuis des années. Après l'écrasement de la résistance des tribus commença une période de réorganisation. L'autorité féodale étant fortement ébranlée, la structure du clan se voyait atteinte jusque dans ses fondements. Les tribus étaient presque entièrement désarmées. A la place des anciens chefs, des gouverneurs militaires ont été désignés pour chaque région tribale. De nombreuses tribus furent alors sédentarisées et la sécurité absolue régna dans toute la province du Fars.

1) Conséquences de la politique de Réza-Chah

L'écrasement de l'influence féodale et le désarmement des bandes armées nomades mit fin, première conséquence, à l'insécurité qui paralysait l'économie de la Province. Ceci a permis l'établissement d'un régime administratif moderne. L'autorité du gouvernement central actuel s'est d'ailleurs imposée dans les régions les plus lointaines. L'établissement de la paix à la périphérie a également assuré un développement du commerce et de l'économie rurale. La politique de sédentarisation eut certainement d'heureux effets en ce qui concerne la situation générale

du Fars, en permettant notamment la formation d'un Etat moderne. Mais, étant donné les conditions climatiques du Fars et le besoin de disposer de pâturages abondants, cette politique n'était pas conforme à l'économie pastorale de la Province, ni à celle des clans. D'autre part, devant l'éclipse de la féodalité, les propriétaires fonciers, qui redoutaient toujours l'influence des chefs de tribus, profitèrent du champ laissé libre pour supplanter ces derniers dans une large mesure. De toute façon, la sécurité, jamais encore connue au Fars, qui succéda à la période précédemment troublée, eut pour conséquence une prospérité nouvelle. Acquis au détriment des milieux nomades, elle ne s'inscrivit pas toujours au bénéfice des paysans paisibles. L'armée et les gendarmes ne les épargnèrent même pas, commettant parfois envers eux des actes abominables. En réalité, la tyrannie des gendarmes et de la troupe remplaça simplement les violences des tribus et de la féodalité. Une fois de plus, ce furent les paysans qui firent les frais de l'évolution.

2) Evolution ultérieure

Au moment où l'Iran et le Fars bénéficiaient d'une sécurité complète et voyaient leur prospérité économique s'accroître, survint la deuxième guerre mondiale. L'occupation du pays par les armées alliées mit fin au régime de Réza-Chah, aboutissant à l'exil de ce dernier. Pour la Province, ce changement signifiait le début d'une nouvelle période de perturbations, ainsi que le retour du pouvoir féodal. En effet, après la chute du régime, presque tous les chefs de tribus retournèrent à leurs clans, recouvrant leur place au sein de la communauté féodale. Les fils ou les parents de ceux qui avaient péri au temps de Réza-Chah prirent leur place. En somme, la féodalité retrouva tout son prestige; de nouveau, elle est devenue l'un des plus importants facteurs du Fars, agissant sur la destinée de celui-ci.

A cette résurrection de la puissance féodale, il est plusieurs raisons. En voici les importantes :

a- Tout d'abord, l'élimination de la féodalité était plus apparente que réelle. En éliminant les grands chefs de tribus, Réza-Chah ne toucha à la féodalité qu'en surface; l'organisation du clan restait intacte. Le souverain réussit à décapiter cette féodalité, mais le corps économique et social du clan subsistait. Bien que certains féodaux aient été sévèrement punis, que certains même soient morts en prison, d'autres, en revanche, réussirent à rentrer en grâce, allant jusqu'à pénétrer à la cour impériale, contractant même alliance avec la famille du Chah;

b- La réapparition de la féodalité fut ensuite facilitée par la durée relativement courte de son éclipse. Car, entre l'élimination de la féodalité et la fin du régime de Réza-Chah, il ne s'était écoulé qu'une dizaine d'années. On n'imaginait pas la transformation, en un si court délai, d'un régime économique, social et politique prenant son origine dans les temps

les plus reculés;

c- Troisième cause : la conduite de l'armée et de la gendarmerie envers les tribus; tous les prétextes étaient bons pour brimer et spolier les nomades. Les durs traitements qui leur furent appliqués par les agents gouvernementaux engendrèrent contre eux et chez les pasteurs une haine farouche. Aussi, ressentaient-ils comme une nostalgie du rétablissement de l'ancien état de choses et souhaitaient le retour de leurs anciens chefs (1);

d- A toutes ces raisons, ajoutons-en encore une autre relevant de la politique extérieure. En effet, après la chute de Réza-Chah, constatant l'affaiblissement du gouvernement central, certaines Puissances étrangères favorisèrent, d'une manière ou d'une autre, le rétablissement de la féodalité, dont elles escomptaient la réalisation de leurs visées politiques.

h) Relations de classes

De toutes nos précédentes considérations, il résulte qu'à part la classe moyenne, on remarque dans la province du Fars six classes distinctes. Trois sont privilégiées : les khans, les propriétaires fonciers et la haute bourgeoisie urbaine; à celles-ci on peut opposer les trois classes opprimées ou préteritées, à savoir peut-être les nomades, en tous cas les paysans et la plèbe citadine.

Cependant, s'il existe des analogies et une sympathie entre la paysannerie et le peuple des villes, il n'en va pas de même pour les nomades. En effet, ces nomades, enrichis par le fort accroissement de leur fortune (moutons, surtout au cours de ces dernières années), se sont éloignés des classes pauvres et forment aujourd'hui, dans le Fars, une catégorie relativement aisée. Au surplus, il subsistera toujours une forte opposition entre les tribus nomades et la paysannerie sédentaire; elle est le résultat d'une discordance de leurs intérêts économiques. Les paysans souffrent effectivement, et dans une grande mesure, de l'existence de clans pasteurs. Ces "vagabonds", comme ils les nomment, font des incursions périodiques dans leurs villages; ils y détruisent les cultures, volent le bétail et la volaille et vont jusqu'à saccager les biens des paysans. A la fin de l'été et au début du printemps, c'est-à-dire au moment du passage des peuples bergers, c'est une véritable calamité qui s'abat sur les villages. En traversant les régions cultivées, les nomades lâchent leurs moutons dans les champs, causant chaque année d'é-

(1) Un membre de la tribu Ghachghai rapporte que, pendant que les femmes n'avaient pas assez de lait pour nourrir leurs enfants, un officier les obligea à donner le leur à son chien "pour qu'il devienne plus intelligent".

normes dégâts à l'économie rurale. Au surplus, l'administration s'en est souvent servie, pour mater la paysannerie cherchant à défendre sa cause devant les exigences exagérées des propriétaires fonciers et de la féodalité et pour réprimer ses petits soulèvements.

Les relations entre les trois classes dominantes de la province, c'est-à-dire la féodalité, les propriétaires fonciers et la bourgeoisie sont également réglées par l'intérêt et autres considérations sociales, cela va de soi. Il n'est qu'à faire une enquête sur les valeurs économiques et les préoccupations matérielles de ces classes, ainsi que sur leur position sociale respective pour s'en convaincre. Tout d'abord, la féodalité forte des expériences du passé, la dure répression de Réza-Chah, essaie de mettre fin aux litiges traditionnels des différents clans, pour mieux faire pièce à l'autorité du gouvernement; se basant sur sa puissance réelle et sur ses hommes armés, la féodalité cherche, d'un autre côté, à se rendre maîtresse absolue de la province, ceci au détriment des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie. Fidèle à sa pratique ordinaire, elle continue à rognier les biens des propriétaires terriens, notamment, par l'intimidation et toute sorte de contestations, pour les obliger à céder leurs domaines à des prix dérisoires. Ces petits propriétaires, qui tiennent les féodaux pour spoliateurs et fauteurs de troubles, leur opposent une vive résistance. L'hostilité des deux classes se transpose souvent sur le plan politique, chacune d'elles s'efforçant d'y gagner les meilleures positions. Pourtant, certains propriétaires dont les domaines se trouvent dans la zone d'influence des khans emploient parfois la ruse et la flatterie pour entrer dans les bonnes grâces de ces derniers, s'évitant ainsi des difficultés.

La bourgeoisie a besoin, avant tout, de sécurité. Sans celle-ci, ses affaires ne prospéreraient pas. Aussi regarde-t-elle la féodalité comme un facteur de trouble et ne manifeste-t-elle non plus grande sympathie à celle-là. En revanche, les bourgeois entretiennent des relations très étroites avec les propriétaires, les uns et les autres faisant souvent cause commune, ne serait-ce déjà que sur les prêts à intérêt et la spéculation sur les terrains. Cette activité, avec le commerce des denrées, apporte des bénéfices considérables à la bourgeoisie.

A part les classes susmentionnées, la province du Fars connaît un assez grand nombre de personnes ne prenant aucune part aux activités économiques ou administratives de la province; elles sont littéralement à la charge de la société. Ce sont ces membres parasites dont on signale la présence partout en Iran.

1) Mouvement corporatif au Farsistan

Dans la partie économique de cette étude, nous avons déjà mentionné que, dans la province comme partout aussi en Iran, l'artisanat a formé des corporations de métiers, chaque métier pos-

sédant son organisation professionnelle propre, concentrée dans un bazar. La création de ces corporations n'est pas chose récente au Fars; l'histoire la voit remonter à des temps éloignés, n'existaient-elles pas déjà sous les dynasties achéménide et sassanide. De même que l'artisanat médiéval de l'Europe occidentale, les Asnaf (corporations) du Fars régissent les corps de métiers. Leurs chefs sont généralement désignés par les membres de la Senf (corporation), leur désignation dépendant de leur richesse personnelle, ainsi que du prestige familial. Le chef de la Senf doit avoir toute capacité dans son métier, jouir de la confiance des membres de la Senf, pouvant défendre, à l'occasion, leurs intérêts vis-à-vis d'autres métiers ou des pouvoirs publics.

Pour l'apprenti et l'ouvrier, la situation est presque la même que celle qu'ils occupaient dans l'ancienne corporation européenne. L'apprentissage commence dès l'âge de huit ans, continue jusqu'à douze, et ce n'est souvent qu'après six autres années qu'on devient ouvrier et, plus tard, maître de métier. Pour obtenir ce titre, il est nécessaire de posséder certaines qualifications; par contre, il n'est pas question de présenter préalablement un chef-d'oeuvre comme dans l'Europe d'autrefois. En principe, les corporations sont assez libérales, au Farsistan. On n'y connaît aucune restriction pour les métiers. Néanmoins, dans certaines professions, les maîtres de métier contrôlent strictement la corporation, n'y permettant pas facilement l'accès à qui que ce soit. C'est le cas de la Senf des bouchers et des boulangers, chez lesquels les grands maîtres forment de véritables dynasties et dominent complètement le métier. Comme dans les corporations européennes, le but de la Senf est de protéger les intérêts de ses membres et de leur venir en aide aux moments difficiles. En cas de maladie ou de décès, une réelle solidarité se manifeste entre membres de la Senf; souvent, d'ailleurs, ils se sont liés les uns aux autres par leur parenté. Le chef de la Senf jouit d'un grand prestige et son influence s'exerce sur les membres de son métier.

Les corporations et corps de métiers, au Fars comme en beaucoup d'autres régions du pays, se prononcent catégoriquement contre l'introduction du machinisme dans la Province. A chaque occasion, ils ne manquent pas de manifester leur opposition. Ainsi, au mois de juillet 1951, les "blanchisseurs de riz" de Chiraz firent échec à la machine nettoyant le riz. En outre, et vu leur organisation, les corporations jouent un grand rôle dans la politique générale de la Province, particulièrement dans les villes. Toutefois, et bien que, ces dernières années, les corporations aient rendu des services à la cause de leur pays, nous devons avouer qu'en raison du manque d'instruction des chefs et de l'infériorité de leur type d'organisation depuis un demi-siècle, et dans les mouvements politiques de la Province, spécialement dans les élections parlementaires, les Asnaf furent un instrument docile aux mains des classes influentes, et ceci dans des buts qui n'étaient point toujours conformes à l'intérêt du Fars et de l'Iran.

Aujourd'hui, malgré le développement de l'industrie moderne et l'augmentation du nombre des ouvriers, les corporations de métiers ont réussi à conserver leur influence, demeurant l'un des plus solides piliers de la vie économique et politique du Fars. D'ailleurs, présentement, le syndicalisme tend à pénétrer dans les corporations de la Province et les corps de métiers cherchent de plus en plus à s'organiser selon les méthodes des syndicats professionnels. En outre, les pouvoirs des villes tentent actuellement de subordonner les corporations de métiers aux institutions municipales, en influençant même la désignation des chefs de la Senf.

1) Statut des femmes

Avant de conclure ce chapitre, il nous paraît indispensable d'apporter quelques informations concernant le statut des femmes du Fars, informations sans lesquelles notre étude présenterait une grande lacune. Pratiquement, leur situation n'est pas à la hauteur des exigences modernes, en cette matière. Aujourd'hui, la majorité (I) des femmes ne prennent aucune part à l'activité économique et sociale de la Province; elles vivent dans un parfait isolement. Si, pour certaines questions, la femme possède des droits aussi étendus que ceux de l'homme, notamment dans l'administration de ses biens, dans d'autres domaines, non moins importants, elle ne représente qu'une demi-citoyenne. Il y a vingt ans, les événements avaient conduit à transformer ses conditions d'existence; l'enlèvement du voile avait été le symbole de leur entrée dans la société. Douées d'une vive intelligence, les femmes de l'Iran, en peu de temps, avaient réussi à s'introduire dans tous les secteurs de la vie publique, malgré toutes les difficultés qui s'y opposaient encore. Depuis quelques années, cependant, à la suite des changements politiques nationaux et internationaux, et par suite de l'entrée en action de facteurs nouveaux, les femmes se sont vues contraintes de renoncer à des privilèges déjà acquis.

Actuellement, une certaine opposition contre la liberté des femmes se manifeste dans tout le pays. Elle émane, en premier lieu, du clergé chiite et des milieux fanatiques des classes moyennes qui, nonobstant les milieux intellectuels, tentèrent d'annuler cette conquête de la femme. Malgré tout, la femme iranienne avance sur le chemin de la liberté et il est évident que, tôt ou tard, elle finira par acquérir des droits complets. Sans doute, la situation n'est-elle pas la même dans les villages et chez les nomades que dans les villes. Ce qui revient à dire, aussi étrange que cela puisse paraître au premier abord, que les paysannes et les femmes des nomades disposent de beaucoup plus de liberté que n'en ont les dames de la cité. Dans les

(I) "Vers Ispahan" : Pierre Loti, Paris, 1904, p. 108-112.

villages, les relations entre hommes et femmes sont, en tout honneur, simplicité et pureté, très développées. Paysannes et femmes nomades portent rarement le voile et, au contraire de ce qui se passe dans les villes, il existe entre les deux sexes, et sur tous les plans de l'existence, une étroite collaboration. (I.)

(I) Voir partie économique, p. 57-61-62-74.

CHAPITRE II

RELATIONS DU FARSISTAN AVEC LA PERSE

a) Problèmes de la centralisation et autonomie provinciale

Cette double question, de l'autonomie provinciale et de la centralisation, capitale dans les relations internes de certains Etats, la Suisse en particulier, ne s'est jamais posée avec la même insistance dans la province du Fars. En effet, on n'y a jamais connu ces mouvements spontanés d'un peuple visant à conquérir certaines libertés. Les épisodes de l'histoire du Fars qui, aboutissant à son isolement momentané et, par là même, à un statut d'indépendance relative, furent de facteurs étrangers. Les rares aspirations autonomistes ont toujours été l'expression de considérations de politique extérieure, parfois intérieure, mais sans rapport aucun avec une intention de libération. Dans sa longue histoire, et à plusieurs reprises, le Fars s'est vu dans l'obligation de vivre séparé du reste de la Perse, et sous la domination des princes de la région. Ces événements se situent surtout entre la période de révolte des Iraniens contre l'occupation arabe et l'établissement de l'unité nationale, à l'époque des Safavides (du IXe au XVIe siècle). Les maisons les plus importantes qui régnèrent alors sur le Fars furent les Atabaks (I) (XIIIe) et les Ale-Mozaffar (XIVe). C'est surtout sous le règne des Atabaks, dits atabakane, qui coïncidait avec l'invasion mongole en Iran, que le Fars a connu cette autonomie et une certaine prospérité dont témoignent les oeuvres illustres du poète Saadi. C'est spécialement à l'occasion de son retour à Chiraz, après une longue absence, et observation d'un grand calme que Saadi fait cet éloge d'un Atabak. Il dit: "Quand je suis retourné dans le pays, j'ai trouvé un grand calme. Les panthères elles-mêmes avaient renoncé à leurs habitudes de sauvagerie". C'était sous le règne d'un roi juste, Atabak Aboubakr Saad, fils de Zanguï.

Cette autonomie provisoire comporta de gros avantages pour la Province. Car, grâce aux cadeaux et présents faits aux khans mongols, les Atabaks réussirent à préserver la contrée du Fars de l'invasion et l'horreur de l'occupation par les peuples des steppes asiatiques. Néanmoins, toutes ces périodes d'autonomie fu-

(I) "The history of the Atabaks of Syria and Persia" :
Mirkhond, Londres, 1848, p. 23-54.

rent le résultat, nous venons de la préciser, des conditions historiques et le peuple n'y participa en aucune façon.

A l'époque contemporaine, les rares et petits mouvements autonomistes furent l'oeuvre des seigneurs et des familles influentes; à l'origine on y discernait les intrigues de la politique étrangère, désireuse de faire pièce au gouvernement central de l'Iran, en vue d'en obtenir de nouvelles concessions. Les provocations de ces familles, n'émanant donc jamais du peuple, n'avaient pour objet que des ambitions locales. Le plus important de ces mouvements, soit disant autonomiste, du Fars, à l'époque moderne, fut le soulèvement des clans de la province, en octobre 1946. Il devait être la réplique du mouvement autonomiste d'Azarbayedjan qui avait commencé en automne 1945. Le mouvement autonomiste du Fars ou la "Renaissance du Sud", comme on l'appelle, fut, en réalité vraisemblablement provoqué par le gouvernement de Téhéran ! Il fallait montrer aux démocrates de l'Azarbayedjan que, si le gouvernement accordait à celui-ci l'autonomie, les autres provinces auraient même prétention. Le mouvement autonomiste débuta, en octobre 1945, par le soulèvement armé des tribus. En apparence, le gouvernement se montra ferme; il envoya des troupes pour réprimer l'insurrection. Mais, en réalité, c'est lui qui tenait les fils (I) directeurs et donnait ses ordres aux chefs de clans. A cette insurrection avaient participé la presque totalité des tribus du Fars, l'occupation de chaque région étant confiée à chacune d'elles. Plusieurs combats mirent alors aux prises les soldats et les nomades et il y eut des centaines de tués et de blessés dans toute la Province. A Chiraz, la population, irritée de la politique équivoque du gouvernement et effrayée par l'avance des nomades, se prépara à défendre la ville.

C'est dans cette circonstance que les principaux chefs de tribus se réunirent près de Chiraz pour y formuler leurs exigences d'autonomie. Celles-ci, entre autres, comprenaient l'autonomie administrative du Fars, la nomination des chefs de l'administration par la population de la Province, etc. Le gouvernement central, qui avait probablement rédigé lui-même cet acte, "accepta" les doléances de la population, allant jusqu'à indemniser les principaux instigateurs du mouvement. Cette mise en scène tragico-comique, effectuée par les chefs de clans au nom de la population farsistanaise, ne tarda pas à être reconnue pour ce qu'elle était : un prétexte au brigandage. Les tribus nomades, illet -

(I) Il existe, en effet, de sérieuses raisons de croire que le gouvernement tenait en réalité les fils directeurs dans l'affaire du soulèvement du Sud : le président du gouvernement, feu Ghavam, était en très bons termes avec les principaux chefs des tribus Ghachghai, l'un de leurs chefs étant même directeur provincial du parti démocrate Ghavam. Chose étrange, Téhéran ne prit que des mesures inefficaces en matière de répression; pourtant, il alla jusqu'à indemniser les auteurs du soulèvement.

trées, qui avaient trouvé le champ libre, parcoururent alors les régions, les unes après les autres, pillant et détruisant tout sur leur passage. Après avoir "visité" les villages, les bandes armées descendirent à Bouchehr, s'emparant, dans les entrepôts du port, de tonnes de sucre et autres marchandises. Dans la contrée de Beyza, elles rançonnèrent la population, incendièrent des villages et massacrèrent les paysans. Ainsi, un soulèvement, provoqué par des considérations politiques, finit par un carnage effroyable, l'extermination d'une population sans défense et des dégâts matériels énormes, tout ceci sans aboutir à une autonomie quelconque.

Ainsi, bien que dans sa longue histoire, la population du Fars n'ait jamais manifesté un désir d'autonomie, force est bien de reconnaître que les abus des agents du gouvernement central, les années précédentes, ont laissé un mauvais souvenir dans l'esprit de la population. Le comportement des gendarmes et des fonctionnaires, ainsi que l'abandon de la Province à l'époque de Réza-Chah y créa un sentiment d'amertume et de mauvaise humeur, qui ne tarda pas à se manifester au sein du Parlement et dans la presse (I).

Aujourd'hui, pas plus que dans le passé, le Fars ne songe à une autonomie. Mais, les mauvaises expériences des temps passés autorisent la population à réclamer certaines libertés internes. Elle revendique une certaine liberté pour le comité provincial, liberté garantie par la Constitution, autonomie des municipalités, etc.

(I) Sous le règne de Réza-Chah, toute l'attention du Chah se concentrait sur les provinces du nord, spécialement le Mazandaran, sa terre natale. C'est à cette époque que le Farsistan connut son plus grand abandon.

CHAPITRE III

RELATIONS EXTERIEURES

a) Le problème du golfe Persique

Foyer d'anciennes civilisations, arabe, iranienne, hindoue et pénétrant au coeur même de l'Asie, le golfe Persique est l'une des régions du monde qui exercèrent la plus grande influence sur l'histoire de l'humanité. Son nom est étroitement lié à de grands événements et à de nombreux peuples. Outre ses richesses économiques qui, durant des siècles, ont attiré les spéculateurs étrangers, sa position-clé retient aussi, et dès l'antiquité, l'attention de peuples lointains. Au moyen âge, la région du golfe Persique était la principale artère, reliant l'Occident à l'Inde et au Sud-Est asiatique, l'une des branches de la fameuse route de la soie.

C'est surtout au commencement du XVI^e siècle, à la suite de découvertes de nouvelles routes géographiques, que le golfe Persique, façade maritime de la province farsî, prit une importance de premier ordre. En effet, après la découverte du cap de Bonne-Espérance, en 1498, et le transfert de l'axe économique et politique de la Méditerranée vers l'Atlantique, les nations nouvelles, Espagnols, Portugais, Hollandais, Anglais et Français supplantèrent peu à peu les anciens marchands et marins de Venise et de Gênes. Elles se mirent en route, à leur tour, pour la conquête de l'Orient. Situé sur la route de l'Inde fabuleuse, le golfe Persique devint dès lors le carrefour où se rencontrèrent les peuples colonisateurs. L'attraction des pays européens par l'Orient - et le début d'une politique du golfe Persique - n'était du reste qu'un épisode dans l'évolution générale qui conduisit alors à un changement dans la physionomie du monde. Evolution inéluctable, car après la découverte des nouveaux continents et des nouvelles routes géographiques, l'horizon du monde venait de s'élargir grandement. L'Europe sortait de son cadre moyenâgeux. Les produits et les richesses des terres nouvelles donnaient une ampleur inconnue jusqu'ici à son commerce et, plus tard, à son industrie. On se trouvait au début du capitalisme commercial. Les besoins accrus des pays maritimes de l'Europe occidentale en produits de l'Asie, épices spécialement, les conduisirent vers les pays producteurs.

En ce qui concerne l'Iran en général, la province du Fars

en particulier, cette politique de colonisation se traduit par l'occupation et l'ingérence étrangère dans nos affaires intérieures. Nous allions commencer notre calvaire national. Tout d'abord, les Portugais et les Espagnols, puis les Hollandais, ensuite les Anglais, enfin, beaucoup plus tard, les Allemands, se mirent à fréquenter les régions du golfe Persique. D'autres, plus faibles ou moins heureux (les Russes tzaristes), échouèrent dans leurs tentatives de prendre contact avec cette mer chaude qui les fascinait tant. Il est à remarquer que la présence de ces peuples colonisateurs dans notre "lac" ne fut toujours que provisoire, chacun cédant sa place à un adversaire plus fort. Le spectre de l'impérialisme britannique, qui hante depuis trois siècles le golfe Persique, accapare encore la pensée des peuples de ces régions.

Ce problème d'une pénétration européenne, qui a tant pesé sur l'histoire de la Perse et de la province du Fars, est en relation directe avec notre étude; aussi, nous voyons-nous dans l'obligation de faire un bref tour d'horizon à ce sujet, en revenant sur les épisodes principaux concernant cette région.

b) La question d'Hormoz

Pour nous autres Iraniens, cette question présente un intérêt particulier, les faits se rapportant à Hormoz (Ormouz) ne sont-ils pas le prélude des rapports extérieurs contemporains de notre province et ne remontent-ils pas à une haute histoire de la contrée du Fars !

La question d'Hormoz se pose dès le début du XVI^e siècle. Les Portugais, qui avaient installé des comptoirs aux Indes et s'attribuaient le monopole commercial de toute la région du Sud et Sud-Est de l'Asie, décidèrent alors de fermer toutes les voies d'accès de cette région aux autres nations européennes. Après avoir fortifié leurs positions sur les côtes africaines et sur la mer Rouge, en 1508, sous le commandement de l'amiral Albuquerque (I), ils entrèrent en contact avec la contrée d'Hormoz et les ports du golfe Persique. "Dans la même année, Albuquerque parvint à conquérir Kalayat, belle et forte ville du royaume d'Hormoz, Kuriate et Mascate... les Portugais se préparèrent à occuper le port d'Hormoz, où l'Asie entière était présente et où se concentrait, pour ainsi dire, le commerce du monde entier. Albuquerque trouva sur le trône d'Hormoz, Séyfed-dine, jeune prince d'environ douze ans, et dont les affaires étaient gérées par son oncle Khadjéh-Attar, homme courageux, habile, mais intrigant. Il n'avait pas attendu l'arrivée des Portugais pour se mettre en état de les recevoir; il avait fait venir des troupes de toutes les provinces voisines... Les Portugais paraissant en vue de la vil-

(I) "Commentaire of Alfonso Dalbaquerque" (english editor).
Londres, 1883, p. 75-185.

le (sic) y trouvèrent 3000 hommes prêts à combattre. Albuquerque tenta d'abord d'imposer des conditions sans engager les hostilités. Mais l'échec de sa tentative l'obligea à attaquer le port. Une bataille acharnée se livra qui se termina à l'avantage des Portugais, lesquels massacrèrent les fuyards et détruisirent les faubourgs d'Hormoz (1)".

"Les Portugais, après avoir conquis Hormoz, clé du Golfe, continuèrent en occupant d'autres points, notamment les ports. Citons entre autres Gambrun, aujourd'hui Bandar-Abad, dont ils firent le centre de leur commerce avec l'intérieur de l'Iran (2)", enfin, l'île de Ghéhm. "Les souverains de l'Iran se trouvaient alors engagés dans des guerres longues et désastreuses contre l'empire Ottoman"; leurs activités étaient d'ailleurs concentrées plutôt vers l'ouest. Saisissant cette occasion, les Portugais se firent concéder le monopole du commerce de la soie et des épices de l'Iran. Ils contrôlaient, du même coup, la majeure partie du commerce national dans le Sud (3)".

Dès son avènement, Chah Abbas, bien qu'il eut l'idée d'exclure les Portugais de la région du golfe Persique, vu les difficultés avec les Ottomans et manquant d'une force maritime suffisante, décida de temporiser. Dans la région du Golfe, comme partout ailleurs où ils avaient installé des comptoirs commerciaux, les Portugais menèrent une politique brutale, infligeant un traitement sévère aux marchands persans et étrangers. "Chah Abbas semblait toujours à la veille de trouver une occasion favorable pour chasser les Portugais, mais ses projets s'avéraient régulièrement irréalisables sans le concours d'une flotte forte, étrangère s'il le fallait, et il n'était pas tranquille du côté des Turcs. En attendant le moment opportun d'agir, le gouverneur du Fars, qui en avait reçu l'ordre, alertait de temps à autre les Portugais. De petites escarmouches devaient bientôt Allah-vérdy-khan à réoccuper peu à peu l'île de Bahreïn, ainsi que quelques "forteresses" sur la côte du Golfe (4)". Le comportement des Portugais se faisait néanmoins de plus en plus insupportable. Outre leur attitude à l'égard des marchands persans, "ils commirent la faute d'attaquer les vaisseaux de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Celle-ci avait, en 1613, installé un comptoir à Gambrun (5)". La rivalité de deux Etats colonisateurs allait se manifester.

(1) "Histoire des relations de l'Iran avec l'Europe" : Bayani, p. 53-54.

(2) " " p. 56.

(3) " " p. 66.

(4-5) " " p. 67.

- "La Perse au contact de l'Occident" : Siassi, A., Paris, 1931, p. 36-43.

- "La politique européenne en Perse" : Ehtechmi-M., Fribourg, 1946, p. 145-163.

Pour éliminer les Portugais, Chahr Abbas se vit donc forcé de recourir à l'aide des Anglais. " Sûr de la réalisation de son rêve, il s'adressa à la Compagnie anglaise des Indes, lui demandant son concours naval pour rouvrir les hostilités contre l'occupant. Sa demande fut favorablement accueillie, le 16 novembre 1621. Un conseil mixte se réunit... Il y fut décidé que cinq vaisseaux et quatre pinasses se rendraient dans le golfe Persique...". De son côté, le Chah donna ordre au gouverneur du Fars, Allah-verdy-khan, ainsi qu'à son fils Imman-Gholi-khan, de faire approcher leurs troupes. Après quelques marchandages concernant la part à réserver aux Anglais, Allah-verdy-khan, avec leur concours, réussit à s'emparer de la place d'Hormoz. Ainsi, grâce aux Anglais, les Iraniens mettaient fin à la domination portugaise dans le Golfe. Ils pouvaient se flatter d'avoir détruit un ennemi redoutable. Mais, toutefois, les conséquences pratiques de la victoire ne devaient pas être heureuses pour le peuple iranien et farsistanais.

En effet, après la prise d'Hormoz, les Anglais surent obtenir de précieux avantages dans le commerce de l'Iran et se substituer aux Portugais dans la région du Golfe. Ils y sont restés jusqu'à nos jours ! D'emblée, les Insulaires s'infiltrèrent un peu partout dans les régions littorales de la mer intérieure, s'y emparant progressivement des points les plus importants. La période la plus tourmentée de notre histoire allait commencer. Elle inaugurerait une politique nouvelle, dont l'Iran, le Fars spécialement, allaient faire les frais.

c) Le Farsistan et les Anglais

Ici, nous touchons au chapitre le plus douloureux de l'histoire du Fars. Car, dans l'état arriéré de la Province, ainsi d'ailleurs que dans toute la région méridionale de l'Iran, et les maux qui y sévissent encore actuellement, les Anglais ont leur part de responsabilité.

Depuis leur installation aux Indes, les Anglais hantent l'espace des peuples du Proche et Moyen-Orient. Trois siècles durant, la politique de la Grande-Bretagne se basa sur l'éloignement de toute Puissance susceptible de mettre en danger ses possessions hindoues. Pour exécuter ce plan et conserver une domination profitable, les Anglais recoururent à des actes que n'ont pas toujours approuvés la justice et l'histoire. Leur politique vis-à-vis de l'Iran consiste d'abord à affaiblir ce pays pour le rendre inoffensif à l'égard de l'Inde. C'est pour cette raison qu'ils en détachèrent l'Afghanistan et, plus tard, le Baloutchistan. Ensuite, la diplomatie anglaise chercha à se servir de cet Iran faible comme d'un Etat-tampon de l'Inde devant la menace qu'esquissait la Russie tzariste. Dès cette époque, les Britanniques considérèrent l'Iran comme une sorte de frontière de l'Inde; Curzon n'a-t-il pas déclaré que "l'Inde devait avoir l'Euphrate comme limite" (1). La

(1) "Le sort de la Perse". Auteur anonyme, Amsterdam, 1917, p. 93.

politique anglaise se manifeste par une (I) ingérence incessante dans les affaires de la province du Fars, dans sa vie économique, politique et sociale. Dans la Province, comme dans toutes les régions méridionales de la Perse, les Anglais menaient une conduite aboutissant pratiquement à la "strangulation", faisant obstacle à toute tentative intérieure visant au redressement de la situation.

Au contraire des Russes tzaristes, et fidèles à une conception séculaire, les Anglais surent agir sans intervenir directement. Il n'est point étonnant que, dans la Province, des familles aient été, de père en fils, à leur solde, et qu'avec la protection de la Grande-Bretagne, des hommes de paille soient devenus les maîtres du Fars. C'est par l'intermédiaire de ces familles influentes que les Anglais écrasaient leurs ennemis à l'intérieur du pays, faisant, s'il le fallait, pression sur le gouvernement central de l'Iran. Dans les cinquante dernières années de l'histoire du Fars, à cause même des intrigues menées par ces familles, des milliers de patriotes furent emprisonnés, parfois exécutés; d'innombrables émeutes éclatèrent un peu partout dans la Province. L'histoire contemporaine de la Province est d'ailleurs la plaidoirie la plus éloquente contre cette collusion avec l'étranger. C'est aux consulats d'Angleterre, à Chiraz et à Bouchehr, que se trouvaient les centres d'action de la politique provinciale. Tout homme politique, tout individu ambitieux visant à une fonction d'une certaine importance, devait entretenir des relations amicales avec les Anglais, sans quoi son échec pouvait être escompté.

Il serait trop long, et nous nous éloignerions par trop de notre thème central, d'analyser la politique anglaise dans notre Province. Il y faudrait certainement consacrer des volumes. Dans les pages suivantes, nous essayons toutefois de retracer certaines périodes de l'histoire contemporaine du Fars. Nous aurons ainsi un aperçu des rapports extérieurs récents de la province.

d) Le Farsistan et la première guerre mondiale

Dès 1907, à la suite de la signature de l'accord anglo-russe de Petrograde, la politique des deux Puissances envers l'Iran subit un grand changement. En d'autres termes, après de longues années de pénétration politique et économique des Etats "limitrophes", l'Angleterre océanique et la Russie continentale allaient, en divisant la Perse en deux zones d'influence, inaugurer la période de la pénétration (2) militaire. Après la conclusion de ce pacte, et déjà avant la première guerre mondiale, les Russes s'installèrent dans certaines régions du nord de l'Iran, infligeant

(I) "La Perse et la Grande-Bretagne" : Ayn, Lam-her, Genève, 1919.

(2) "La politique européenne en Perse" : Ehtechami-M., Fribourg, 1946, p. 83-91 et 122-234.

un dur traitement aux populations civiles. Dès le déclenchement des hostilités, en 1914, malgré la déclaration du gouvernement iranien de sa neutralité dans le conflit, les Puissances belligérantes, ne tenant nul compte de cette déclaration, firent entrer leurs armées dans le pays et en occupèrent différentes régions. Bien que, d'après l'accord de 1907, la province du Fars ait été incluse dans la zone dite neutre, elle ne l'était que nominale. En fait, et nous le savons depuis longtemps, le Fars était situé dans l'orbite britannique et les Anglais y exerçaient une influence considérable. Etant donné sa situation géographique, dès le commencement de la guerre de 1914, le Farsistan prit une place importante dans la conduite de la guerre du Moyen-Orient, chacun des Etats belligérants s'efforçant d'y occuper des positions importantes.

Avant la guerre, déjà, les Allemands, prévoyant l'éventualité d'une conflagration mondiale, envoyèrent au Fars un homme énergique, du nom de Vasmuss. En peu de temps, Vasmuss avait réussi à rallier autour de lui la plupart des éléments patriotes, heurtés par la politique de l'Angleterre, ainsi que les chefs de tribus hostiles à celle-ci. Dès le début des hostilités, et surtout à la suite de l'entrée de l'Empire Ottoman dans la guerre, Vasmuss eut pour mission de créer des obstacles à l'Angleterre dans le sud de la Perse et, en conséquence, d'affaiblir leurs positions en Mésopotamie. Cette tâche faisait partie d'un vaste plan destiné à anéantir la domination anglaise dans le golfe Persique. Il était question, entre autres, de détruire la grande raffinerie de pétrole d'Abadan. Les Allemands ne réussirent pas à exécuter tous leurs projets; toutefois, Vasmuss, en soulevant la province du Fars, causa des difficultés sans nom aux Britanniques.

La population farsie, qui vouait une haine farouche aux Anglais, cherchant toute occasion de leur nuire pour mettre fin à leur ingérence politique, salua ces événements avec enthousiasme. Dès le commencement de la guerre, la population du Fars, sans discerner les mobiles intéressés des Allemands, leur manifesta une grande sympathie.

Ceux qui misèrent sur la victoire des Allemands se recrutèrent dans les milieux nationalistes, parmi les éléments bourgeois de la fraction démocratique du Fars, également chez les officiers de la gendarmerie, instruits par des officiers suédois d'excellente réputation dans tout l'Iran. La garnison de la gendarmerie provinciale était commandée par un officier patriote du nom d'Ali-Gholi-Péssyan. Avec le concours de camarades, il projeta une large opération contre les Anglais qui avaient occupé le port de Bouchehr, où ils venaient d'arrêter le consul allemand. Ce fut cette nouvelle du débarquement des Britanniques à Bouchehr qui causa une vive indignation chez les patriotes du Fars, les décidant à résister. A Borazdjan et à Ahrom (Garmsir), Reyss-Ali-Délvari, Zaér-Hosseyn-khan et Zaér-Khézer-khan, trois chefs de tribus du sud de la province, engagèrent les hostilités. A Chiraz, la population, irritée par la nouvelle de l'intervention militaire des Britanniques,

avec l'approbation du clergé musulman, déclara la guerre sainte, la Djahad contre les Anglais, et des troupes de volontaires, instruites par les officiers de gendarmerie, partirent pour Bouchehr. Le major Ali-Gholi-Péssyan, chef de la gendarmerie, trouvant le moment opportun pour l'exécution de son projet, ordonna d'abord l'arrestation du consul anglais à Chiraz. Les gendarmes, aidés par la population, firent ensuite l'assaut du domicile de Ghavam, seigneur favorable aux Anglais. Celui-ci, après un bref combat de rue, s'enfuit au Larestan et dans le Garmsir.

Le Fars vécut alors, pratiquement, sous un régime de semi-autonomie. Le major Péssyan, n'obéissant plus au gouvernement central, entendait, au moins jusqu'à la fin de la guerre, soustraire le Fars à toute influence étrangère. A vrai dire, le gouvernement de Téhéran n'avait, à ce moment, aucune autorité, et le pays se battait dans le plus grand désarroi. Toutes les provinces du nord de l'Iran, jusqu'à Isfahan, étaient occupées par les Russes. A l'ouest, un gouvernement émigré, favorable aux Allemands, s'était constitué. C'est à la faveur de ces circonstances que les officiers de gendarmerie, avec l'aide des démocrates, prirent le pouvoir à Chiraz. Mais, après le départ de Ghavam, la situation devint de plus en plus difficile pour les nouvelles autorités. Isolés pratiquement du reste de l'Iran, sans moyens financiers, les Persans devaient se replier sur eux-mêmes. Pour remédier à ces difficultés et trouver de l'argent, le major Péssyan recourut à l'impression d'assignats. C'est là, on le sait, un moyen facile, mais dangereux. Pour la mise en circulation de ce papier sans couverture, il fallut souvent employer la force. Nombreux étaient ceux qui refusaient de l'accepter. Le manque de confiance dans cette monnaie détermina une forte hausse des prix, engendrant le mécontentement de la population.

Entre-temps, Ghavam avait rassemblé, au Larestan, les tribus de Khamseh et, avec les munitions qu'il avait reçues de Bandar-Abbas par l'intermédiaire des Anglais, il retourna à Chiraz. Ghavam mourut en route. Son fils ayant repris le titre de ce dernier et bénéficiant des embarras des autorités, ainsi que de la mauvaise humeur de la population, put rentrer à Chiraz sans difficulté. Le major Péssyan et son cousin avec lui se donnèrent la mort, près de Chiraz. Alors commença l'horrible répression. De nombreux officiers de gendarmerie furent pendus, des dizaines de patriotes fusillés ou décapités. Ainsi, les Anglais réussirent à prolonger leur domination sur la Province.

e) Le Fars et la deuxième guerre mondiale

Pour la Province, comme pour l'Iran tout entier, le signal de la deuxième guerre mondiale signifia le commencement d'une nouvelle perturbation. Le 25 août 1941, les armées anglo-russes entrèrent à nouveau en Iran, obligeant Réza-Chah à l'exil. Quoique la province du Fars fut hors de la zone d'occupation, de même que durant la première guerre mondiale, elle restait tout de même sous l'influence anglaise, en subissant les conséquences

désagréables.

Devant l'occupation de l'Iran par les Alliés, et après l'abdication de Réza-Chah, de nombreux chefs profitèrent de l'occasion pour retourner au milieu de leurs tribus, au Fars. Certains chefs de clans, notamment les khans de la grande tribu des Ghachghai, manifestèrent contre les Anglais, se déclarant en faveur des Allemands, alors victorieux. Les khans des Ghachghai, d'ailleurs en relation avec les milieux pro-germaniques de Téhéran, comprenant des députés au Parlement, des religieux, des officiers de l'armée, des professeurs de l'Université, n'hésitèrent même pas à recevoir des officiers allemands dans leurs tribus, y formant un centre de résistance, en dépit de la présence des Anglais au Fars. Sous l'instigation des éléments pro-allemands de Téhéran, et du mouvement souterrain dit Kaboud (Bleu), les milieux jeunes et les intellectuels de Chiraz, d'autres villes du Fars également, se solidariserent avec les Ghachghai.

Inquiets de cette agitation, les Britanniques exigèrent du gouvernement de Téhéran l'arrestation des éléments pro-allemands, obligeant les Ghachghai à rendre les Allemands réfugiés chez eux. Le gouvernement de Téhéran, sous la pression des Alliés, somma les Ghachghai de remettre leurs armes et de se soumettre à l'armée. Leur refus entraîna la guerre civile. Elle dura quatre mois, se terminant par la fameuse bataille de Simirom, dans laquelle des centaines de soldats et de membres des tribus furent tués. Dans ce combat, les Ghachghai étaient secondés par les tribus guerrières des Boveyr-Ahmadi. C'est ainsi qu'ils remportèrent la victoire sur l'armée gouvernementale.

Les Anglais jouaient sur deux tableaux. D'un côté, pour obliger les Ghachghai à livrer les Allemands réfugiés chez eux ils exigeaient du gouvernement de poursuivre les opérations contre les tribus; de l'autre, ils désiraient ménager les Ghachghai en vue de réaliser les plans qu'ils échafaudaient déjà. De leur côté, les Allemands, pour créer des difficultés à leurs ennemis, envoyèrent aux Ghachghai des munitions par avion et de l'argent. Mais, la défaite de leurs armées obligea les tribus à changer d'attitude et à livrer les Allemands.

En terminant, disons que, par suite de l'occupation militaire du pays, de l'existence d'un pacte entre le gouvernement officiel de l'Iran et les Alliés, et du déplacement du centre de gravité du Fars au Khouzeistan (chemin de fer transiranien), les événements de la seconde guerre mondiale furent de moindre importance pour notre province que ceux de la première guerre.

CONCLUSION

Le Fars, selon une division administrative, est la septième province, ou Otan (sur 10) de l'Iran. C'est, en tous cas, l'une des plus grandes puisqu'elle se place, avec ses 176 992 kilomètres carrés (1/3 de la superficie totale de la France), au troisième rang des vingt provinces politiques du pays. D'autre part, outre son étendue territoriale et bien que ses aptitudes naturelles laissent parfois, ici ou là, à désirer, c'est une région riche qui devrait pouvoir faire vivre ses habitants dans quelque aisance en leur assurant une certaine félicité. D'autant qu'elle est fort peu peuplée, ne contenant que 1 million et demi d'habitants, en chiffres ronds, (soit, pour reprendre la comparaison avec la France, 10 fois moins d'habitants que ne possède ce pays sur le tiers de sa surface).

Ainsi, première de nos conclusions, nous constatons une disproportion frappante entre l'étendue du Farsistan et les effectifs de sa population.

Quelles sont les causes de cette insuffisance numérique? Nous croyons avoir démontré, dans cette thèse, qu'elles s'expliquent par les deux raisons suivantes:

1) Raisons naturelles

En étudiant les aptitudes physiques du Fars, nous avons remarqué qu'en dépit de la présence d'un sol fertile, certaines régions, le Garmsir notamment, ont une superstructure de terres salines, encore caractérisées assez souvent par la présence d'énormes quantités de gypse et de chaux. Ce sont des éléments négatifs au point de vue sol, quand bien même on pourrait utiliser ces matières pour la construction. La chaleur tropicale, par ailleurs, semble exclure toute possibilité de larges centres de population. Pourtant, il faut reconnaître que la température très élevée, à elle seule, ne constitue point un facteur décisif en ce qui concerne l'habitat. Ne connaît-on pas certaines régions du monde, situées dans la zone équatoriale où, malgré une chaleur accablante, on rencontre des agglomérations parmi les plus importantes de la terre, l'Inde, en particulier? Du reste, une haute température est indispensable à la culture de certaines plantes (dattier, cotonnier, etc.) Elle permet à l'homme de bénéficier de récoltes plus nombreuses et de produits de meilleure qualité. C'est ainsi que, dans la province du Fars, au Garmsir, on pourrait cultiver la terre deux fois par année. Par conséquent, si la présen-

ce de sols médiocres est facteur négatif, la température, élevée en soi, peut atténuer ce déficit, et en ce qui concerne la population et pour ce qui est de son économie. D'ailleurs, par l'emploi de moyens techniques (différents système de ventilation, frigidaire, etc.), l'homme arrive à adoucir l'"inclémence" de la nature à son endroit et à se créer du confort.

En revanche, la province manque grandement d'eau. C'est là même un problème capital pour elle. En effet, la faiblesse des précipitations et l'absence de glaciers interdisent la formation de grands fleuves qui auraient attiré les populations vers leurs vallées. C'est pour cette raison que la majeure partie du Fars reste à l'état semi-désertique et que l'économie rurale ne peut se développer comme il conviendrait. L'eau représente le plus grand dilemme du Fars et de l'Iran : réussiront-ils à s'en procurer ou non ? Quant aux richesses naturelles que représentent les gisements miniers, et qui seraient susceptibles de jouer un certain rôle dans le rassemblement de la population, ils ne sont, apparemment, point très nombreux dans la Province, à cette réserve près que la prospection du sous-sol n'y est encore qu'à ses débuts.

Tout en insistant sur les conditions naturelles plutôt défavorables, dans l'ensemble, du Farsistan, cette province, dotée de climats variés, avec les perspectives qu'ils comportent, pourrait cependant, avec l'intervention active de l'homme, devenir une importante source de richesses. Mais, nous l'avons dit, dans le Farsistan, l'action de l'homme sur la nature reste encore des plus superficielles. En effet, il n'y fait qu'utiliser les biens que la nature a bénévolement mis à sa disposition. Il ne lutte pas contre elle, lorsqu'elle se fait hostile, pour lui arracher les ressources qu'elle lui refuse. Malgré l'indigence du pays en ce qui concerne l'eau, les rivières d'un débit total intéressant ne continuent-elles pas à se déverser dans la mer ou à se jeter dans les lacs salés, sans que l'homme fasse un geste pour les en empêcher ! Tout au moins, les faibles tentatives faites au Fars pour capter cette richesse naturelle montrent combien le moindre effort est récompensé, comment immédiatement il constitue un appel de la population et quelle amélioration de son niveau de vie il conditionne. Malheureusement, ces exemples ne sont pas nombreux. Souvent même, en raison d'une mauvaise organisation, ils n'ont pas donné de bons résultats. C'est là notre deuxième conclusion : que l'oeuvre de l'homme, dans la province du Fars, demeure très limitée, la nature étant ainsi abandonnée, plus ou moins, à son état primitif. A une époque où l'homme est arrivé à un degré de puissance qui lui permet de dominer la nature, n'est-il pas malheureux de voir que chez nous, dans le Fars, il reste passif, sans grande réaction vis-à-vis de son milieu physique. A l'inaction il ajoute une mauvaise organisation qui influe aussi sur le nombre de la population. En effet, en plus des raisons susmentionnées, le régime administratif, l'injustice sociale, l'insécurité économique, politique et juridique sont des causes de dispersion humaine, d'émigration de notre population.

Résumons maintenant les conditions de vie, le type d'existence de la population de notre Province. Rappelons que cette population est formée de différents groupes ethniques et linguistiques, de même en matière de religion; 80 - 85% des habitants du Fars sont illettrés, appartenant, en général à la pauvre paysannerie. En outre, la situation matérielle des habitants du Fars est des plus misérables, l'hygiène presque inconnue.

Qui est responsable de cet état de choses ? Et quelles sont les causes de ce retard ? Ces raisons, pour ainsi dire les mêmes que celles qui furent évoquées pour expliquer la faiblesse numérique de la population, sont les suivantes :

- 1) Sous-développement économique, conséquence du régime économique;
- 2) Mauvaise organisation, conséquence du régime administratif;
- 3) Injustice sociale, conséquence du régime politique.

Régime économique

Au premier abord, le régime économique du Fars paraît équilibré. On y connaît trois sortes d'activités : rurale, pastorale et urbaine. Cependant, si l'on examine à fond la situation, cet avantage s'avère plus apparent que réel. Car, dans la province du Fars, de même d'ailleurs que dans tout l'Iran, 75 à 80% du peuple se trouve directement ou indirectement attaché à la terre. S'il existe une certaine balance entre l'économie rurale et l'économie pastorale, on ne saurait en dire autant de l'économie urbaine. En réalité, d'après les plus récentes études concernant le problème agraire de l'Iran, il semblerait bien qu'actuellement, la population vivant de la terre est trop nombreuse. En d'autres termes, sur la base des présentes ressources en eau et en terres arables, l'Iran et le Fars, en particulier, ne sont point aptes à fournir une vie convenable à la population rurale du pays. De toutes récentes observations, récemment effectuées dans les villages de l'Iran, il résulte qu'il y existe un excédent de population qui ne peut trouver facilement du travail. Il n'y a donc pas assez de terre ou plutôt d'eau disponible pour satisfaire les paysans. Aujourd'hui, dans presque toute la campagne iranienne, on signale un chômage intense. C'est lui qui pousse les populations rurales à l'exode rural, l'émigration vers les villes, pour y trouver du travail. On se trouve ici devant une économie nationale exagérément développée du côté de l'agriculture et qui ne sait rien, par exemple, des mesures adoptées dans ce cas par la Suisse, mesures qui, partant du plan Wahlen, visent à encourager la population rurale. Déjà les paysans iraniens qui disposent d'un terrain n'en tirent qu'un petit revenu, arrivant difficilement à nourrir leur famille. Evidemment, les perspectives restent ouvertes de trouver de l'eau en plus grande quantité pour la mise en valeur des terres. Cependant, ne nous faisons pas trop d'illusions : les réserves d'eau ne sont point illimitées. Il est, par conséquent, vital de trouver une solution au

problème, d'établir une économie mieux équilibrée, dans le sens d'une diminution de la part revenant à l'agriculture, d'une absorption de l'excédent de la population rurale, en fournissant du même coup, une vie plus convenable au reste de la masse paysanne.

La solution la plus sage, sans doute, consisterait à développer l'industrie, en allégeant ainsi les charges qui pèsent trop lourdement sur l'économie rurale. La création de l'industrie, non seulement assure une distribution plus équitable de main-d'oeuvre, mais, en même temps, augmente considérablement la demande de produits agricoles. En effet, l'établissement d'industries dans les régions rurales crée de nouveaux centres de consommation et élève automatiquement le niveau de vie de la population.

D'autre part, en Iran, comme dans le Fars spécialement, il a été souvent question de mécanisation de l'agriculture. Si la production routinière actuelle crée du chômage dans les villages, on pourrait se demander ce qu'il adviendrait des paysans le jour où l'on introduirait chez eux des machines agricoles, machines qui nécessiteraient considérablement moins de main-d'oeuvre que les instruments aratoires actuels ! Donc avant toute création d'industries ou autre branche d'activité, destinées à absorber le surplus de la population rurale, il semblerait bien dangereux de considérer la mécanisation de l'agriculture comme une solution. Elle aggraverait bien plutôt le chômage et la misère dans les campagnes.

Mais il est encore un autre problème, celui de l'économie urbaine. Cette dernière, en dépit de l'installation de certaines industries modernes dans les villes, signale toujours un retard considérable sur ce qu'elle est en pays évolué. En effet, et cela ne contredit pas la situation dans le milieu social du Fars, l'esprit individualiste et familial domine l'économie urbaine. Dans la vie économique comme dans la vie sociale, il n'existe pas de coopération, de sens de la collectivité. Les maigres revenus de la population ne permettent pas la formation d'épargne, source principale du capital. Même ceux qui possèdent certains capitaux, par manque de confiance préfèrent placer leur argent dans certaines activités de faible importance plutôt que de joindre leurs efforts à ceux de gens entreprenant une évolution de l'économie et un travail à une échelle beaucoup plus grande. Par conséquent, il ne faut pas s'attendre à ce que, dans la province du Fars, on assiste très prochainement à la création de grandes sociétés commerciales et industrielles qui jouent pourtant un rôle de premier plan dans le développement de l'économie moderne. D'autre part, le manque de moyens financiers interdit à l'Etat d'investir les capitaux nécessaires à l'expansion économique de la Province. Tous ces phénomènes contribuent à maintenir l'économie urbaine du Fars au stade de l'artisanat, et encore sous une forme médiévale.

Organisation déficiente

L'organisation, telle qu'on la conçoit en Occident, tant économique qu'administrative, ne signifie rien pour la province du Fars et même pour tout l'Iran. Les administrations et les organisations, le plus souvent, ne répondent pas aux besoins de la société. La force de l'homme, quantitativement et qualitativement, est distribuée de la manière la plus irrationnelle et même la plus injuste. Le Fars et l'Iran sont au pouvoir d'une société aristocratique et oligarchique et l'intérêt des classes dirigeantes passe avant tout. L'organisation se fait et se défait selon les intérêts personnels ou ceux des groupes influents, et non point pour répondre aux exigences de la masse. Ce sont les classes dominantes qui décident du sort des administrations et des offices, en fonction de leurs propres bénéfices. Elles se situent au-dessus de la justice, dominent la force armée, gendarmerie comprise, disposent de la finance et règlent l'organisation économique de la Province. Les familles influentes ne paient pas d'impôt; elles se déroberont à toute loi contraire à leurs intérêts et paralysent les systèmes d'organisation par leur ingérence continuelle. Employés et chefs d'administration sont nommés bien plus par des considérations d'ordre familial : le favoritisme l'emporte sur les qualités personnelles.

Injustice sociale

A toutes les causes déjà mentionnées de faible efficience, ajoutons-en encore une autre, celle de l'injustice sociale. Importante conclusion que nous pouvons tirer de la partie "relations" de notre étude, elle s'exprime par l'abus et l'extorsion pratiquée par les classes les unes envers les autres. Chaque classe arrivant au pouvoir essaie de s'enrichir au détriment des autres. Comme si elle se rendait compte que le temps de cette exploitation est compté, elle accable sans pitié ses rivaux. Le propriétaire rural abuse du paysan pauvre; il l'exploite jusqu'à la "dernière goutte de son sang". La féodalité et les nomades empiètent sur les droits des propriétaires, pillent les villages, ravagent les champs et détruisent la culture, massacrent tous ceux qui s'opposent à leurs desseins, gendarmes et soldats. Si la force armée prend le dessus, elle se croit la représentation de Dieu et se livre à des actes répugnants sur les paysans et les nomades. Dans les villes, les agents gouvernementaux s'intéressent plus à "remplir leurs poches" qu'à accomplir leur devoir envers la population. Etant donné cet état de choses, la province du Fars et l'Iran avec elle se voient placées devant une alternative. S'il y a liberté, ou comme l'on dit, démocratie, c'est l'anarchie, c'est le désordre ! C'est le régime dans lequel chacun devient un véritable tyran envers ses subordonnés. Si l'on a affaire à un gouvernement fort, à une dictature, on peut compter sur toute sorte d'exactions de la part de la gendarmerie et des agents gouvernementaux. Personne ne reconnaît une limite à ses droits. Comment cette mentalité ne conduirait-elle pas à de grandes injustices et à l'insécurité dans tous les domaines, économique, politique et social ! C'est parce qu'il

n'est pas de sûreté, dans aucun domaine, que personne n'a le courage d'entreprendre quoi que ce soit en matière d'activités économique et sociale. Chaque classe voit ses positions menacées; elle se sent en danger continu et craint un retour de réaction de la part de ses rivales.

*

* *

Après avoir trop sommairement défini la situation de notre province et les causes de son retard, il nous reste à nous demander s'il est possible de remédier à cet état de choses et, dans l'affirmative, à rechercher quelles seraient les meilleures méthodes pour éliminer les maux de notre pays, et où l'on trouverait la solution à ses problèmes. Nous croyons que les maheurs du Fars résident dans son système économique-politique, ainsi que dans sa structure sociale, contraires à tout développement. Un système économique basé essentiellement sur une agriculture arriérée et un régime social qui admet que la plus grande partie des villages du Fars appartiennent à de puissants maîtres terriens ou à des chefs de clans ne peuvent mener à aucun progrès.

En réalité, le régime agraire de l'Iran est à la base de son système politique. C'est le présent système agraire qui est cause que quelques grands propriétaires, la haute bourgeoisie et des chefs de clans forment la classe dominante de l'Iran. Cette classe privilégiée contrôle le gouvernement et le Parlement, dans les provinces et à Téhéran. Elle empêche toute réforme économique et sociale. L'influence et l'ingérence, dans toutes les affaires, de cette triple aristocratie suscite la jalousie des autres classes et engendre un antagonisme constant au sein de la société.

Conséquemment, et pour des raisons tant économiques que politiques, une réforme agraire paraît indispensable et urgente et cette remarque est valable aussi bien pour la province du Fars que pour l'Iran. Il n'y a pas de temps à perdre pour transformer le système agraire et répartir les terres entre les paysans. Pourtant il serait dangereux de partager la terre entre les villageois, puis de les abandonner à eux-mêmes. Parallèlement à la distribution de la terre, le gouvernement doit créer des organisations appropriées pour assurer une aide technique et financière aux paysans.

Et il est aussi d'une nécessité évidente de développer rapidement le système des coopératives, et ceci sur la plus grande échelle, afin d'éliminer le pileh-var, le marchand de village, qui pille littéralement le paysan. Cette politique de partage des terres doit être, bien entendu, accompagnée d'une expansion de l'industrie dans les villes et, en partie, dans les campagnes. Il faut qu'on en arrive à absorber l'excédent de la population rurale.

L'industrialisation (1) rendrait aussi, dans une certaine mesure, la province indépendante des produits étrangers. Ainsi, par une réforme radicale, on sauverait l'agriculture de son statut actuel de semi-esclavage. On introduirait de la sorte une nouvelle, solide et fraîche classe moyenne dans la société provinciale.

En même temps, le gouvernement devrait donner la mesure de sa force en écrasant l'autorité féodale en ce qu'elle a d'abusif, et en supprimant, de même, le pouvoir exagéré des chefs de clans.

Nous croyons qu'en raison des conditions climatologiques de la Province, la sédentarisation complète des nomades n'est pas dans l'intérêt de l'économie générale du Fars. La meilleure solution, à cet égard, consisterait peut-être à fixer l'ensemble de la population nomade, tout en permettant aux troupeaux, mais avec leurs seuls bergers, de persévérer dans leur émigration saisonnière. Il faudrait organiser cette émigration elle-même, la soumettre à une réglementation, afin qu'elle ne nuise pas aux intérêts des paysans.

Au point de vue de la politique générale à suivre en ce qui concerne l'économie de l'Iran et du Fars, dans la présente situation, nous nous prononçons pour un régime plus ou moins autarcique, dans l'intention d'assurer un développement aussi rapide que possible à l'économie nationale. Soulignons bien qu'il ne s'agit pas d'une autarcie absolue. Nous admettons volontiers la nécessité d'échanges avec l'étranger, mais dans la mesure où elle est nécessaire au progrès économique du pays et de la Province. Un pays qui vise à redresser son type d'existence ne peut suivre une politique de libre-échange et adopter sa fameuse formule: "laisser faire, laisser passer".

Il est évident que pour mettre à exécution les données d'un pareil plan et rattraper le temps perdu, il est absolument nécessaire d'avoir un gouvernement fort (2) et, en même temps, éclairé. En d'autres termes, il faut que ce gouvernement possède l'autorité indispensable, tout en étant moralement capable de coordonner ses efforts dans l'intérêt de toutes les couches de la population. Il n'y aurait rien à attendre d'un gouvernement faible et corrompu.

(1) "Redressement économique de l'Iran" : Alami-E., Paris, 1939, p. 26-43 et 111-116.

(2) Quand nous parlons de gouvernement fort, qu'on n'en déduise pas que nous nous opposons au parlementarisme. Bien au contraire, nous estimons qu'il y a là la forme la plus juste et la plus éclairée de gouvernement. Mais, dans un pays comme l'Iran, où 80 pour-cent de la population est illettré et vit sous la domination des grands propriétaires, on est en droit de se demander ce qu'on peut attendre du système démocratique. L'expérience a démontré que, lorsque le gouvernement se montre faible, ce sont les grands propriétaires fonciers, les chefs de tribus et les grands marchands qui deviennent les

Ajoutons qu'au point de vue des relations internes, nous appelons de tous nos vœux l'autonomie de la Province, mais autonomie administrative et non politique. Autonomie également jusqu'à l'échelon municipal, la commune étant la seule à pouvoir faire bénéficier toute la population de la liberté propice à ses travaux. Quant à nos relations extérieures, elles doivent s'établir sans subordination quelconque de notre part. C'est ainsi, et ainsi seulement, que l'économie du Farsistan s'incorporera vraiment à celle de l'Iran, celle-ci, à son tour, entrant, sur pied d'égalité et au bénéfice de tous, dans le circuit international.

vrais maîtres de l'Etat. Ils se dressent contre tous les projets de lois visant à une réforme quelconque. Plus encore, ces familles influentes ne paient pas d'impôts; elles corrompent la justice et l'administration en faveur de leurs parents ou protégés. Leur régime se tourne en tyrannie. L'Iran a vraiment un urgent besoin d'une réforme radicale. Ce n'est pas avec un gouvernement faible, influencé par des classes dominantes, qu'on peut espérer une telle évolution. Pour un certain temps, par conséquent, l'Iran a besoin d'un gouvernement fort, ce qui ne doit pas l'empêcher d'être honnête et éclairé, d'assurer la justice et le progrès du pays.

TABLE DES MATIERES

<u>PREFACE</u>	
<u>INTRODUCTION</u>	
<u>PREMIERE PARTIE : CADRE NATUREL</u>	
<u>CHAPITRE PREMIER : APTITUDES PHYSIQUES</u>	
Sous-sol	
Sol	
Relief	
Climat:	
Température	
Humidité	
Vents	
Eaux	
Flore:	
Forêts	
Prairies	
Steppes et déserts	
Faune	
<u>CHAPITRE II : SITUATION GEOGRAPHIQUE ET ROLE</u> <u>DE LA ROUTE</u>	
<u>DEUXIEME PARTIE : POPULATION</u>	
<u>CHAPITRE PREMIER : POPULATION QUANTITATIVE</u>	
Mouvement de population	
Emigration	
Habitat:	
Nomadisme	
Sédentarisme:	
Habitat dispersé	
Hameau	
Village	
Ville	

CHAPITRE II : POPULATION QUALITATIVE

Race et langue:
Aryens
Turks
Arabes
Juifs

Religion:
Islam:
Chiisme
Sunnisme
Judaïsme
Christianisme
Zoroastrisme

Lettres et arts
Instruction publique
Hygiène publique
Le problème de l'opium
Architecture

TROISIEME PARTIE : ECONOMIE

CHAPITRE PREMIER : ECONOMIE PASTORALE

Elève du bétail
Mode de production
Genre de vie (nomadisme)
Régime de propriété des yordes
Activités accessoires des nomades
Semi-nomadisme
Rôle de l'économie pastorale dans
l'économie générale du Fars

CHAPITRE II : ECONOMIE RURALE

Régime agraire, propriété foncière
Grands domaines
Petites propriétés (Khorden Malékkiat)
La terre des paysans
Vaghf (domaines ecclésiastiques)
Khalésseh (domaines publics)
Mise en valeur de la terre:
Exploitation directe et absentéisme
Louage
Mode d'exploitation
Problème de l'irrigation
Partage des revenus du village et
"problème des cinq facteurs"
Activités accessoires des paysans
Situation matérielle des paysans

<u>CHAPITRE III : ECONOMIE URBAINE</u>	
Artisanat médiéval	
Industrie naissante	
<u>CHAPITRE IV : CIRCULATION</u>	
Voie maritime	
Routes et chaussées	
Lignes aériennes	
Télécommunications	
<u>CHAPITRE V : COMMERCE</u>	
Commerce intérieur:	
Troc (échange rural)	
Echanges urbains (marché et bazar).	
Commerce extérieur	
<u>CHAPITRE VI : COUT DE LA VIE, POUVOIR D'ACHAT</u>	
<u>QUATRIEME PARTIE : SYSTEME DES RELATIONS</u>	
<u>CHAPITRE PREMIER : RELATIONS INTERNES</u>	
Latifundia et servage	
Statut juridique du paysannat	
Redevances des paysans	
Conséquences économiques et politiques des latifundia	
La société urbaine:	
Propriétaires fonciers	
Bourgeoisie	
Classes moyennes	
Classe pauvre	
Organisation des clans (hiérarchie féodale)	
Influence de la féodalité	
Les tribus du Fars:	
Ghachghai	
Khamsséh	
Mammassani	
Boveyr-Ahmadi	
Politique de Réza-Chah envers la féodalité et ses conséquences	
Evolution ultérieure	
Relations des classes entre elles	
Mouvement corporatif	

Statut de la femme	
<u>CHAPITRE II : RELATIONS DU FARS AVEC LA PERSE</u>	
Problème de la centralisation, autonomie provinciale	
<u>CHAPITRE III : RELATIONS EXTERIEURES</u>	
Problème du golfe Persique	
Question d'Hormoz	
Le Farsistan et les Anglais	
Le Farsistan dans la première guerre mondiale	
Le Farsistan dans la deuxième guerre mondiale	
<u>CONCLUSION</u>	
<u>TABLE DES MATIERES</u>	
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	

BIBLIOGRAPHIE

A) Ouvrages généraux

- ANDREWS John N. : "Economic problems of modern Society",
New York, 1937;
- BLANCHARD R. : "Asie Occidentale" (La Géographie Universelle),
Paris, 1928;
- BLOCH Marc : "La Société féodale", Paris, 1938;
- BRISAUD J. : "Le régime de la terre dans la société étatique
du Bas-Empire", Paris, 1933;
- BUET Ch. : "La dîme, la corvée et le joug", Genève, 1882;
- CIOLI L. : "Histoire économique depuis l'antiquité jusqu'à
nos jours", Paris, 1938;
- FUSTEL DE COULANGES : "La cité antique", Paris, 1866;
- HEATH Spencer : "Progress and poverty", New York, 1952;
- KENYON Leech : "The farmer and the New day", New York, 1919;
- KIMBAL Dexter : "Industrial economy", New York, 1929;
- LANDIS Paul-Henri : "Population Problem", New York, 1953;
- MARIS Paul : "Land is mine", New York, 1951;
- MARTIN St. L. : "Histoire des Corporations depuis leur origine",
Paris, 1914;
- MASON O. : "Influence of Environment upon Industry and Arts",
New York;
- MOULTON H-O. : "Controlling factors in economic development",
Washington, 1949;
- NOYES Charles R. : "Economic man in relation to his environment",
New York, 1948;
- PIRENNE H. : "Histoire de la Belgique", Bruxelles, 1909-1922;
- PIRENNE H. : "Histoire économique de l'Occident médiéval",
Bruges, 1951;
- ROUSSEL : "Peuples et civilisation", Paris, 1938;
- SCOTT Jérôme et LYNTON R.P. : "The Community factors in modern
technology", Paris, 1952;
- SEE H. : "Histoire économique de la France", Paris, 1939;

SEE H. : "Les classes rurales et le régime domanial en France au moyen âge", Paris, 1901;

WARREN S. THOMPSON : "Population problem", New York, 1953;

WITT Lawrence : "The farmer and the city", Rome, 1953;

B) Ouvrages concernant spécialement l'Iran

a) en langues européennes

AFCHAR M. : "La question persane et la rivalité anglo-allemande en Asie", Genève, 1918;

AFCHAR M. : "La politique européenne de la Perse", Berlin, 1921;

ALAMI : "Le redressement économique de l'Iran", Paris, 1939;

ALBUQUERQUE Alfonso : "Commentarios de grande Alfonso Albuquerque", Lisbonne, 1557;

Anonyme : "Le sort de la Perse", Amsterdam, 1917;

Anonyme : "German intrigue in Persia", ?

ARDALAN : "Le mouton en Perse", Paris, 1938;

AYN-LAMBERT : "La Perse et la Grande-Bretagne", Genève, 1919;

BARBIER-DE-MAYNARD : "Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse", Paris, 1861;

BARTOLD : "Géographie historique de l'Iran", Téhéran, 1929;

BAYANI Kh. : "Les relations de l'Iran avec l'Europe, à l'époque des Safavides", Paris, 1937;

BELLAN : "Les grandes figures de l'Orient" (Chah-Abbas), Paris, 1932;

BENJAMIN S.G.W. : "Persia and Persian", Londres, 1887;

BERNARD : "Révolution de la Perse", Paris, 1910;

BEROUKHIM : "La pensée iranienne à travers l'histoire", Paris, 1938;

BIRT-BRUDLEY : "Through Persia from the Gulf to the Caspian", Londres, 1930;

BRAND G. : "Das Verbrechen Englands und Russlands an Persien", Berlin, 1918;

BROWN Edw. : "Biography of Persian Posts", Londres, 1911;

BROWN Edw. : "The press and poetry of modern Persia", Cambridge, 1914;

BURKY Charles : "L'expérience de l'Iran", dans "Les problèmes de l'Orient", notes des cours publiées par les éd. Feuillet Universitaires, Genève, 1954;

CHARLES J. : "Les luttes d'influence dans le golfe Persique", Paris, 1907;

- CHRISTENSEN Arthur : "Etude sur le zoroastrisme de la Perse antique", Copenhague, 1928;
- CHRISTENSEN Arthur : "L'Iran sans les Safavides", Copenhague, 1936;
- COMTE de GOBINEAU : "Trois ans en Asie", Paris, 1922;
- CRAY Basil : "Persian Painting", Londres, 1930;
- DEMORGNY : "La question persane et la guerre", Paris, 1916;
- DICKENSEN : "Persia in revolution", Londres, 1910;
- DIELLE E. : "Beitrag zur Kenntniss der Erzfundstellen Iran", Zurich, 1944;
- DONALD Wilber : "Iran Past and Present", New York, 1950;
- EHTECHAMI Morteza : "L'Iran sans les Achéménides", Fribourg, 1946;
- ELGIN-GROSECLOSE : "Introduction to Iran", New York, 1949;
- ESFANDIARI A. : "Les propriétés et entreprises de l'Etat iranien", Genève, 1945;
- FURON R. : "La Perse", Paris, 1938;
- GABRIEL Alfons : "Durch Persiens Wüsten", Stuttgart, 1935;
- Géographie Nouvelle : "Les routes et le commerce de la Perse méridionale", Paris, 1914;
- GLEDEON Hardy : "Handbook of agriculture statistics of Iran", Téhéran, 1949;
- HASSAY Frederic : "La structure du sol et son influence sur la vie des hommes (Annales de géographie)", Paris, 1894;
- HERZ Amelia : "Die Kultur um den persischen Golf und ihre Ausbreitung", Leipzig, 1930;
- HORM Paul : "Geschichte der persischen Literatur", Leipzig, 1901;
- HOUTOUM Schindler : "Historical and archeological note on a journey in South-West Persia", ? 1880,
- HUART Clement : "La Perse antique et la civilisation iranienne", Paris, 1925;
- JOURDIN : "La Perse, de l'histoire du gouvernement et de la religion", Paris, 1914;
- KHANIKOFF M. : "Mémoire sur l'ethnographie de la Perse", Paris, 1866;
- KIRK George E. : "Middle East", Washington, 1949;
- KRAUSSE : "Russia in Asia", Londres, 1899;
- LESEUR Em. : "Les Anglais en Perse", Paris, ?
- LITTEN Wilhelm : "Persien von der pazifischen Penetration zum Protektorat", Berlin, 1920;

- LOCKHART Laurence : "Famous cities of Iran", Brentfort, 1939;
- LOTI Pierre : "Vers Ispahan", Paris, 1904;
- MALEK Esmaili : "Le golfe Persique et les îles Bahreïn",
Paris, 1936;
- MASSE Henri : "Essai sur le poète Saadi", Paris, 1919;
- MASSE Henri : "Islam", Paris, 1930;
- Ministère de l'Education : "Adult education in Iran",
Téhéran, 1938;
- MIRKHOND B. : "The history of the Atabaks of Syria and Persia",
Londres, 1848;
- MOCHAUVER : "L'évolution des finances iraniennes", Paris, 1938;
- MONET Ed. : "La religion et le théâtre en Perse", Paris, 1887;
- MORGAN : "Mission scientifique en Perse", Paris, 1894-1904;
- MOULTON J.H. : "Early religion, poetry of Persia",
Cambridge, 1911;
- NAVARRÉ A. : "La côte méridionale de l'Iran", d'après "Les
géographies grecques", ? 1935;
- NORDON Hermann : "Sous le ciel de la Perse", Paris, 1929;
- REDLICH Marcellus : "Persian language and literature",
Philadelphie, 1929;
- REINAUD : "Relations des voyages faits par les Arabes et les
Perses dans l'Inde et la Chine", Paris, 1845;
- ROUIR : "La rivalité anglo-russe au XIXe siècle en Asie",
Paris, 1908;
- SADIGHI H. : "Les mouvements religieux iraniens aux IIe et IIIe
siècles de l'hégire", Paris, 1938;
- SADIGH Issa : "Modern Persia and her educational system",
New York ? ;
- SAINT MARTIN Vivien de : "Nouveau dictionnaire de Géographie
universelle", Paris, 1884;
- SANDJABI K. : "Essai sur l'économie rurale et le régime agraire
en Perse", Paris, 1934;
- SCHROEDER Y.W. : "Essai sur la structure de l'Iran", Bâle, 1914;
- SHUSTER Morgan : "The strangling of Persia", Londres, 1912;
- SIASSI A. : "La Perse au contact de l'Occident", Paris, 1931;
- SOTOUDEH H. : "L'évolution économique de l'Iran et ses pro-
blèmes", Paris, 1936;
- STAHL : "Persien", Heidelberg, 1911;
- SYKES Percy : "Ten thousand miles in Persia", Londres, 1902;
- TAVERNIER J.B. : "Voyage en Perse", Paris, 1930;

THARAUD J. : "Vieille Perse et jeune Iran", Paris, 1947;
VAJPEYI A. : "Persian influence on Hindou", Calcutta, 1936;

b) en langue persane

- Administration d'Archéologie : "Assaré Iran" (Les vestiges de l'Iran). Téhéran, 1935;
- BABAK Dr. Abbas : "Deh-va-Kadkhoda" (Le village et le maire), Téhéran, 1944;
- BAHRAMI Dr. M. : "Sanyée Iran" (Les industries de l'Iran), Téhéran, 1948;
- BAHRAMI Dr. Taghi : "Farhanguée Houstaf" (Dictionnaire rural), Téhéran, 1937;
- BAHRAMI Dr. Taghi : "Tarikhe-Kéchavarzie-Iran" (Histoire de l'agriculture iranienne), Téhéran, 1951;
- BAYANDOR Gh. : "Khalidjé Fars" (Golfe Persique), Téhéran, 1938;
- BEHNAM Issa : "Sanyee-va-Tamadone-Mardome-Falate-Iran" (Les industries et la civilisation des peuples du plateau iranien), Téhéran, 1941;
- FAISAFI et CHAMIM : "Joghraphie-Tedjarattie-Iran" (Géographie commerciale de l'Iran), Téhéran, 1948;
- FROUZA Ali : "Eghtessadé Iran (Economie de l'Iran), Téhéran, 1944;
- GOLGOLAB Hossein : "Joghraphie Assia-va-Iran" (Géographie de l'Asie et de l'Iran), Téhéran, 1936;
- HAMDOLLAH Mostowfi : "Tarikhé Gozideh" (Histoire de Gozideh), Londres, 1928;
- KASSRAVI Ahmad : "Tarikhé-Machrottiatie-Iran" (L'histoire du régime constitutionnel de l'Iran), Téhéran, 1948;
- KEYHAN : "Assré eghtessad" (Le temps de l'économie), Téhéran, 1944;
- KEYHAN : "Joghraphie-Table-Iran" (Géographie physique de l'Iran), Téhéran, 1931;
- KEYHAN : "Joghraphie-Siassie-Iran" (Géographie politique de l'Iran), Téhéran, 1932;
- KEYHAN : "Joghraphie-Eghtessadie-Iran" (Géographie économique de l'Iran), Téhéran, 1932;
- MATINDAFTARI Ahmad : "Kilide-esteghlale-echtessadie-Iran" (La clé de l'indépendance économique de l'Iran), Téhéran, 1925;
- MAZAREI Adnan : "Dar-Rahe-Azadie-Iran" (L'Iran sur la route de la liberté). Chiraz, 1946;
- NAMI ESPHAHANI : "Tarikhé-Guitti-Gocha" (L'histoire de conquérants). Téhéran, ?

- PIRNIA Hassan : "Irané Ghadim" (Ancien Iran), Téhéran, 1930;
 PIRNIA Hassan : "Irané Bastan" (Iran antique), Téhéran, 1933;
 SABETI Habibollah : "Derakhtané Djangalié Iran" (Les arbres forestiers de l'Iran), Téhéran, 1947;
 SADR Hassan : "Chieh" (Chiite). Téhéran, 1946;
 TABRIZI Zadeh Dj. : "Zendegue-eghtessadie-Iran" (La vie économique de l'Iran). Téhéran, ?
 VAHIDE Mazandarani : "Eghtessade-Melli-va-Siassate-Eghessadie-Iran" (Economie nationale et politique économique de l'Iran), Téhéran, 1937;
 ZAHEHI Ali : "Sanye-Iran-Baad-az-Djangue" (Les Industries de l'Iran après la guerre), Téhéran, 1944;

C) Ouvrages spéciaux concernant le Fars

a) en langues européennes

- Anonyme : "Remark on a recent journey from Bushir to Shiraz", Bombay ? ;
 Anonyme : "On the elevation of the Country between Bushir and Teheran", Londres, 1869;
 STRANGE L. : "Description of the province of Fars in Persia", Londres, 1912;
 WALKOWITZ und HANSEN : "Beobachtungen über das Klima von Bucher" ;

b) en persan

- ABOLABBAS Ebné-Ahmad-Ebné-Abolkheyr : "Chiraz-Nameh" (Livre de Chiraz), Téhéran, 1950;
 EBNE Balkhi : "Fars Nameh" (Livre de Fars), Téhéran, 1933;
 FASSAV Hassan : "Fars Nameh" (Livre de Fars), Téhéran, 1933;
 FORSSATE Chirazi : "Assaré Adyam" (Vestiges des Perses), Bombay, 1935;
 ROKZADEH-ADAMIAT : "Fars-va-Gangue-Beynollmelal" (Le Fars et la première guerre mondiale), Téhéran, 1932;
 ROKZADEH-ADAMIAT : "Delirane-Tanguestan" (Les héros de Tanguestane), Téhéran, 1931;

D) Publications et rapports généraux

- NATIONS UNIES F.A.O. : "National progress in food and agricultural progress", Washington, 1948;
 NATIONS UNIES F.A.O. : "The state of food and agriculture, a survey of World", Washington, 1947;

NATIONS UNIES F.A.O. : "Inter-relation between agrarian reform and agricultural development", Rome, 1953;
NATIONS UNIES : "Yearbooks", New York, 1946 à 1953;
NATIONS UNIES : "Annuaire statistique", New York, 1949;
North Western University : "World Population", New York, 1952;
Société des Nations : "Industrialisation and foreign trade", New York, 1945;

a) Publications et rapports concernant l'Iran et le Fars

1) en langues européennes

"Compte-rendu du Cercle d'études agraires", Téhéran, 1954;
"Compte-rendu du groupe de recherches scientifiques sur la population rurale de l'Iran", Téhéran, 1954;
Department of Overseas trade : "Economic condition in the Persian Gulf", London, 1929;
Ministère de l'Intérieur de l'Iran : "Commission de la carte administrative et du budget provincial" (Fars), Téhéran, 1934;
"Report on seven years development or organisation of the imperial government of Iran" (Over seas consultants), New York, 1949;
"Report de l'organisation du plan septennal de l'Iran" (Iran today), Téhéran, 1950;
"Ressources en matières premières de l'Iran", Bull. suisse des mines, Zurich, 1945;

2) en persan (dont traduction en français)

Ministère de l'Agriculture de l'Iran : "Commentaire sur les arbres et les forêts de l'Iran", Téhéran, 1942;
MOWAGHAR M. : "Revue de Mehr", Téhéran, 1ère année;
Ministère de l'Instruction publique de l'Iran : "Géographie scolaire", Téhéran, 1940;
Section géographique de l'Etat-major général de l'Armée : "Dictionnaire géographique de l'Iran", Téhéran, 1951;
Revue de l'Administration de la statistique et du recensement de l'Iran : Nos 6 à 15, Téhéran, 1951;
Revue du Ministère des P.T.T. de l'Iran, Téhéran, 1951;
Revue de la Chambre du commerce de Téhéran (périodique) ;
Revue de la Banque Melli de l'Iran (périodique) ;
Revue de l'Hygiène (périodique).

